



PETE  
FROMM

LE  
NOM  
DES  
ÉTOILES

Gallmeister



DU MÊME AUTEUR

*Lucy in the sky*, Gallmeister, 2015

*Comment tout a commencé*, Gallmeister, 2013

*Chinook*, Gallmeister, 2011

*Avant la nuit*, Gallmeister, 2010

*Indian Creek*, Gallmeister, 2006; totem 2010

Pete Fromm

LE NOM  
DES ÉTOILES

Récit

Traduit de l'américain  
par Laurent Bury



Gallmeister

TOTEM n°101

Titre original: *The Names of the Stars*

Copyright © 2016, Pete Fromm

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2016, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2018, pour la présente édition

web-ISBN : 9782404003634

ISSN : 2105-4681

Illustration de la couverture © Owen Gent/colagene.com

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

*À mes parents, pour m'avoir ouvert les portes  
et m'avoir laissé les franchir.*



Des histoires, des histoires et des histoires. Un monde, une terre et même une rivière remplis de cette sacrée matière, de cette matière insaisissable.

RICHARD FLANAGAN, *À CONTRE-COURANT*

Embrasse-moi pour me souhaiter bonne nuit et  
aide-moi à dire mes prières  
Laisse la lumière allumée en haut de l'escalier  
Dis-moi le nom des étoiles là-haut dans le ciel  
Un arbre frappe à la vitre  
Ce sentiment m'étouffe de nouveau  
Papa, c'est vrai que nous devons tous mourir ?

BILLY BRAGG, *TANK PARK SALUTE*





North Fork, Sun River  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Mai 2004

PENDANT un moment, l'orage semble s'apaiser – bourrasques monotones, pluie qui ne tombe plus vraiment comme si le ciel même n'était fait que d'eau. Je me baisse pour regarder par la fenêtre de la cabane, examiner la couverture nuageuse, la colonne rouge du thermomètre qui atteint péniblement les 5 °C, les rafales qui parcourent en vagues la prairie. Les accalmies instaurent presque le silence, on entend juste parfois crépiter les branches de sapin dans le poêle, puis le souffle accru du vent fouette les rondins de la cabane, la pluie tambourine sur les bardeaux de cèdre. Déjà 9 heures passées et, malgré le mauvais temps, je dois faire ma ronde de seize kilomètres pour vérifier où en sont les œufs des ombres, ma tâche quotidienne. Je me tortille pour enfiler les vêtements de pluie fatigués, le haut et le bas, j'ajuste les fermetures Éclair situées en bas de la veste pour dégager le spray anti-ours et le revolver.

Dehors en plein vent, la pluie s'engouffre sous le bord du toit, me pique les joues, ruisselle dans le haut de ma barbe tandis que je contourne la cabane, soulève chacun des volets conçus pour résister aux ours, malmène les hayons. La routine. Je m'engage ensuite sur le chemin boueux, par-dessus le monticule et parmi les arbres, vers l'ouverture du brûlis, le virage qui descend vers la North Fork, le bras nord de la Sun River. Marchant d'un pas laborieux, je me réchauffe un peu et je regarde les gouttes d'eau

glisser sur mes bottes que j'ai graissées hier soir, je regarde ma canne piquer la boue, la cloche de vache que j'ai attachée à son sommet quasi silencieuse tant j'avance lentement. C'est le genre de temps qui vous oblige à rester tête baissée sous votre capuche, et je ne vois pas beaucoup plus loin que le chemin sous mes pieds, jusqu'au moment où je me mets à suivre les traces des ours qui se sont promenés cette nuit : cela me rappelle que je dois garder les yeux en l'air, rabattre derrière mes oreilles la capuche qui me rend sourd et commencer à faire du bruit. Je chante, c'est le seul moyen qui me vient à l'esprit pour signaler constamment ma présence, et j'entre dans les bois plus sombres en braillant *Le noble duc d'York avait dix mille soldats...*

Il s'avère que la pluie était en train non pas de se calmer, mais de prendre son élan : quand je traverse l'étroit pont de pierre par-dessus l'eau brune et tourbillonnante de la North Fork, elle tombe en biais avec une force étonnamment stupide, faisant mousser la surface de la rivière. Je gravis la pente vers les œufs de Spruce Creek, et je ris face à la sauvagerie du paysage. Déjà trempé jusqu'aux os, les pieds vers l'extérieur dans la boue comme si je remontais en canard une piste de ski, j'atteins la crête et je traverse un kilomètre et demi de brûlis récent. J'oublie de chanter pour les ours, car on voit sans problème à travers le fer de lance noirci de la cime des arbres.

Jusqu'au moment où j'arrive au passage digne de Hansel et Gretel. Ici, le sentier passe par un terrain incendié il y a plus longtemps, hérissé de pins lodgepole de quinze ans. Hauts de trois mètres cinquante et séparés par seulement quelques centimètres, ils forment une fourrure si dense de part et d'autre, une foule si oppressante, avec leurs branches aiguilleuses entrelacées, murmurant et chuintant dans le vent, qu'on dirait moins un chemin qu'un tunnel aux parois vertes. Malgré tout, incapable de voir à plus d'un mètre, incapable d'entendre autre chose que les soupirs et les gémissements des arbres, je n'émet guère plus qu'un murmure, car la pluie qui pisse dru est trop abondante, trop sonore. Quelle créature aurait l'idée de sortir par un temps pareil ?

Je n'ai qu'à tendre les bras pour toucher de chaque côté un mur de pins trempé, impénétrable. Je frappe ma canne aux rochers quand j'en rencontre un, la cloche de vache sonne, au rythme de la chanson de Burl Ives, *The Big Rock Candy Mountain*. Je marmonne *Oh, les abeilles qui bourdonnent dans les arbres à cigarettes, la source d'eau gazeuse...* Voilà que j'explore, une fois de plus, le répertoire d'airs que je chantais autrefois aux garçons pour qu'ils s'endorment, et dont les paroles me sont gravées dans le crâne à force de les avoir répétées.

Je négocie le virage en épingle près de la pente qui descend à la rivière, où jaillit la citronnade et où chante le merlebleu, puis, à deux pas devant moi, je découvre un jeune wapiti à demi dévoré. À demi seulement.

Je trébuche en arrachant ma capuche. Membres déployés, le wapiti gît sur le dos, éventré, une partie des cuisses déchiquetée de l'intérieur, des lambeaux de chair pendent mollement contre la ligne ivoire de l'os. Titubant en arrière, je sors mon spray anti-ours dont j'enlève la sécurité. De l'autre main, j'ouvre l'étui de mon revolver et je glisse mes doigts autour de la poignée.

Encore un pas en arrière, puis un autre, la pluie coule dans mon cou. Pour un grizzly, un wapiti né la veille ne saurait être qu'un casse-croûte. Pas quelque chose qu'il mange en partie et finit plus tard. Et de toute façon, si l'ours avait eu l'intention de revenir pour terminer son repas, il aurait entassé des choses sur le cadavre pour le dissimuler.

Je l'ai dérangé. Avec ma chanson. Reculant toujours, j'examine les arbres, leur muraille nue et humide, et je n'y vois pas au-delà d'un mètre cinquante.

Je prends le virage à reculons, spray brandi devant moi, alors que le wapiti disparaît derrière les branches, je me retourne et je reviens très vite sur mes pas. Je martèle le sol avec ma canne, j'essaye de crier, "On arrive, dégagez, dégagez", ce que d'après mon père, ils criaient tout le temps dans la Navy quand ils couraient dans les couloirs étroits du bateau. Au début, ma voix est à peine plus audible qu'un couinement de souris. Je réessaye.

Les œufs de Spruce Creek seront tout seuls aujourd'hui. Et demain.

Je bondis hors des arbres, je cherche des traces sur le sol et n'y trouve que les miennes. Avançant à grands pas, comme j'y vois à nouveau clair, je regarde partout, au-delà de l'herbe rase, des rochers noircis, jusque dans les arbres calcinés, couleur de suie, de l'autre côté de la gorge abrupte de la rivière, vers la paroi brûlée de la falaise. Je me laisse glisser comme en ski sur la pente de boue jusqu'au petit pont, que je franchis en courant, et je ralentis quand je m'approche des bois sombres de cette autoroute pour ours. En criant *Embrasse-moi pour me souhaiter bonne nuit et aide-moi à dire mes prières!* – paroles d'une chanson que je n'ai jamais chantée aux garçons –, je marche avec précaution dans les traces où j'ai cheminé ce matin, sous la pluie qui tambourine.

Je fais le tour de la cabane, j'ouvre les volets, je laisse la brume grisâtre s'infiltrer par les fenêtres. Le rouge-gorge qui niche sous le toit du porche s'envole sous mon nez et je lâche un rapide Putain! comme si un grizzly ailé m'avait foncé dessus. En reprenant mon souffle, j'ouvre la fermeture de mes vêtements de pluie et je me débarrasse d'autant de boue que possible. Puis je tourne la clef dans la serrure et j'entre comme si mon retour n'avait jamais été tout à fait certain, je m'adosse à la porte et j'inspire profondément. Je crie dans l'unique pièce vide :

— Les garçons! Je suis rentré!

Pas de doute : l'ours m'a fait une faveur en retournant en catimini dans les pins, d'où il m'observe peut-être, au lieu de me défier pour récupérer sa proie. Ou de m'ajouter à son butin. Il est seul maître à bord. Je secoue la tête, la chaleur du feu couvert dans le poêle me réchauffe, mais n'élimine pas le frisson qui me parcourt.

Je prends une bûche dans la caisse à bois, j'ouvre le poêle et je la place au-dessus des braises. Puis une autre. Je referme le poêle, je recule et je détache de ma chemise de laine un éclat de bois blanc et net.

Il y a un mois, je m'étais battu pour amener les garçons ici avec moi. Un mois en pleine nature. Une expérience de la vie sauvage qu'ils conserveraient toute leur vie.

Nolan, neuf ans, Aidan, six ans. Mes fils. Ni l'un ni l'autre n'est beaucoup plus gros que ce petit wapiti.

Neuf et six ans. Avec un sentiment proche de la surprise, je me rends compte que je suis père depuis neuf ans seulement. Mais qu'étais-je auparavant? Un gosse moi-même, pendant quoi? Dix-sept années? Puis je suis parti pour l'université, les étendues sauvages du Montana, et ensuite?

Plein de choses ont suivi, je le sais, des décennies entières, mais tout cela, tout ce que j'ai fait, ou du moins les raisons pour lesquelles j'ai agi, quand il y en avait, tout semble avoir simplement disparu. Avant de devenir père? Il s'est juste écoulé ces trente-six premières années. Puis Nolan. Et Aidan.

Avant – Après.

Mais au bout de neuf ans à peine, j'ai failli les offrir en pâture aux grizzlys. Et pourtant, je ne pourrais souhaiter davantage leur présence ici.



Great Falls, Montana  
Avril 2004

APRÈS m'être installé à dix-sept ans dans le Montana, j'ai passé des années à rêver aux montagnards et à leurs exploits virils et solitaires, je rêvais de trouver une cabane introuvable car trop isolée, digne d'une carte postale, avec peut-être un hybride de loup qui passerait la gueule à la porte pour anéantir tous les étrangers. Au lieu de quoi je me suis établi à Great Falls, dans les plaines accolées à l'épine dorsale des Rocheuses, mais pas dans les montagnes proprement dites. Une grosse rivière lente et boueuse traversait la ville, contrôlée par des écluses. Notre maison était un bungalow de style Craftsman construit quatre-vingts ans auparavant dans une rue bordée d'ormes. Tous les jours, j'emmenais Nolan et Aidan à pied à l'école ; l'aîné était en troisième année à l'école élémentaire Roosevelt, le cadet terminait la maternelle. De la nature sauvage à la vie bien sage.

En avril, sous un soleil qui chauffait à peine et alors que les arbres commençaient à bourgeonner, nous revenions tous les trois de l'école en donnant des coups de pied dans un caillou. Je les écoutais me raconter leur journée loin de moi quand, à vingt mètres de notre maison, un pick-up tourna au coin de la rue et, au lieu de redresser, fonça droit sur nous, pour ne s'arrêter qu'après avoir heurté le bord du trottoir. Les garçons ouvrirent de grands yeux en voyant Steve, un biologiste des pêches que je connais, se pencher à la vitre en souriant.

— Eh, dit-il, si jamais tu as envie d'un boulot, j'ai peut-être exactement ce qu'il te faut.

— Du boulot? Moi?

— On pourrait avoir besoin d'un baby-sitter pour des œufs d'ombre, sur la Sun River. Avec ton expérience...

Je souris. Mon hiver passé à surveiller des œufs de saumon, vingt-cinq ans auparavant, me revenait comme un boomerang.

Toujours penché à sa vitre, il dit que cette histoire d'ombres supposait sans doute de camper là-bas pendant environ un mois. Il sortait tout juste d'une première réunion à ce sujet et n'avait pas beaucoup plus de détails que ça.

— Après ton hiver au bord de la Selway, un mois de printemps là-haut, ça devrait être une promenade de santé, non?

Les garçons, timides dans le meilleur des cas, se pressaient contre moi, sans en perdre une syllabe.

— Et j'en fais quoi, de ces deux-là? demandai-je.

Si tant est que j'aie alors réfléchi, c'était pour espérer qu'on nous fournirait une tente-abri. On s'installerait à côté d'une route forestière déserte, d'un petit ruisseau, les garçons s'éclabousseraient dans les mares à castors, fabriqueraient des bateaux qu'ils lanceraient dans les rapides et bombarderaient de cailloux quand ils les verraient filer en aval. Un peu de pêche. Des arcs et des flèches. Couper du bois. Bâter des feux. Assez de gens de passage pour les maintenir en éveil. Toutes ces images entrevues en une seconde ou moins.

— Ils pourraient venir avec moi?

— Je ne vois pas pourquoi ils ne pourraient pas, répondit Steve.

Je lui demandai de se renseigner et de me tenir au courant. Il hocha la tête, un sourcil haussé comme si tout cela n'avait été qu'une plaisanterie, un bon mot sur mon goût pour les emplois extravagants.

Il alla se garer de l'autre côté de la rue dans son allée, mission accomplie, mais Nolan s'accrocha à ma main. Pour lui, ça ne faisait que commencer.

— On peut?



— Il faudrait qu'on en sache un peu plus.

— Oui, mais on peut ?

— Il ne sait même pas si ça va vraiment se faire. Ni quand.  
Ni où.

— Mais si ça se fait, on peut ?

— On verra.

— Et même si ça ne se fait pas, on peut quand même partir camper un mois ?

— Attendons de voir ce qu'il nous dira.

— Mais on peut quand même partir camper un mois ?

Pendant l'école ?

Ils étaient allés plus d'une fois au bord de la Selway River, à Indian Creek. Depuis des années, au moment de les endormir, je devais leur raconter des histoires inspirées de mon hiver là-bas. Le lynx qui entraîne le cerf dans sa chute d'une falaise. Le puma bondissant du haut d'un affleurement rocheux.

— On va réfléchir.

Il me regarda d'un drôle d'air. *On va réfléchir ?* Pire que *On va voir*.

Aidan ramassa un bâton, le fit pivoter à droite, à gauche, pour voir s'il faisait une bonne épée. Nolan trotta à côté de moi.

— Si on y va, on pourra fabriquer des mocassins ? Comme ceux que tu t'es faits à Indian Creek ? Ceux qui montent jusqu'au genou ?

— On pourra en fabriquer même sans aller là-bas.

— Ce sera mieux si on les fait là-bas.

*Là-bas*. Dieu sait où. Déjà en train de tout prévoir avec le même soin méticuleux que son père.

— On pourrait fabriquer tous nos habits en peau de cerf, dit-il.

L'automne précédent, nous avons passé un temps fou à tanner avec de la cervelle une peau d'antilope et avons fini par obtenir assez de cuir souple pour en faire un chiffon qui tenait la route. Nous ne nous étions pas encore attaqués à une peau de cerf, nous n'en avons pas sous la main – mais vous savez, ce n'était que des détails.

— On pourra tailler un silex pour faire des pointes de flèche, tuer un oiseau pour l'empenne. On allumera tous nos feux avec un briquet à silex en acier.

Et il continua, encore et encore. Tout l'après-midi. Toute la soirée.

Pour terminer, cette nuit-là, dans son lit, une fois l'histoire lue et les lumières éteintes, alors que je me penchais pour lui faire un câlin et l'embrasser, il dit :

— On peut ?

— Je ne sais pas, mon bonhomme. On verra.

Même dans le noir je le vis rouler des yeux. *On verra.*

Une fois les garçons bien au chaud dans leur lit, je transmis à Rose le peu de détails dont je disposais, en concluant, de l'air le plus désinvolte possible, que ce serait génial pour eux, si ça marchait. Elle haussa un sourcil.

— Les grizzlys, dit-elle.

— Les grizzlys ?

— Il y en a partout, là-haut.

— C'est comme si on avait peur de la foudre.

— Au printemps ? Quand ils sortent de leur hibernation ? Affamés ? Toi dans une tente avec tes réserves de nourriture ?

Autant accrocher un panneau : DÎNER TOUS LES SOIRS.

— La nourriture serait enfermée dans le camion.

— Si tu es au bord de la route.

— Ouais, eh bien ?

— Ils ne feraient qu'une bouchée des petits, dit-elle en secouant la tête.

Les pumas ne l'enthousiasmaient guère plus.

— Des sales bêtes sournoises.

Et il y avait aussi les loups. L'eau rapide et glacée. Les chutes. Les blessures. Les maladies.

J'agitai les mains en chantant :

— Les lions, les tigres et les ours, oh mon Dieu.

Elle me dévisagea.

Bob Marshall Wilderness, Montana  
Mai 2004

DEVANT le feu rugissant, j'enlève mes bottes ; des blocs de boue se détachent des semelles et tombent de mon pantalon de pluie. Mes pieds nus laissent des traces nettes sur le plancher en chêne tandis que je mets mes habits à sécher sur les fils à linge au-dessus du poêle, puis je me rhabille comme si je pouvais recommencer la journée. J'approche une chaise du poêle et je tends les mains, le bout des doigts un peu fripé.

Les battements de mon cœur ont depuis longtemps ralenti, la poussée d'adrénaline provoquée par le grizzly s'estompe, je m'avachis, je souffle. Mes vêtements fument sur leurs fils, de l'eau en ruisselle de temps à autre, les gouttes sifflent et dansent sur la plaque en fer recouvrant le poêle, et je ferme les yeux pour écouter. Je somnole peut-être, un peu, et je suis réveillé par quelque chose : un changement dans l'air, un son, un mouvement. Je me redresse. Le tambourinage de la pluie s'est tu. Je me lève, je marche jusqu'à la porte et je l'ouvre. Il ne pleut réellement plus.

Des volutes de brouillard s'accrochent aux saules près du ruisseau, autour des arbres dans la prairie, mais au-dessus on dirait presque qu'il y a des taches plus claires, que les nuages s'effilochent. J'enfonce mes pieds dans mes bottes moins humides, sans prendre la peine de nouer les lacets, et je pénètre dans la nouveauté de l'air sec. Mes pas finissent par me mener au tas de bois, et je décroche au passage la hache sous le porche de la grange.

Pendant une heure, le bruit régulier de la hache, le sapin sec qui se fend et les brassées que je transporte encore et encore vers la cabane me tiennent occupé. Je regarde de temps en temps vers les rangées d'arbres, cherchant des ours que je ne m'attends pas vraiment à voir, et vers le ciel, en quête d'un bleu que j'ai encore moins l'espoir d'apercevoir. Après avoir rentré ma dernière pile de bûchettes, une fois la caisse à bois pleine à craquer, j'ouvre le côté provisions du refuge, je grimpe à l'échelle jusqu'à la plateforme à l'abri des souris, et j'en tire le paquet de pâte à cookies aux pépites de chocolat que j'avais mis dans les bagages à l'époque où je pensais encore que les garçons viendraient.

— Dessert spécial, ce soir, dis-je comme s'ils étaient avec moi, habitude que je n'arrive pas à perdre. On n'est pas encore transformés en crottes d'ours, ça se fête!

Plus tard, je tire du poêle la dernière fournée, admettant enfin qu'il m'aurait été impossible de les pousser jour après jour sur le chemin de Hansel et Gretel. Pourtant, avec l'odeur des cookies chauds qui remplit la cabane, le soleil – je vous jure – qui fait une apparition quelques minutes avant de disparaître derrière les montagnes, je ne peux pas m'empêcher de me demander comment se serait passé un mois comme ça avec eux, les couveuses visibles depuis la cabane et non pas à huit kilomètres, sans boucle quotidienne de seize kilomètres à se farcir. Si, comme Indian Creek, cette expérience les aurait lancés sur une voie qu'ils suivraient toute leur vie. Et alors combien de grizzlys auraient reculé dans l'ombre pour les laisser passer. Ou pas.

Je dépose les cookies sur la table – personne n'est là pour s'en régaler – puis je les écarte, incapable de trouver l'appétit d'en grignoter un seul. Sans le dire à Nolan, j'avais découvert où m'approvisionner en peaux de cerf à Great Falls et j'en avais caché quelques-unes dans mes bagages avant de partir. Je les tire maintenant de sous mon lit, je les étale sur la table et, au milieu, roulés serré, presque oubliés, il y a leurs T-shirts – les patrons pour la tenue de montagnard que je leur aurais fabriquée

ici. T-shirt Batman pour Aidan, Roosevelt Roadrunner pour Nolan. Cette découverte m'arrête net.

Il m'est tellement facile de les imaginer dans ces vêtements, ici, dans cette cabane, filant dehors sous la pluie, me demandant s'ils peuvent placer la prochaine bûche dans le feu, allumer la lanterne, débiter le bois. Je reste un moment à les regarder, avant de finalement prendre mon crayon et de tracer le contour des T-shirts, puis j'attrape mon couteau, je taille l'avant et le dos, je laisse délibérément les contours irréguliers de la peau pendre en bas, je perce des trous tout le long des bords. Au lieu de fil, pour assembler les deux morceaux, je découpe à la lumière de la lanterne des mètres de lacet de cuir que j'insérerai en croisillons. Le plus extraordinaire des habits de sauvage.

Entouré par eux, je rapproche ma chaise du feu, la pluie se remet à frapper le toit, et ils se pressent contre moi, ils me regardent serrer et croiser les lacets. Ils me cachent la lumière. Je jurerais sentir leur odeur.



Great Falls, Montana  
Avril 2004

DANS les semaines qui suivirent la rencontre avec le biologiste des pêches, les détails arrivèrent au compte-gouttes. Il n'y avait pas vraiment de route. En fait, au bout des deux heures de voiture jusqu'aux montagnes, il fallait prendre un bateau pour traverser le Gibson Reservoir, et il restait une journée entière à cheval, pour remonter sur vingt ou trente kilomètres le bras nord de la Sun River, avec toutes les affaires portées par des mules.

Même si l'endroit était un peu plus éloigné encore, un peu plus isolé – genre en plein milieu de la Bob Marshall Wilderness, en réalité –, il y avait une cabane, un poste de garde du Forest Service. Un domicile en dur, à l'épreuve des ours. Je fis valoir tout cela à Rose, et elle contre-attaqua. Comment pourrais-je avoir un œil sur les deux garçons, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Jusqu'où faudrait-il aller chaque jour pour veiller sur les œufs ? Comment comptais-je contenir Aidan, qui n'aimait rien tant que courir comme un chien fou ? Comment ferais-je pour les distraire ?

Ils ne regardaient pas la télé, nous n'avions pas de Xbox. En guise de PlayStation, ils avaient le jardin. Pas plus tard que l'année d'avant, en partant passer les vacances de printemps dans le Grand Canyon, une amie nous avait donné deux Gameboys pour le trajet. "C'est la seule solution, avec des gosses." Je les avais fourrées au fond d'un placard, où je n'étais jamais allé les rechercher ensuite.

J'étais toujours à l'affût de toutes sortes de choses. Un jour, dans la rue, j'avais repéré une énorme souche de peuplier sciée, une rondelle d'un mètre de diamètre, épaisse d'une vingtaine de centimètres. Je l'avais remorquée jusqu'à la maison, j'avais construit un trépied sur lequel la dresser, ses trois anneaux tournés vers les garçons, en guise de cible pour les hachettes qu'ils avaient appris à lancer, pour leurs gigantesques couteaux de montagnards.

Dans notre jardin, j'avais bâti une cabane dans un arbre, en posant un plancher sur les quatre branches principales d'un pommier sauvage. Le tronc passait à travers le sol, sur les côtés, à travers le toit. Pour en sortir, une glissière recouverte de PVC leur donnait l'impression de franchir le mur du son à chaque descente. Les fenêtres donnaient sur tous les accès : vers la rue, vers la maison, à l'arrière vers notre mystérieux voisin, Earl, qui surveillait leurs cabrioles.

Un jour, les garçons revinrent du jardin, munis de plusieurs sphères d'acier massif, luisantes, un peu plus grosses que des balles de golf.

— C'est quoi? voulurent-ils savoir.

J'en pris une, l'enveloppant dans mes doigts. Un poids respectable, un poli qui les faisait presque ressembler à du verre. Elles étaient très sympas, je devais le reconnaître.

— Vous les avez trouvées où?

— Sous notre cabane, dit Aidan en désignant l'endroit.

Pour la plupart des gamins, ç'aurait été de vraies boules de démolition. Soit un dingue distribuait des instruments de carnage aux gosses du quartier, soit une sorte de Boo Radley\* déposait des trésors au pied de l'arbre.

Un jour, ce fut une petite boîte à matériel de pêche. Une autre fois, de vieilles chaises de jardin avec des pieds de dix centimètres. Parfaites pour leur cabane.

Lorsque Nolan décida de fabriquer un atlatl – un antique bâton à lancer les javelots, ancêtre de l'arc et des flèches – en

---

\* Il s'agit du voisin étrange qui fascine et terrifie les jeunes protagonistes du roman de Harper Lee, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*. (Toutes les notes sont du traducteur.)



vue d'une fête de la science à l'école, je surpris Earl qui nous observait par la porte ouverte de son garage, tandis que nous portions jusqu'à la voiture les dards longs d'un mètre cinquante ornés de plumes de dindon.

Et il nous attendait au même endroit quand nous revînmes du parc, où Nolan avait envoyé ses projectiles à cinquante mètres de distance.

— Un atlatl? demanda-t-il. (Il s'avança dans l'allée et désigna le lance-javelot. Nolan acquiesça.) Comme ceux qu'utilisaient les chasseurs de mammouths?

Nolan se tourna vers moi, l'air intrigué — *Comment il a deviné?* —, puis hocha la tête de nouveau.

Earl nous fit signe de le rejoindre dans son jardin, dans sa maison, territoire inconnu pour nous tous.

Sur une longue table, dans son salon, sous une télévision bien plus grande que la nôtre, était posé un objet incurvé, d'un mètre quatre-vingts de long et de huit ou neuf centimètres d'épaisseur. Couleur cuir de Cordoue, entre le bois et l'ivoire.

— Une défense de mammouth, dit Earl. Je l'ai trouvée quand je travaillais sur le pipeline. De temps en temps, ils s'aventuraient hors de la toundra. Il y en avait une autre plus grosse, mais je n'ai pas pu la rapporter.

Les garçons ouvraient de grands yeux, comme si la chose était en or massif.

— Vous pouvez toucher, dit Earl.

Et ils ne se firent pas prier. Ils passèrent les mains sur cette courbe préhistorique, couverte d'un réseau de craquelures si fines qu'on les sentait à peine. Je savais qu'ils se représentaient la bête entière, le salon rempli et empuanti par les dreadlocks humides du mammouth, vibrant au rythme de son souffle océanique, l'affrontant tous les deux avec leurs dards soudain minuscules.

L'année suivante, comme l'intérêt scientifique de Nolan se portait désormais sur les châteaux et les chevaliers, les armures et les épées, nous assemblions d'innombrables petites boucles de métal pour fabriquer une cotte de mailles pendant les

matchs de football à la télé. Un labeur sans fin, du sur-mesure pour ses étonnantes facultés de concentration, grâce auquel il produisit des pans où chaque anneau était rattaché à quatre autres, puis une pièce plus petite, un carré de quinze centimètres de côté, où chaque maille tenait à six autres : l'armure des rois.

Nous emportâmes le résultat dehors, le fixâmes sur la balle de foin qui délimitait l'espace de tir et Nolan cribla son œuvre de flèches. Il lança des javelots dessus. Ensuite il s'attaqua à un morceau de peau d'élan non tannée. Puis à une plaque d'acier dérobée à la déchetterie. Pour tester les différents moyens de défense de l'époque. En prenant des notes méticuleuses. De son garage, Earl nous observait.

Le lendemain, une fois les garçons à l'école, on sonna, la porte de derrière s'ouvrit avant que j'aie pu quitter ma chaise et quelqu'un cria :

— Vous êtes là ?

Sur le seuil, Earl tenait une épée de soixante centimètres en acier scintillant, avec un garde-main et même une pointe incurvée en arrière.

— J'ai pensé qu'il aurait peut-être envie de tester toutes ses armures avec une épée aussi. Mais je me suis dit qu'il valait mieux vous la donner d'abord, que vous puissiez décider.

Je passai le pouce sur le fil de la lame.

— Faites attention, je l'ai aiguisée.

En effet. *C'est une blague ?* me demandai-je. Mais il nous avait vus tendre, racler, tanner une peau d'antilope avec de la cervelle dans notre cabane haut-perchée. Il avait regardé les garçons lancer des couteaux, des hachettes, descendre la glissière en hurlant, en veillant bien à ce que leur peau nue soit préservée des dangers de la rentrée dans l'atmosphère terrestre. Une lame tranchante comme un rasoir pouvait-elle être pire que cela ?

Earl recula et repartit vers l'allée. Je le suivis, le remerciai, puis lui posai la question :

— C'est vous qui avez laissé des boules d'acier dans le jardin, un jour ?

Il se retourna et sourit.

— Elles viennent des roulements à billes des trains. J'étais allé voir des potes à l'atelier, j'ai pensé que ça plairait peut-être à vos gamins.

J'appris qu'il travaillait jadis dans les chemins de fer, à la maintenance.

— J'ai bien dit à vos gamins. Je donnerai jamais ça à mon neveu.

Il regagna son garage, en me saluant par-dessus son épaule.

Je clouai au bloc de peuplier les différentes pièces d'armures. À leur retour, les garçons s'acharnèrent dessus avec l'épée. Nolan prit des notes. Quand vint le jour de la fête de la science, il ne fut pas autorisé à apporter ses armes. Juste ses conclusions. Il termina à la deuxième place. Privé de sa victoire.

— Ça aurait été mieux avec les armes, dit-il.

Au pied de leur lit, chacun avait un grand seau rempli d'épées en bois que je leur avais fabriquées, des copies des épées, couteaux, javelots, arcs et lances du *Seigneur des Anneaux*. Leurs seaux d'armes. Un de mes amis, venant chez nous pour la première fois, les avait suivis dans leur chambre, avait tiré une des épées et s'était étonné: "Qu'est-ce que c'est?" Aidan avait répondu "Mon seau d'armes", comme il aurait pu dire *mon couvre-lit* ou *mes chaussures* – cela allait de soi. Mon ami était ressorti en secouant la tête. "Un seau d'armes, j'aimerais bien en avoir un, moi aussi", avait-il conclu.

Sur sa coiffeuse, contre le rebord de la fenêtre, Rose avait un long alignement de cailloux en forme de cœur, cadeaux d'Aidan.

Dans leur chambre, en plus des seaux d'armes, ils avaient un aquarium, perché sur leur vieille table à langer. Il contenait un morceau de basalte trouvé dans les champs de lave de l'Idaho, des pierres incrustées de cristaux ramassées dans les monts Pioneer. Et un crapet arlequin. Une perche. Deux poissons capturés dans un bassin en bordure du Missouri, une ancienne carrière de gravier que des gens avaient remplie d'eau, seau après seau. Nous descendions le Missouri, puis nous lançions nos lignes avec, au bout, des vers ou des flotteurs. Ils faisaient

des ravages, et nous mangeâmes de la friture pendant des jours et des jours avant qu'Aidan décide qu'il voulait garder certaines de nos prises.

Durant tout l'hiver, il les nourrit avec ce qu'il trouvait comme bestioles, mais surtout des vers de terre. En les laissant pendre devant l'aquarium, en les promenant lentement d'un bout à l'autre de la vitre, il entraînait le crapet, baptisé Squiggles – gribouillis – à cause des motifs bleu vif qu'il avait sur la tête, à surgir de l'eau pour lui arracher le ver des mains. Un parc aquatique SeaWorld en miniature, à Great Falls.

Dans un autre étang, il attrapa un jour une carpe de huit livres avec sa canne à pêche Zebco qui mesurait un peu moins d'un mètre. Comme il tirait et tirait, moulinait et moulinait, nous crûmes qu'il avait pêché un sous-marin. Il fut hors de lui quand je relâchai l'animal, le plus gros poisson que nous ayons jamais vu. Plus tard, il attrapa une tortue serpentine, et il fut moins contrarié qu'on la relâche.

Pour la fête de la science de l'année suivante, fidèle à son goût pour le Moyen âge, Nolan se plongea dans la guerre de siège et nous construisîmes un trébuchet, sorte de catapulte mécanique améliorée.

Nous n'avions vraiment pas besoin de Gameboys.

Nolan pouvait passer des journées entières à lire, Aidan aimait aller à la pêche, mais si, en pleine nature sauvage, la rivière était haute et qu'il était impossible de pêcher? Et vraiment, même si cette dernière était accessible, tiendraient-ils un mois entier? Pourtant, depuis leur naissance, ils campaient, descendaient des rivières, séjournèrent dans les cabanes du Forest Service. Je pourrais leur apprendre la pêche à la mouche. Nous aurions le temps. Nous emporterions des jeux de cartes, des balles et des gants de base-ball, des peaux de cerf à coudre (si je parvenais à m'en procurer), nous fabriquerions des frondes, des arcs et des flèches. Ils écumeraient les bois pour trouver des bâtons parfaits, par milliers (le tout sans jamais sortir de mon champ de vision). Nous fabriquerions assez d'épées et de lances, de couteaux et de poignards pour repousser des armées entières

d'Orcs. Mais un mois ? Après la promenade jusqu'aux œufs de poisson, comment remplir les vingt-trois autres heures de la journée ? Jour après jour ?

Concernant cette promenade. Dave, le biologiste responsable, dit qu'il tâcherait de les maintenir à moins de deux kilomètres de la cabane, mais qu'il ne serait sûr de rien tant que la neige n'aurait pas fondu et que les poissons n'auraient pas pu choisir leur endroit. Mais s'ils s'installaient à plusieurs kilomètres ? Les garçons étaient capables de faire le trajet chaque jour. Rien que cela les occuperait, et permettrait de structurer la journée.

Honnêtement, je m'inquiétais plus pour le voyage que pour cette marche quotidienne. Au début, ce serait formidable, il y aurait l'immense nouveauté des chevaux, pour eux qui se rêvaient depuis toujours en cow-boys, et je me représentais presque Nolan endurent sa journée entière en selle, d'un sérieux imperturbable. Mais j'avais beaucoup plus de mal à m'imaginer Aidan se tenant juste tranquille, et surtout supportant une journée pareille sans décider qu'il en avait marre. Le tout en présence d'un groupe de cavaliers, de vieux briscards de la vie sauvage qui ne faisaient qu'une bouchée des enfants turbulents.

Afin de m'acquitter modestement de la dette que j'avais envers eux, je téléphonai à mes parents, comme je l'avais fait vingt-cinq ans auparavant pour leur annoncer que j'allais passer l'hiver seul dans une tente, en pleine nature, sans aucun contact avec le reste du monde. Cette fois, leur dis-je, j'emmènerais les garçons.

— Quoi ? s'exclama ma mère.

Je lui fournis tous les détails dont je disposais.

— Et s'ils décident qu'ils veulent rentrer à la maison ? Au bout d'un jour ou deux ? Et s'il pleut tout le temps ?

Lorsque nous étions gamins, nous avions passé des semaines à regarder tomber la pluie, dans une cabane louée au bord d'un lac du Wisconsin. Mes parents, qui se décarcassaient pour trouver des moyens de nous distraire, nous avaient emmenés en voiture visiter Mineral Point, ma mère nous abreuvant d'informations

historiques tirées des brochures distribuées par la Chambre de commerce. Et ils nous avaient fait découvrir les curiosités naturelles, en expliquant tous les détails de la glaciation à un break rempli d'enfants humides et désespérés : les kettles, les moraines et les eskers, les crêtes terminales. Les seuls moments mémorables étaient les bosses sur la vieille autoroute. Mon père les prenait assez vite pour nous laisser un instant le ventre en suspens – les garçons hurlaient, les filles gémissaient. C'était quelques jours avant que tout le monde tombe malade, avant que les soirées se réduisent à des séances au cours desquelles mon père nous forçait à nous asseoir l'un après l'autre à la table de la salle à manger, et nous demande de renverser la tête en arrière en disant "Ah" tandis qu'il nous étouffait avec de longs cotons-tiges et nous barbouillait les amygdales de gentiane pourpre.

— Ce sera une nouvelle version des vacances familiales en enfer, dis-je. Mais ils adorent camper. Et s'il pleut, ou s'ils en ont marre, on fera avec.

— Tu seras bien obligé, répondit mon père.

— C'est de la folie, commenta ma mère.

Tandis que je pensais "Je vous ai simplement téléphoné pour vous prévenir, pas pour demander votre permission", ils continuèrent ainsi jusqu'à ce que mon père conclue, sans pouvoir réprimer un gloussement :

— Bon, tiens-nous au courant. Ce sera pour eux une expérience inoubliable. En bien ou en mal.

Jouant sur les deux tableaux, je me mis à faire des achats, à mettre de côté des choses que nous pourrions emporter pour notre mois en pleine nature, et j'ouvris dans le même temps leur saison de base-ball, ce rituel de printemps, en tant que coach de leurs deux équipes, tout en cherchant d'autres pères pour me remplacer, au cas où. Je décrochais le gros lot dans l'équipe d'Aidan, quand le grand-père de l'un des joueurs ramassa une balle lancée trop loin et me la renvoya, une parfaite balle papillon. Je haussai le sourcil, m'approchai et lui demandai qui il était. Il répondit qu'il s'appelait Jack, mais affirma qu'il était venu en simple spectateur. Il évoqua ensuite ses années passées

en ligue mineure, et m'expliqua qu'il avait dû arrêter lorsqu'il avait fondé un foyer. Quand je lui proposai de devenir coach, il sauta sur l'occasion. En matière de base-ball, il en avait oublié davantage que je n'en avais jamais su. Je parlai aussi du projet aux instituteurs, qui jugèrent absurde qu'on puisse renoncer à une telle expérience de peur de manquer quelques semaines en maternelle et en troisième année d'école élémentaire.

Le projet était devenu beaucoup plus ambitieux qu'un mois de camping au bord d'un chemin de terre, mais je l'avais aussi laissé dépasser le stade du "On verra". Peut-être en était-on arrivé au stade du "Peut-être". Même si j'ajoutais toujours qu'on ne savait pas encore, que rien n'était certain, j'aurais dû me rendre compte que Nolan s'y voyait déjà, et qu'une légère fièvre pointait.

Puis, à juste une semaine de la date du départ que les garçons avaient en tête, Dave appela. Le Forest Service prêtait la cabane de Gates Park aux gens du Fish and Game\*. Avec les garçons, se posaient des questions de responsabilité en cas d'accident. Dave avait réussi à convaincre les instances responsables de la chasse et de la pêche, mais il venait d'avoir au téléphone le garde forestier du district et, conformément à tout ce que j'avais appris en travaillant pour les parcs nationaux, ce personnage refusait d'assumer le moindre soupçon de responsabilité.

— J'ai tout essayé, expliqua Dave. J'ai même dit qu'on pouvait rédiger une clause excluant toute possibilité de poursuite. Il n'a pas voulu en démordre. Ils refusent que tes enfants t'accompagnent.

Je contemplai le téléphone.

Dave me demanda si j'étais toujours partant, même seul.

Je lui dis que je le rappellerais.

— Tu leur en as parlé? demanda Nolan. Qu'est-ce qu'ils ont dit?

— Il y a un problème de responsabilité, répondis-je, avant de tenter de définir cette notion pour un enfant de neuf ans.

---

\* Organisme chargé de réguler la chasse et la pêche.

— Mais il ne va rien nous arriver.

— C'est au cas où il arriverait quelque chose.

— Mais les gars de la pêche et de la chasse diront que tout est de leur faute.

— Ils ont des règles pour les enfants de moins de douze ans.

— C'est juste parce que je n'ai pas encore douze ans ?

— Ils ne laissent pas leurs employés emmener leurs enfants, donc ils disent que vous ne pouvez pas m'accompagner.

— Tu ne travailles même pas pour eux. Ils pourraient dire ça à leurs employés, comme ça, tu pourras nous emmener.

— Je sais, mais...

— Appelle le type, supplia-t-il. Le type du district. Si c'est lui qui ne veut pas, ce serait peut-être mieux que tu lui parles toi-même.

C'était Nolan qui devrait parler au garde forestier du district, me dis-je; il obtiendrait un résultat bien plus vite que moi. J'aurais aimé voir le bureaucrate essayer de se dépatouiller devant lui.

— Je pense que tu dois parler à ce type, Papa.

— Qui est à l'appareil ? demanda une voix de femme.

Elle me laissa patienter une minute, puis m'annonça que le garde forestier du district venait de sortir, mais qu'il me rappellerait.

Le lendemain, il était déjà en ligne.

Le surlendemain, il n'était pas à son bureau.

Le sur-surlendemain, en congé annuel. Jusqu'à une date postérieure à celle de notre départ.

Nolan était fou furieux. Chaque jour, il se précipitait hors de l'école, me prenait par le bras et s'y suspendait.

— Alors ?

— Le type du district ne veut pas me parler. Il ne me rappelle même pas.

— Continue à lui téléphoner.

— C'est ce que je fais.



Nolan émit un curieux rugissement étouffé, sa façon à lui d'exprimer la contrariété suprême. Il donna des coups de pied dans les gravillons.

Ce soir-là, je piquai une colère : c'était ce genre de fonctionnaire scrupuleux, obsédé par les règles, qui m'avait convaincu de quitter le National Park Service. Mais Rose répliqua :

— Ça ne se fera pas, voilà tout. De toute façon, c'était complètement dingue.

Je me hérissai en entendant ce dernier mot. Dingue ? De laisser les garçons s'ébattre en pleine nature ? De laisser tomber les jeux vidéo et les jeux de rôle pour exister vraiment ? D'avoir en eux ce qu'aucun autre gamin de leur âge ne connaîtrait jamais ?

— Alors je ne me vois pas y aller sans eux. À quoi bon ?

Rose me regarda.

— *À quoi bon ?* Parce que c'est le genre de trucs que tu fais, que tu as toujours fait. Tu ne peux pas sans cesse remettre les choses à plus tard à cause d'eux.

— Je ne remets pas les choses à plus tard.

— Pourtant, ce projet, c'est vraiment toi.

— C'est moi ? Quoi ?

— Ils survivront sans toi. On survivra. Tu ne pourras pas toujours renoncer à ta vie.

— Renoncer à ma vie ? C'est eux, ma vie.

— Oui, mais ce mois dans la nature, c'est toi aussi. C'est ta personnalité. Il faut que tu acceptes.

Je secouai la tête. Annoncer à Nolan qu'il ne pouvait pas venir, mais que moi j'y allais ? C'était moi, ça ?

— Et puis tu as déjà dit à Dave que tu irais. Comment trouvera-t-il quelqu'un d'autre, maintenant ?

Je téléphonai à Dave pour lui demander une fois de plus s'il pensait qu'il restait le moindre espoir, si une visite chez le garde du district pouvait changer la donne. Armé d'une grenade, peut-être. D'après Dave, c'était inutile, il avait déjà essayé. Tout essayé. Je lui demandai si en refusant, je les mettais dans la panade. Il y eut un silence prolongé, après quoi il dit simplement qu'il comprendrait.

J'étais devant mon bureau au sous-sol, ce sous-sol que j'avais aménagé moi-même, en accord avec le style octogénaire du rez-de-chaussée et des étages. J'avais aussi fabriqué le meuble de rangement, en chêne scié sur quartier, avec des tiroirs à queue d'aronde. C'était moi, ça? Au-dessus de mon bureau, couvertures encadrées des livres que j'avais écrits et récompenses reçues s'alignaient sur le mur. C'était moi? Derrière moi, dans la chambre d'amis, la peau du lynx qui était passé par-dessus la falaise à Indian Creek ornait une cloison. Au sommet de la bibliothèque reposait un vieux crâne de bison que j'avais trouvé sur la berge érodée d'une rivière du Wyoming. C'était moi?

J'inspirai, et, en relâchant l'air, en me dégonflant, je déclarai à Dave que j'irais. Pour toutes sortes de vagues raisons. Ou aucune. Parce que je ne voulais pas le laisser tomber? Parce que je ne voulais pas renoncer? Simplement parce que je me laissais porter par le courant? Parce que "c'était moi"? Ou celui que j'avais été à une époque?

Missoula, Montana  
1978

QUAND j'ai terminé le lycée à Milwaukee, dans le Wisconsin, mes parents m'offrirent une calculatrice. Une calculatrice... Je n'ai aucune idée de ce que reçut mon frère jumeau. Peut-être la même chose. Ce cadeau lui plut sans doute – à l'époque, une calculatrice, ce n'était pas rien, c'était un investissement, un espoir de réussite universitaire pour celui qui partait étudier –, mais de mon côté, impossible de faire semblant. Mes parents se gardèrent de tout commentaire sur ma réaction, mais ils m'autorisèrent à rendre la calculatrice et à aller avec la somme ainsi récupérée au magasin de sport pour m'acheter un sac à dos à la place. Quelque chose qui me servirait vraiment. Après tout, je partais pour le Montana.

Le Montana. Choisi parce que j'avais vu un formulaire de candidature. Parce que partout ailleurs, les inscriptions étaient bouclées. Parce que, lors de vacances familiales plus réussies, mes parents nous avaient emmenés en break dans les Tetons quand j'avais douze ans et, qu'un soir, ils nous avaient embarqués dans une excursion touristique, nous entassant avec d'autres familles à bord d'un canot grand comme une péniche pour descendre la Snake River devant les montagnes au coucher du soleil. Parce que cette rivière et ces montagnes, jaillies des hautes plaines, fendaient encore le ciel dans mon esprit.

Mais quand j'avais atterri seul à Missoula, ville dont je n'avais jamais entendu parler, dans un État géant où je ne connaissais

absolument personne et une université dont j'ignorais tout, j'avais sorti la carte du campus de la pochette qu'on m'avait donnée et j'étais parti pour la piscine, le seul endroit qui devait ressembler à tous ceux du même genre que je connaissais, un endroit où l'on était enveloppé dans l'eau, isolé, à l'abri. L'équipe de natation de l'université étant ce qu'elle était, on me proposa une bourse. Depuis mon premier jour à Missoula, je passai chaque journée à nager, matin et soir, me traînant aux cours de biologie des espèces sauvages entre deux séances à la piscine. Chimie, physique, arithmétique, statistiques. J'entrevois le tout à travers un halo de chlore. À des années-lumière des cimes neigeuses ou des eaux vives. C'était comme si j'étais resté au lycée, ou à Milwaukee.

Ma deuxième année ne fut différente que parce que mon camarade de chambre, choisi au hasard, changea. J'arrivai dans ma chambre avec l'espoir d'être là assez tôt pour m'approprier le meilleur des deux lits et bureaux identiques, mais je découvris que j'avais été devancé. L'autre garçon n'était pas là, mais toutes ses affaires, si, partout, comme rangées par un cyclone. Et quelles affaires ! Une collection de vêtements des plus invraisemblables : des haches doubles, des lampes frontales, de robustes jeans verts et de grosses chemises jaunes, déchirés et enduits de suie, un chapeau de garde forestier, et des étuis à fusil qui contenaient, j'imaginai, des fusils – je n'en avais jamais vu de ma vie. La chambre empestait le feu de bois mêlé à une odeur de moisi, de vieille toile et d'huile pour arme. Je jetai à terre mon sac à dos, l'ouvris et en sortis mes lunettes de natation et mon maillot de bain minuscule. Quand la porte s'ouvrit, je fus surpris avec ces objets à la main par mon nouveau camarade de chambre, Rader, qui me dévisagea en entrant dans la pièce. Je dus avouer que je partais pour la piscine.

Pourtant, au fil de cette année-là, tandis que Rader, perché sur son lit, lisait à haute voix les exploits les plus extraordinaires tirés de sa consommation non-stop de récits de montagnards, je fus entraîné dans son monde. Hugh Glass qui rampait sur plusieurs centaines de kilomètres après avoir été mâchouillé et

recraché par un grizzly? Nous aurions voulu être à sa place. John Colter déshabillé par les Indiens Blackfeet, obligé de se sauver en courant à travers la sauge et les figuiers de Barbarie? Voilà ce que nous appelions avoir de la chance. Qu'avions-nous fait pour être privés de telles occasions, d'histoires aussi incroyables?

La réponse, nous dûmes l'admettre, était que nous étions nés trop tard, victimes du temps. Nous ne serions jamais des montagnards, nous ne serions jamais pourchassés par des loups ou attaqués par des Blackfeet, nous ne gèlerions jamais à côté d'une mare à castors, ne serions jamais dévorés par des grizzlys. Après mon entraînement de natation, nous allions à la cafétéria, nous faisons la queue en traînant les pieds, nous remplissions et reemplissions nos plateaux en regrettant de ne pas être accroupis autour d'un feu de camp dans quelque terrible blizzard, à mastiquer de la viande de caribou, un cuissot de loutre ou des joues de glouton – la vie sauvage, coûte que coûte. Et nous nous relevions pour aller chercher des glaces, en déplorant cette injustice, le hasard de notre année de naissance.

Au début de ma troisième année à Missoula, le temps s'inversa. L'université supprima l'équipe de natation et je me retrouvai avec d'immenses trous dans mon emploi du temps, seulement occupés par une invraisemblable quantité d'énergie inutilisée. L'oisiveté est mère... Ce fut dans ce contexte peu favorable qu'une fille à qui j'avais donné des cours de sauvetage l'année précédente arriva sur le ponton de la Grizzly Pool où je travaillais comme maître-nageur. Elle avait entendu parler d'un emploi dans l'Idaho Wilderness, l'occasion de passer sept mois, un hiver entier, seul, blotti dans une tente-abri à côté de la Selway River. Une histoire d'œufs de saumon. Elle pensait que ça pourrait m'intéresser. Elle me remit le numéro de téléphone du garde-chasse chargé de l'affaire. J'avais devant moi une silhouette de déesse exclusivement vêtue d'une couche de lycra moulant d'une épaisseur d'un micron, mais tout ce que je voyais, c'étaient des barbus chaussés de raquettes, tirant des pièges d'acier d'une eau noire et glacée. Je téléphonai de la piscine. Je décrochai le job.

Pendant les deux semaines suivantes, je rassemblai des provisions que j'achetais au jugé plutôt que selon un programme bien défini, puis les gardes forestiers vinrent me chercher et me lâchèrent dans la Selway-Bitterroot Wilderness, à côté d'un bassin retenant deux millions et demi d'œufs de saumon. C'était vers la mi-octobre. Je venais d'avoir vingt ans. Les gardes-chasse viendraient me récupérer en juin, quand les œufs dont j'étais le baby-sitter auraient éclos et seraient en route vers le Pacifique.

Mes affaires (je ne savais même pas trop ce que j'avais) étaient empilées au milieu de la tente. Le chiot que Rader m'avait acheté le dernier jour, Boone, renifla les coins de toile, puis sortit dans le vaste monde, un monde bien plus vaste et bien plus vide qu'il ne l'avait été la veille.

Nous étions là pour un bon moment. Moi et un chiot âgé de six semaines. Des montagnards. Durant ce premier jour seul, et pendant bien d'autres par la suite, j'aurais tout donné pour être à nouveau dans la chambre d'un dortoir universitaire, pour n'être qu'un étudiant. Ou un nageur, même.

Les semaines passèrent, les mois. La glace se forma sur la rivière, la neige s'empila de plus en plus haut. Et plus haut encore. Les températures chutèrent. Zéro. Moins dix. Moins vingt. Moins quarante. Chaque jour, mon unique tâche était de faire circuler l'eau dans le bassin, mais chaque soir la cascade située au bout gelait, bloquait l'eau et menaçait de tout changer en glace, en me laissant deux millions de petits cubes de saumon. Donc chaque matin, je fendais la cascade glacée à coups de hache, je libérais l'eau prisonnière, je la faisais circuler et maintenais les œufs en vie. Un jour normal, cette tâche prenait en moyenne cinq minutes. Le reste de la journée, de chaque journée, vingt-trois heures et cinquante-cinq minutes, était du temps libre.

Je survécus. J'appris à le faire. J'appris que la solitude a ses hauts et ses bas. J'appris qu'un endroit comme celui-là, lorsqu'on y vit seul, devient plus qu'un simple endroit. Alors que j'étais un être dénué de toute importance dans cet endroit, il devint une partie de moi-même. Une partie de moi-même qu'il me

faudrait des années, des décennies, pour seulement commencer à comprendre.

Douze ans plus tard, personne ne fut plus étonné que moi quand j'écrivis un livre consacré à cet hiver-là, *Indian Creek*. Et cet hiver-là intéressa, fascina d'autres gens. Dans certains milieux – les bureaux du Forest Service, du Fish and Game, la masse de gens qui lisaient et aimaient les montagnes –, cet hiver-là entra dans le folklore. Pas tant moi que cet hiver, cet endroit. Exactement comme je l'avais souhaité.

Et même s'il avait fallu près de vingt-cinq années, dans un bureau du Fish and Game du Montana, la boucle avait été bouclée, et j'avais de nouveau été happé.





Great Falls, Montana  
Mai 2004

LE jour de mon départ – en solitaire, désormais –, les garçons tombèrent du lit, grimpèrent sur mes genoux sur le canapé, le corps piquant de chaleur.

— Tu es sûr ? murmura Nolan.

— Je crois bien, dis-je en les serrant tous les deux dans mes bras.

De la porte du fond, Rose cria :

— Donuts !

Aidan bondit, mais Nolan s'enfonça plus profondément encore.

Je me levai et le mis debout.

— Viens, on va te chercher un donut au sirop d'érable.

Il resta collé à moi jusqu'à la cuisine et finit par se vautrer sur sa chaise. Chacun avait sa portion, de sorte que je pourrais partager la douzaine qu'il y avait dans la boîte avec le chauffeur du Fish and Game. Un cadeau typique de la générosité de Rose, pour qui "Plus y en a, meilleur c'est".

Tandis qu'ils s'empiffraient, je sortis mes sacs sous le porche d'entrée, mon chauffeur ayant déjà une demi-heure de retard. Les garçons s'habillèrent et revinrent s'asseoir avec moi sur le canapé. Je portais un T-shirt à manches longues et, par-dessus, une chemise en laine ayant appartenu à mon père qui avait maigri avec l'âge et me l'avait donnée. Comme j'avais trop chaud dans la maison, je retroussai les manches

et consultai l'horloge. 7 heures et demie. J'ôtai un morceau de glaçage collé au coin de la bouche d'Aidan. Ils resteraient le temps qu'il faudrait.

Un pick-up gris fila devant notre maison, le conducteur regardait droit devant lui, sans chercher aucun numéro. Je n'avais pas vu la tête de grizzly qui sert de logo au Fish and Game, mais je m'avançai et vis la camionnette garée au milieu de la rue, trois blocs plus loin, juste avant l'école.

Derrière moi, le téléphone sonna et j'entendis Rose crier :

— C'est lui.

Le pick-up fit demi-tour. Les garçons se précipitèrent à la porte.

— Comment ça se fait qu'il est là-bas ? demanda Aidan.

— Il s'est trompé.

La camionnette mordit sur la pelouse et se fraya un chemin dans notre allée conçue pour une Ford T. Un grand quadragénaire dégingandé se déplia de derrière le volant.

— Ils m'ont donné une mauvaise adresse, ou alors je l'ai notée de travers, enfin il y a eu un truc.

Il déclara s'appeler Gags, et nous nous serrâmes la main, les garçons m'imitant comme il se devait en marmonnant un bonjour.

Nous déposâmes mes bagages par-dessus la ridelle du pick-up, et il dévissa le couvercle de trois glacières Igloo attachées à l'arrière. Sous des litres d'eau claire, le fond était tapissé de petits plombs de chasse roses sur une épaisseur de près de quatre centimètres. Je soulevai les garçons et Gags leur désigna les points noirs, les yeux.

— Ils sont drôlement actifs, dit-il.

Je me demandai si je n'étais pas passé à côté d'une blague.

Ils auraient tous pu tenir dans un gros bidon, et pourtant, c'était pour eux que je quittais les garçons pour plus longtemps que je ne les avais jamais quittés. Je reposai Nolan sur l'herbe. Puis Aidan. Il ne restait plus rien dans la cour. Gags regarda sa montre.

— J'ai l'impression que je suis un peu en retard.

Je me dirigeai vers Rose et la pris dans mes bras. Exactement comme vingt-cinq ans auparavant, devant la résidence universitaire de Missoula. Les garçons accoururent, Aidan plus sérieux que d'habitude, Nolan me serrant comme s'il n'allait jamais me lâcher, comme si c'était ça, son plan ultime : s'accrocher comme une moule à son rocher, en passager clandestin.

Je dus détacher un genou, dégager mon cou de ses bras. Il avait les yeux luisants.

— Il faut que j'y aille, dis-je.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Sans lui répondre, je l'embrassai une fois encore, avant de me lever, d'ouvrir ma portière et de la refermer dans un bruit sourd qui s'interposa entre nous.

Gags s'éloigna en marche arrière tandis que je baissai ma vitre. Il était déjà 8 heures, ils étaient en retard pour l'école, mais les garçons nous coururent après sur vingt mètres, comme l'exige la tradition. Je leur fis signe depuis le siège passager et ils s'arrêtèrent au coin de la rue en hurlant "Au revoir ! On t'aime !", des larmes ruisselant sur le visage de Nolan.

Après le virage suivant, les garçons ayant disparu derrière nous, je me retournai pour regarder devant moi, pour trouver un support pour ma tasse de café, un endroit pour la boîte à donuts – n'importe quoi susceptible d'occuper mes mains et de détourner mon regard. L'intérieur du pick-up était un joyeux fouillis de papiers, de vestes et de poils de chien. Gags jeta quelque chose hors du deuxième porte-gobelet et me fit signe.

— Je viens de recevoir un avertissement parce que j'ai fait monter le chien avec moi, dit-il en attrapant une lettre sur le tableau de bord. Un avertissement écrit. Ça, c'est bien le Montana. Les gens d'ici ont tellement rien à faire qu'ils vont chercher comment les autres promènent leur chien. En plus, c'est même pas un grand chien. Il préfère être assis à l'avant.

Presque sans s'arrêter pour respirer, Gags se déchaîna peu à peu contre ces âneries de lois anti-chiens, puis contre la bêtise de la direction du service forestier, puis contre la gestion désastreuse de la pêche, des écloséries et des œufs de poisson.

Je ne suivais pas très attentivement. Je regardais par la vitre, en attendant de me sentir capable de parler sans que ma voix trahisse mon émotion.

— Alors, vous avez déjà fait ce voyage, vous-même?

Il parut presque stupéfait que je sois dans la camionnette avec lui. Ou du moins que je puisse ouvrir la bouche.

— À Gates? Ouais, j'y suis déjà allé.

— Donc vous vous y connaissez en chevaux?

Je m'y connaissais à peu près autant en voyage à cheval qu'en vol interplanétaire.

— Moi? En chevaux? Je sais tout ce que j'ai besoin de savoir sur les chevaux. Ils sont grands, ils sont cons, et tôt ou tard, ils vous flanquent un coup de pied.

Et voilà qu'il était reparti de plus belle, enchaînant les histoires de catastrophes causées par des chevaux, tandis que je m'avachissais sur le siège, les remparts extérieurs de la Bob Marshall Wilderness visibles à l'horizon, le mur immense du Rocky Mountain Front, les orages noirs et bas qui s'accumulaient dans le lointain, s'amoncelant avant leur assaut sur les plaines.

Gags s'interrompît pour affirmer:

— C'est tout ce qu'on a besoin de savoir sur les chevaux. Ils sont grands, ils sont cons, et tôt ou tard...

— Ils vous flanquent un coup de pied, terminai-je en m'efforçant de sourire.

— Vous avez compris, dit-il en commençant à gravir la falaise.

Suspendus un instant seulement sur la crête en lame de couteau, nous descendîmes vers le lac, jusque-là caché, une étendue d'eau plate et morne, aussi verte que les épicéas tout autour. J'aperçus un bateau ouvert, en aluminium, qui se cognait à la rive rocheuse, une grosse masse de vêtements de pluie sombres juste à côté. Mon guide pour le prochain tronçon d'un voyage que je n'étais pas du tout certain de vouloir entreprendre.

Gags s'arrêta et, après les semaines passées à lui parler au téléphone, je rencontrai enfin Dave. Il s'appuya à la ridelle du pick-up pour vérifier les œufs, apparemment tout content de

les voir. Il en prit une poignée dans chacune des glacières, et commenta la taille de leurs yeux.

— Ils sont déjà bien avancés. Vous ne serez peut-être pas ici longtemps, après tout.

— Quoi ?

Mais il se contenta de hausser les épaules et chargea dans son bateau mes affaires pour un mois ainsi que le précieux chargement d'œufs d'ombre. Une fois Gags et moi à bord, nous partîmes sur des vagues qui nous secouaient la carcasse, entourés d'un tournoiement de petits brins de paille, la précédente cargaison. Un crachin tombait. Entre deux rafales, je criai :

— Et vous, Dave ? Vous montez ?

Il coupa le moteur.

— Quoi ?

Je fis signe que ce n'était rien, mais nous étions déjà arrêtés, immobiles. Je répétai ma question.

— Si je monte à cheval, moi ? Mon Dieu, non.

— Montre-lui où s'est passé l'accident, dit Gags.

Dave désigna le Lake Trail, un fil gris sur la paroi rocheuse quasi verticale, à peut-être quinze mètres au-dessus de l'eau.

— À côté de cette petite faille dans la falaise, dit Dave. Kelly a sauté de là quand ça a commencé à devenir rock'n'roll, à peu près une seconde avant que le cheval tombe de la piste.

— De cette piste-là ?

Dave hocha la tête.

— Il a rebondi deux ou trois fois en chemin, mais une fois dans l'eau il s'est mis à nager. Droit vers la mer. Enfin, jusqu'à ce qu'il coule. On était sûr de ne plus le revoir, ce cheval, mais tout à coup, il a surgi, comme une espèce de sous-marin. Il a décidé qu'il en avait marre de nager. Il a tourné droit vers la rive. (Dave me regarda.) Il est à vendre maintenant, si vous en cherchez un.

— Je m'en souviendrai, promis-je, avant de leur demander quelques détails sur Kelly, dont ils ne m'avaient pas dit grand-chose, curieusement.

— À l'hôpital. Opération du pied. Ou de la cheville. Des broches en métal. Des vis. Des plaques. Je ne sais plus trop quoi.

— Ça aurait pu être pire, dit Gags.

— Ah ouais, acquiesça Dave. Bien, bien pire.

Et il accéléra, pour aller à la rencontre de mon cheval.

Gibson Reservoir, Montana  
Mai 2004

TANDIS que Dave écrasait les vagues, nous approchions du bout du lac, et un groupe d'hommes et de chevaux devenait visible par intermittence, parmi les troncs vert argenté d'un bosquet de trembles inondés. Derrière les arbres s'élevait une pointe rocheuse brisée et, sur la droite, une longue colline à la verdure luxuriante parcourue par le trait marron d'un chemin sinueux. Nolan aurait imaginé des elfes, des nains, la route de Mordor. Aidan n'aurait eu d'yeux que pour les chevaux et aurait parlé de la technique de Legolas pour monter sur un cheval au galop.

Dave nicha le bateau contre la berge. Je sautai à terre et tirai l'embarcation. Tom, le garde forestier et muletier qui devait nous conduire, les œufs et moi, pour les vingt derniers kilomètres à travers la forêt, fit remarquer que nous avions du retard. Plusieurs heures de retard. Je voulus lui faire savoir que ce n'était pas ma faute, mais cela ne me parut pas très correct, entre cow-boys. Et de toute façon, Tom n'avait pas le temps de m'écouter. Il m'avait téléphoné un jour pour me dire que mes bagages devaient peser trente kilos chacun, et que, d'après la description que j'en faisais, mes sacs étanches semblaient acceptables. Il les plaqua sur de grands carrés de toile pour former des baluchons qu'il ficela avec une série de nœuds, tout en appelant les mulets par leur nom. Je m'écartai et tentai, sinon de me rendre utile, du moins de bien observer.

Le seul mulet auquel je pus associer un nom s'appelait Pete, comme moi. Je m'avançai quand Tom le héla, mais reculai discrètement quand quelqu'un amena une bête noire à longues pattes et étrangement squelettique, qui ressemblait autant à un élan qu'à une mule. Âgé de trois ans seulement, et en route pour son premier voyage, Pete avait été choisi par Tom pour porter mes bagages – pas les œufs d'ombre, rien d'essentiel.

Tom tira sur le bât, en attrapa les deux arceaux en acier et le secoua. Pas entièrement satisfait, il s'accroupit pour resserrer la sangle passant derrière les pattes avant du mulet, puis se retourna et se glissa sous la bête pour ajuster la ventrière.

L'espace d'une demi-seconde, le coup de pied parut bien insignifiant, juste une patte levée, des muscles contractés, un sabot dressé contre quelque agacement mineur. Des mouches, peut-être. Rien qu'un petit éclair jailli d'un fer. La deuxième moitié de seconde fut trop rapide pour qu'un œil la voie, mais plus rien ne semblait mineur. Il y eut le bruit, ce craquement sonore évoquant une balle de base-ball percutant la batte, la chute d'un melon, puis Tom vola dans les airs, jambes et bras déployés. Il tournoya, comme une crêpe qu'on retourne, face contre l'herbe et les pommes de pin, décrivant au moins une circonvolution, mais, là encore, trop rapide pour que l'œil la suive vraiment. Puis il atterrit et tâcha de se mettre à genoux. Animés par une sorte d'instinct combatif, ses bras remuaient, se balançaient, une épaisse corde de sang reliant sa bouche au sol. Pete, le mulet, était tranquille, comme s'il n'était absolument rien arrivé, le bât toujours sur le dos, les sangles pas encore tout à fait assez serrées.

Comme j'observais chacun des gestes de Tom dans l'espoir de peut-être apprendre quelque chose – ce que je savais en matière de chevaux aurait à peine rempli le dixième d'un petit pois –, je fus le seul à voir le coup de pied. Mais les têtes se retournèrent quand retentit le bruit fatal et écœurant, alors que je mettais déjà un genou en terre et plaçais un bras autour des épaules de Tom pour l'empêcher de basculer sur le côté. Il émit



un gémissement faible et répétitif, “Waouh, waouh, waouh”. Le sang lui sortait non seulement de la bouche, mais aussi du menton, du nez, et je ne pus refréner un coup d’œil en direction de son oreille, craignant d’y voir également du sang, ce fluide crânien clair que j’avais vu chez les victimes d’accidents de voiture – rien pour l’instant. Le bruit de la chute était encore dans l’air. Je ne pouvais pas croire qu’il fût encore conscient. Ou même en vie.

Sa tempe, légèrement violacée, enflait déjà. Je tendis la main pour le palper, craignant que mes doigts ne glissent à travers les os cassés, autre souvenir des accidents dont j’avais été témoin, mais rien ne bougea, rien ne s’enfonça. Bizarrement, sa tête semblait entière, intacte, mais il ne tressaillit pas, il ne leva même pas les yeux quand je lui touchai le crâne.

— Tom, dis-je. Tom ?

Les autres firent cercle autour de nous, nous entourant tout bas de “Putain” et de “Eh merde”.

Tom cessa de se balancer, leva lentement la tête. Il la rebassa et chercha un mouchoir dans sa poche. Il se mit à s’en tamponner le visage, la bouche. Il l’éloigna de lui pour regarder son sang. Il ne crachait pas encore de dents.

Il se redressa en basculant de ses coudes à ses mains, puis retomba sur les hanches.

— Doucement. Doucement, Tom.

Les autres me firent écho : Vas-y doucement. Ça va ? N’essaye pas de te mettre debout tout de suite.

Il essuya assez de sang pour révéler une entaille dans son menton, une lèvre fendue et gonflée. Il me laissa examiner l’intérieur de sa bouche. Une autre longue entaille dans la joue. Mais toutes ses dents étaient là, encore entières. Je palpai de nouveau sa tête. Entière aussi.

— Tu sais quel jour on est, Tom ? demandai-je.

Il réussit à sourire.

— Jeudi.

— Bien, bien. Et on est en quelle année ?

Il réfléchit un peu.

— 2004.

— T'es un génie.

Il voulut se lever, et nous l'aidâmes à se mettre debout. Nous le lâchâmes sans pour autant nous éloigner. À mon avis, le sabot avait manqué le crâne, lui avait peut-être effleuré le menton, et c'était l'arrière de la patte qui était entré en contact avec la tête de Tom. Il y avait au moins eu un peu de poils et de chair pour amortir le choc.

Ébahis et murmurant, nous n'arrêtions pas de demander :

— Ça va ?

Tom essaya de nouveau le sang et répondit :

— Ç'aurait pu être pire.

Il marcha en décrivant quelques petits cercles, allongeant peu à peu le pas, testant son équilibre. Nous le suivions, prêts à le rattraper. Quelqu'un lui tendit son chapeau ; il avait déjà l'air un peu plus entier, sans ses cheveux en pétard. Quelqu'un d'autre dénicha de l'Advil.

Il se frotta les yeux.

— J'y vois encore un peu flou.

Après avoir fait quelques pas de plus histoire de se réhabituer à la station debout, Tom s'arrêta face à son mulet.

— OK, Pete, fils de pute. On réessaye.

Il s'appuya contre le flanc du mulet pour le pousser dans la direction qu'il voulait. Cette fois, tendant la main vers la sous-ventrière, il garda la tête près de celle de Pete, pas près de son arrière-train. Il resserra la sangle d'un seul cran.

— C'est ma faute. J'étais trop pressé, je m'y suis pris à l'envers.

Il se pencha et souleva un de mes sacs qu'il avait enveloppés pour les rendre imperméables. Je me précipitai pour porter le poids, mais il grommela que ce serait plus facile si je le laissais faire, que hisser les bâts était vraiment une tâche qui ne nécessitait qu'une seule personne.

Avant que j'aie eu le temps de m'en rendre compte, ou que je sois même prêt, il n'y avait plus qu'à partir. Tout le monde glissait des regards furtifs en direction de Tom. Personne ne disait

grand-chose, personne ne parlait de ce qui enflait à l'intérieur de son crâne, de la pression qui s'accumulait sur son cerveau. Il me semblait que partir à cheval pour une journée entière dans la nature n'était pas la chose la plus intelligente à faire, mais Tom se contenta d'affirmer :

— Non, non, tout va bien. Je suis un peu sonné, c'est tout.

— On pourrait peut-être déjeuner, proposai-je. Attendre un peu d'abord.

Dave m'avait appris que Tom et lui s'occuperaient du déjeuner et du dîner pour le premier jour. Avec un mois de nourriture dans les chargements, je n'avais rien pour déjeuner.

— On est déjà en retard, répliqua Tom. Il faut qu'on aille mettre les œufs dans l'eau. Lee nous attend à Biggs. On a une longue journée devant nous. (Il tapota la croupe de l'un des chevaux.) Ça, c'est Gus, le cheval de ma fille. C'est toi qui le monteras.

Il patienta, le temps que je m'installe sur la selle, où je serais les rênes comme si j'étais assis sur un baril de dynamite, la mèche allumée.

Tom prit place sur son cheval.

— Prêt ? demanda-t-il.

— Et toi ?

Il hocha la tête et dirigea sa monture hors de la forêt.

— Passe devant et je suivrai avec les mulets.

M'accrochant au pommeau de la selle, je touchai le flanc de Gus avec mes talons, prêt pour la détonation. Mais Gus se contenta d'avancer lentement, dépassant Tom, qui détournait la tête pour cracher dans les buissons. Le cheval s'engagea sur la piste comme s'il avait fait ça toute sa vie, comme si j'étais à peu près aussi nécessaire que l'un des paquets attachés au dos de Pete.

Les autres types, les pieds ancrés au sol, nous crièrent des "au revoir" et des "bonne chance". Gags croisa mon regard et il articula : *Ils sont grands, ils sont cons, et tôt ou tard...*

Depuis des semaines, j'avais dépassé le point de non-retour, mais maintenant, il était impossible de le nier.



Lake Mead, Nevada  
Juin 1978

À PART Indian Creek et cette fois-ci, il m'était déjà arrivé de me jeter dans l'aventure sans préparation, de me lancer à l'aveuglette dans des choses qui pouvaient très vite dégénérer. Après que Rader m'avait incité à trouver par tous les moyens un poste pour les parcs nationaux, en commençant n'importe où, je m'étais attablé dans ma chambre d'étudiant et j'avais comparé mes compétences aux exigences du formulaire pour postuler au National Park Service. J'étais qualifié pour... eh bien, pour rien. Du tout. Jusqu'au moment où j'avais repéré le poste de maître-nageur. À Lake Mead, dans le Nevada. Je n'étais encore jamais allé dans le sud-ouest des États-Unis. Je n'avais jamais éprouvé le moindre désir de voir Las Vegas. Je n'arrivais pas vraiment à imaginer à quoi pouvait ressembler un lac gigantesque en plein désert. Mais je savais nager. Et j'avais passé l'essentiel de ma vie active (les quatre dernières années) en tant que surveillant de baignade dans des piscines. Je pris donc un car Greyhound jusqu'à Vegas, où mon employeur vint me chercher et m'emmena dans le désert, jusqu'au petit groupe de logements : des pavillons brûlés par le soleil, dotés de deux chambres, derrière des pelouses mortes et des peupliers d'Amérique fanés.

Je fus présenté à mes compagnons de chambre, les autres novices, un garçon du Connecticut, un autre de Los Angeles. Le lendemain, nous rencontrâmes le reste de l'équipe au bureau des maîtres-nageurs, une ancienne caravane dont la peinture

décolorée tendait vers l'aluminium nu. Comme passés au brou de noix par le soleil, les anciens sourirent en nous voyant découvrir la plage : une étendue de rochers brisés, concassés, trop coupants pour qu'on y marche pieds nus, une route inondée disparaissant dans l'eau. Une plage sortie d'un rêve tourmenté.

— Vous allez bronzer, nous assura le patron, en retirant une basket à peine lacée pour nous montrer son pied, blanc comme s'il était resté dans une grotte.

Durant cette première semaine, avant que les véritables foules estivales se mettent à arriver, nous fîmes des exercices. Nous nous entraînaâmes à sauter du haut des tours, à nous relayer, à couvrir tout le lac. Nous prîmes le pli de sprinter jusqu'au lac, de dérouler nos bouées tubes et d'enlever nos chaussures juste après avoir plongé, pour que nos pieds ne soient pas déchiquetés par les rochers avant que nous ayons commencé à nager.

Un matin, alors que nous étions au milieu de l'une de nos premières séries d'entraînements et que seuls quelques vrais nageurs se trouvaient dans l'eau, une des sauveteuses faisait semblant de se noyer. Mais elle nageait devant une tour située un peu plus loin sur la plage que la mienne, et donc, tandis que le surveillant de cette zone se jetait à l'eau et la rejoignait, la coinçait dans sa bouée tube et la remorquait jusqu'au rivage, mon travail se limitait à courir jusqu'à un point situé à mi-chemin entre les deux tours pour surveiller sa zone et la mienne. Même chose à chaque exercice.

Alors que je regagnais ma tour en reprenant mon souffle – il était encore assez tôt pour que la température soit inférieure à 35 °C –, j'entendis des cris venant de l'eau. Je me dis : "Merde, laissez-moi au moins le temps de retourner à ma tour", mais je me retournai et scrutai les vaguelettes, comme on m'avait appris à le faire.

Je m'arrêtai, regardai une première fois, puis une deuxième. Si j'avais été un chien, ma tête se serait penchée sur le côté d'un air intrigué. Trois hommes se débattaient au loin, la tête sous l'eau, poussant des cris inintelligibles. L'un d'eux réussit à hisser

le bras hors de l'eau. Je ne reconnus aucun des trois, aucun des nouveaux visages que je rencontrais pendant l'entraînement. Je tirai la courroie de ma bouée de sauvetage que je glissai par-dessus ma tête, à l'épaule, attendant encore que la bonne blague se termine. Ma radio trônait en haut de ma tour, où on m'avait dit de la laisser pendant les entraînements. Je regardai à droite et à gauche sur la plage. Le reste de l'équipe s'activait en vue du prochain entraînement, personne n'était même tourné dans ma direction.

Je finis par supposer qu'il y avait peut-être vraiment un problème (au cours de mes quatre années comme surveillant de baignade, le nombre de sauvetages auxquels j'avais participé était de zéro), je fonçai vers l'eau, la sentis tirer sur mes pieds, mes chaussures ridicules, puis mes genoux, mes cuisses, et je plongeai, laissant traîner le tube dans mon sillage et ôtant mes chaussures. La tête en l'air, je nageai façon Tarzan vers les hommes : en m'approchant, je vis que c'étaient des gros types d'origine hispanique qui avaient gardé leur T-shirt. Je fis marche arrière et me mis en léger retrait, lançai la bouée vers eux en criant aux deux qui semblaient tenir celui du milieu de le coincer dans le tube.

Mais ils n'étaient plus en mesure de le faire – ils ne pouvaient plus qu'écarquiller des yeux énormes, tout juste capables de garder la bouche au-dessus de l'eau. Le visage de celui du milieu coula et ne ressortit pas de l'eau. Au diable les règles : je nageai tout près d'eux, poussai la bouée sous les aisselles du type du milieu, le coinçai à l'intérieur et le fis rouler sur le dos. Ensuite, j'empoignai chacun des deux autres types par-dessous leurs bras énormes pour leur offrir un semblant de soutien, et je leur dis de s'accrocher eux aussi au tube de sauvetage. Je me mis à palmer en grenouille vers la plage, sur le dos, la tête en l'air. Je les regardais, m'attendant à voir à chaque instant une vague de maîtres-nageurs déferler sur nous.

Mais je rejoignis le bord de l'eau, me levai, titubai sur les cailloux, traînant toujours le plus épuisé des trois jusqu'au moment où il commença à se cogner les fesses au fond. Les

deux qui pouvaient marcher arrivèrent sur les rochers secs et s'écroulèrent, poitrine soulevée, bras accrochés aux genoux, mains pendant lourdement, cheveux tombant devant leurs yeux.

— Eh, hoqueta l'un d'eux. Pourquoi vous faites que nous regarder ? Pourquoi vous venez pas ?

Je n'avais aucune réponse. Puis l'orage de sauveteurs s'abat-tit sur nous. On dégagea l'homme de ma bouée tube, de mes mains, on l'étendit, on l'observa. Mon patron se tourna vers moi avec un grand sourire.

— Putain, un triple sauvetage. Tu commences fort.

Le type qui avait réellement sauvé son ami me dévisagea à travers ses cheveux.

— Pourquoi vous attendez ?

Je ne répondis pas : parce que je ne me doutais pas. Parce que je ne pouvais pas en croire mes yeux. Parce que je ne pensais pas qu'une chose pareille pouvait réellement se produire. On s'entraînait seulement, on faisait semblant. On jouait.

Ce soir-là, de retour aux pavillons, j'étais devenu le mec du triple sauvetage. Nom de Dieu, un triplé !

Pour la première fois, personne ne mourut à Boulder Beach. Et personne non plus l'année suivante. Ni l'année d'après. Je tirai des dizaines et des dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants désespérés qui se noyaient de ces eaux bleues du désert – des gens qui avaient nagé trop loin, avaient été pris de fatigue, avaient trop bu, n'avaient tout simplement pas fait attention. Je pratiquai la réa cardio-pulmonaire avec succès sur la première demi-douzaine d'individus sur laquelle je m'y essayai. Je les ressuscitai d'entre les morts. Par la suite, alors que l'adrénaline retombait, nous en plaisantions, nous écriant comme Frankenstein face à sa créature : il est vivant !

Promu chef dès ma deuxième année, j'appris à vivre pour cette poussée d'adrénaline, ce sentiment que tout, que l'existence même des gens dépendait de moi. Et les noyés revenaient vraiment sans peine à la vie, ni trauma, ni os cassés, ni vaisseaux déchirés, ni organes éclatés. Rien à voir avec les accidents de voiture.



Mais ça restait un jeu. Maintenir en vie. Ne laisser mourir personne.

Loin de la plage, de la trahison de ce jeu, j'allais marcher dans le désert derrière mon pavillon, je partais en excursion dans les canyons, je manipulais des crotales, je pourchassais les pécaris, je découvrais le petit troupeau local de bighorns. Plus souvent, cependant, je fuyais vers les hauteurs, vers ce qui ressemblait au Nord. Je remontai la Virgin River, dans le parc national de Zion, en tenant mon sac à dos au-dessus de ma tête. Je crapahutai sur ces étranges dômes rocheux blancs jusqu'à atteindre le plateau, je campai sur de la vraie herbe, sous de vrais arbres, pins ponderosa et trembles, un Montana rêvé. Je rôtais des étés entiers, vêtu d'à peine plus qu'un short de plage, jetant à peine un regard à la succession sans fin de ciels bleus calcinés et dénués de mystère. Chaque automne, je repartais en courant dans le Nord et me réjouissais de ma première sortie nocturne, pour laquelle je devais mettre une chemise en laine. En laine qui gratte. Le paradis.

Mais à la fin, c'est vrai, nous devons tous mourir, on ne peut pas sauver tout le monde à tous les coups, et l'été qui suivit la fin de mes études, diplôme de biologie animale en poche, quelqu'un finit bel et bien par mourir à Boulder Beach, juste devant la tour d'un maître-nageur. L'appel radio fut diffusé, la sauveteuse se jeta à l'eau, le surveillant de baignade de la tour voisine se rapprocha, tout était réglé comme du papier à musique. J'arrivai de l'autre bout de la plage au volant de la camionnette. La sauveteuse trouva le noyé, le souleva du fond jusqu'à la surface, se débattit pour l'y maintenir, et je vins la débarrasser de son fardeau. Un poing dans ses cheveux, je ramenai le noyé jusqu'au rivage, le traînai sur les cailloux, pratiquai la réa cardio-pulmonaire, le fis respirer à nouveau. Ce n'était qu'un gamin. Un ado. L'ambulance l'emmena à toute vitesse à Boulder City, où il vécut un jour ou deux de plus. Je tentai de me raconter, à moi seul, que nous l'avions ranimé, qu'il n'était pas mort sous ma surveillance, mais même moi, je ne pus me réfugier derrière ce genre de raisonnement fallacieux.



North Fork, Sun River  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Mai 2004

IL fallut attendre que Tom réagence les chargements pour pouvoir atteindre le sommet de la colline. Derrière nous, le lac moucheté de reflets changeants, d'un vert étincelant à mesure que des failles s'ouvraient parmi les nuages, s'offrait toujours à la vue, aguicheur. Tom me confia la longe de tête et me dit de guider les chevaux. Je me demandai ce que j'étais censé faire s'ils décidaient de prendre un autre chemin. Mais Tom eut terminé avant que nos montures puissent imposer leur volonté, et nous chevauchâmes encore sur quelques centaines de mètres, jusqu'à la crête de la colline, où commençaient les arbres. Tom me dit d'en trouver un où attacher la longe, car il fallait vraiment qu'il ajuste les chargements. Deux arrêts en quinze minutes. Et dire que nous étions pressés.

Puis Tom se remit sur sa monture, et je l'imitai quelques secondes plus tard en me rappelant juste à temps de détacher Gus avant de lui grimper dessus. Au son des sabots qui frappaient mollement la terre et les aiguilles de pin, parmi les craquements et grincements des selles et des bâts, nous avançâmes laborieusement sur la piste sombre et froide, cernée par une forêt dense. Le lac disparut, et il ne restait plus devant nous que Lee, qui attendait ses œufs d'ombre.

Le rythme des pas de Gus, la longue matinée, tout cela me berça et m'endormit presque, jusqu'au moment où, derrière moi, Tom marmonna "Pete, fils de pute". Je me retournai tout

à coup, mais il parlait à son mulet. Je tentai de m'asseoir plus droit, plus éveillé, et quelques kilomètres plus loin, nous quitâmes la colline pour pénétrer dans une trouée entre les arbres, et la North Fork s'étendait en contrebas, sauvage, une série de cascades, de chutes d'eau où je ne pus m'empêcher de chercher des passages navigables.

Derrière moi, Tom murmura "Waouh, waouh", un peu comme après le coup de pied qu'il s'était pris.

Je me retournai, inquiet.

Tom pivota sur sa selle, scrutant à gauche, à droite.

— Oh merde, fit-il. Oh là là.

— Ça va ?

Je me demandai combien de fois il entendrait cette question sans me qualifier à mon tour de fils de pute.

— Je ne sais pas, répondit-il. J'ai l'impression qu'on s'est trompés de chemin.

À la maison, j'avais étudié la carte assez longtemps pour savoir que nous n'avions qu'à suivre la rivière sur une vingtaine de kilomètres, puis franchir le petit pont, après quoi il restait au maximum trois kilomètres à gravir jusqu'à la cabane de Gates Park. Du moins, je croyais l'avoir fait.

— Tu es sûr ?

Après tout, il était sur son terrain, pas moi.

— Je ne reconnais rien, dit Tom. Rien du tout.

Derrière lui, un des mulets s'écarta du chemin, il y eut un cliquetis de sabot sur les pierres, des têtes se levèrent, des cordes se tendirent. Sans un regard vers les mulets, Tom tira sur la longe.

— Pete, fils de pute !

Les bêtes se calmèrent, et je demandai :

— On ne doit pas juste suivre la rivière ? Le chemin ne la borde pas ?

Tom hocha la tête en examinant les lieux.

— Je ne sais pas. Y a un truc qui cloche.

— Tu veux revenir en arrière ? Jusqu'au petit embranchement ? Ou simplement continuer un peu, pour voir si ça s'arrange ?

Tom se retourna :

— Je ne sais pas. (Il finit pas secouer la tête.) Tout à l'heure, on devra peut-être revenir sur nos pas, mais... (Il fit avancer son cheval, tout en secouant la tête.) Je ne sais pas.

C'est seulement en atteignant la guérite à l'entrée de la réserve naturelle que Tom eut la conviction que nous étions sur le bon chemin. Sa perplexité lui parut alors la chose la plus bizarre qui lui soit jamais arrivée.

— Je ne peux pas croire que j'aie paniqué comme ça. J'ai fait ce trajet tellement de fois que je ne les compte plus.

— Oui, mais pas toujours après avoir pris un coup de pied à la tête.

— Pas faux.

Après ce point, la route débouchait dans une étendue verdoyante; les montagnes se dressaient à notre droite, la pente herbeuse descendait vers la rivière, pas toujours visible, à notre gauche, et au-delà, il y avait d'autres montagnes, plus austères, aux cimes enneigées et accidentées. Je désignai une file de mouflons sur la paroi noire d'une falaise.

— C'est Sheep Ridge, dit Tom.

Voilà qui semblait prometteur, s'il ne se trompait pas.

On voyait partout des groupes de wapitis miteux, qui perdaient leur robe d'hiver. Ils levaient à peine la tête sur notre passage. Tom dit qu'à son avis, nous avions peut-être encore une chance de rejoindre Lee à l'heure convenue.

Nous continuâmes à avancer. Encore. Tom finit par déclarer :

— J'ai lu ton livre.

— Ouais, à cette époque-là non plus, je n'avais aucune idée de ce que je faisais.

— Je sais. Je l'ai lu. (Il chevauchait devant moi et j'avais du mal à entendre sa voix, sauf quand il se retournait.) Et maintenant, j'emmène dans ma réserve ce fils de pute, ce braconnier d'élans, et je vais le laisser tout seul là-bas pendant un mois.

Je m'efforçai de garder le sourire.

— Je te promets de laisser tes élans tranquilles.

— Putain, t'as intérêt.

Lui aussi s'efforça de sourire.

À une heure, alors que je me tortillais sur la selle, que j'avais mal partout et que je m'usais les yeux à chercher le fameux Lee, Tom estima que nous aurions plutôt une heure de retard. Puis une heure et demie. Une demi-heure plus tard, irrité par la selle dans des parties de mon corps que j'ignorais avoir, nous descendîmes une longue pente verte menant à la rivière la plus grande que nous ayons encore vue, une eau claire cascadant par-dessus un lit large de cailloux blanchis et polis. Biggs Creek, le premier des sites d'incubation.

Lee, qui faisait la sieste au soleil, se leva groggy et souriant. Je descendis de Gus en titubant.

— Alors, ça fait comment? demanda Lee. De retrouver le plancher des vaches?

— Plutôt du bien, avouai-je.

En effet, tout cela faisait plutôt du bien. L'air était chargé de l'odeur des pins chauffés par le soleil – une odeur dont j'avais le sentiment de m'être tenu éloigné trop longtemps. Je fis quelques pas pour voir comment je marchais, les jambes raides comme des piquets, je regardai mes chaussures s'enfoncer dans l'humus, je piétinai les feuilles de mahonia, raides et vernies. Lee regarda Tom détacher les chevaux et les mulets. Quand Tom tourna vers nous son visage marqué de bleus et d'entailles, et montra sa chemise ensanglantée, il dut raconter l'histoire dans une version tronquée par la honte tandis qu'il déchargeait les glacières à œufs et les posait près de l'eau.

— On va trop vite, on ne réfléchit pas assez, dit-il.

Lee m'adressa un regard entendu, puis me fit signe de le suivre jusqu'à la petite source où il avait installé les couveuses. Il portait des cuissardes. Dans les paquets soigneusement enveloppés et bien répartis de Pete, j'avais mes propres cuissardes et une paire de bottes en caoutchouc montant au genou, mais je n'allais pas demander à Tom de me les déballer uniquement pour ne pas me mouiller les pieds.

Je partis donc derrière Lee, pataugeant dans une boue qui m'aspirait les chaussures, jusqu'aux trois seaux noirs de vingt litres

placés dans quinze centimètres d'eau claire et vive, le genre de seau qu'on utilise pour écoper les bateaux. Un tuyau en PVC blanc les reliait à un bassin en amont, retenu par un barrage comme tous ceux que j'avais construits avec les garçons : cailloux et bâtons, terre et feuilles. De chaque seau sortaient, côté aval, juste en dessous du rebord, deux centimètres de tuyau blanc reversant l'eau dans la rivière. Après avoir nettoyé la boue dont mes bottes de cuir étaient couvertes, l'eau s'infiltra dans mes chaussettes.

— Ces dernières années, on a essayé de mettre des petits poissons dans la rivière, expliqua Lee. Ils descendaient vers le bassin de retenue. Or, on ne veut pas grossir la population lacustre, mais fluviale, donc on espère qu'en les faisant éclore ici, ça les retiendra dans la rivière.

Vingt ans auparavant, dans les Tetons, j'avais pêché des tas d'ombres dans un lac isolé où ils avaient été introduits dans les années 1950 puis oubliés. Ce sont de beaux poissons parsemés de taches fluorescentes, avec une nageoire dorsale en éventail, et on les imagine mieux en haute mer avec les marlins et les espadons voiliers. Rien qu'on puisse déjà deviner dans la masse d'œufs roses et mouchetés contenue dans les glacières. On les trouve surtout dans l'Arctique, la dernière glaciation en ayant laissé une population isolée dans la Big Hole river, dans le Montana. J'en avais aussi pêché quelques-uns là-bas, mais entre le réchauffement du climat, la sécheresse et l'irrigation, c'était désormais une espèce menacée.

— Leur heure a peut-être sonné, dit Lee. Mais on espère qu'avec une deuxième ou troisième population, leurs chances de survie seront un peu meilleures.

En se baissant, il plongea les mains dans un seau dont il tira un panier grillagé en plastique rempli de gravier.

— Bon, voici en gros comment ça marche. L'eau arrive par en bas, passe à travers le gravier, monte au-dessus des œufs, et sort par le tuyau situé en haut. Avec un peu de chance, l'eau emporte la vase au lieu de la laisser enterrer les œufs.

Il reposa le panier de gravier et alla chercher sur la berge un sac plein de morceaux de plastique noir. D'environ quatre

centimètres de long, ils ressemblaient à des versions miniatures de ces chambres à air coupées en deux qu'on utilise sur les terrains de jeu, comme de petits arceaux en plastique percés de trous à intervalles réguliers.

— Ce sont des bio-selles. On s'en sert à la place de... de toutes les autres cochonneries qu'on aurait pu mettre. (Les trous, expliqua-t-il, étaient assez grands pour que les œufs passent à travers.) Et le moment venu, on espère que les petits poissons s'y faufleront pour partir à l'aventure. (Il en jeta quelques poignées dans le seau, par-dessus le panier à gravier.) Ça les protège un peu, ça enlève pas mal de vase, et les trous laissent couler plus d'eau que ces bons vieux cailloux. Et comme c'est très léger, peut-être qu'ils vous permettront de vérifier que les œufs grandissent bien sans en abîmer autant qu'avec les dispositifs habituels.

Il lâcha par-dessus les dernières selles sur une épaisseur de dix ou douze centimètres.

— Et voilà. Maintenant on ajoute les œufs, qui s'installent là-dedans jusqu'à l'éclosion, jusqu'au moment où ils s'en iront à la nage.

Il ajouta des selles dans les autres seaux, puis plaça dans le dernier un panier grillagé en plastique blanc de quelques centimètres carrés.

— On laissera quelques œufs là-dedans, au-dessus des selles, pour que tu puisses voir comment ils progressent sans devoir mettre la main dans les selles. Moins on les dérange, mieux ça vaut.

— OK.

— Toi, tu dois surtout t'occuper de la vase et t'assurer qu'ils ont assez d'eau. Et dès qu'ils se mettront à éclore et à sortir, tu devras faire en sorte qu'ils puissent descendre sans problème la rivière.

En amont de chaque seau, un robinet rouge était monté sur le tuyau d'alimentation.

— Ça, c'est pour contrôler le débit. Il faut qu'il y ait de l'eau à ras bord, mais que ça ne déborde jamais. Tu ne seras peut-être



pas obligé de régler ça. Tout dépend du courant, s'il fait chaud et sec, ou s'il pleut beaucoup.

Nous pataugeâmes pour remonter jusqu'au bassin. Au fond, chaque tuyau était surmonté d'une bouteille de lait de deux litres, avec du filet de plastique inséré des deux côtés. Le filtre d'aspiration.

— Tu dois les vérifier tous les jours, et les nettoyer si nécessaire. Tu coupes l'eau d'abord, bien sûr, pour ne pas envoyer plein de vase dans la couveuse.

— Bien sûr.

— Je ne vois pas grand-chose d'autre à te dire. Il y a cinq couveuses ici, et cinq en amont, au-dessus de la cabane, à Spruce Creek.

— Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier, commentai-je.

On la lui avait déjà faite.

— L'eau peut se tarir, la vase peut étouffer les œufs. Il y a les ours. Et peut-être d'autres dangers encore. Donc on les éparpille autant qu'on peut.

— Les ours ?

Lee haussa les épaules.

— On n'a jamais tenté l'expérience dans cette région de grizzlys. Les œufs ne sentent pas très fort. Pour moi, en tout cas. Mais j'imagine que pour un ours, c'est comme des grands seaux pleins de caviar. Sois prudent quand tu viens t'occuper d'eux.

Je baissai les yeux vers les seaux, puis vers les broussailles enchevêtrées, les bouquets d'arbres si épais que même le soleil ne passe pas.

— Donc qu'est-ce que je suis censé faire pour la vase, si elle s'accumule ?

— Ah oui, la vase. (Il se pencha par-dessus un seau et fit tourner ses doigts dans l'eau, créant un mini-tourbillon.) En faisant ça, tu soulèves la vase légère, et tu l'envoies vers le tuyau d'évacuation. (Il enfonça la main un peu plus et trouva les deux ficelles attachées au panier à gravier.) Si elle s'alourdit, tu attrapes ça, tu soulèves le panier sur trois ou quatre centimètres

et tu le laisses retomber. Ça remue la vase, ça la déluge et le flux d'eau la fait remonter. Après tu remues avec tes doigts pour l'envoyer vers la sortie. Théoriquement, ça devrait marcher.

Apportant une glacière au bord de la rivière, Tom demanda :

— Prêts pour les œufs ?

Nous lui donnâmes un coup de main. Lee prit la température de l'eau à l'intérieur des glacières. Dix degrés.

— L'eau ici est à cinq degrés. Le choc ne devrait pas être trop rude. J'espère. (Il se tourna vers moi en haussant les épaules.) C'est un autre truc que tu devras faire. Je tiens un journal. On note la température de l'eau, de l'air, le temps qu'il fait. Tout ce qui concerne les œufs : leur aspect, ce qui change, comment la vase évolue, ce genre de trucs.

— Si un grizzly s'est assis dans l'eau, un seau sous chaque bras, pour se régaler ?

— Ça vaut le coup de le mentionner, oui.

— Si je suis toujours en vie pour le raconter.

— S'il s'enfile tous ces œufs, il aura le ventre plein.

— Ils ont envoyé trois glacières, dit Tom, encore agacé d'avoir dû répartir équitablement un nombre impair. Ça nous fait donc une glacière et demie à répartir sur chaque site.

— Une glacière et demie divisée par cinq couveuses, marmonna Lee en vidant l'eau de la première, mais sans déranger la masse des œufs près du fond. Waouh, regardez-les un peu. Ils sont vraiment bien avancés.

— Actifs, dis-je.

Parfois, quand on les examinait de près, on en voyait un qui bougeait un peu, qui vibrait pendant une seconde. Lee hocha la tête.

— Actifs comme tout. Je pense que tu ne resteras même pas un mois. Ces trucs-là pourraient éclore d'ici quelques jours. Tu pourrais bien avoir fini dans une semaine, une semaine et demie.

Tout ça pour ça ?

— Sauf si je ne te dis pas qu'ils sont partis, répliquai-je.

Je ne pus cependant empêcher mon cœur de bondir à la pensée de retrouver les garçons aussi vite.

Même Tom émit un petit rire.

— Ouais, il faudra nous prévenir.

Sans plus de cérémonie, Lee inclina la glacière au-dessus du premier seau et libéra environ un tiers des œufs. Il avait coupé l'eau, pour qu'ils ne sortent pas par le tuyau d'évacuation, et ils disparurent, s'enfonçant parmi les bio-selles.

Pendant tout le temps que dura l'opération, il veilla à maintenir son ombre par-dessus les œufs.

— C'est un autre truc à savoir. Ils sont très sensibles à la lumière. Une exposition directe au soleil fout leur ADN en l'air, donc quand tu ouvres les couveuses, tu dois leur faire de l'ombre. Jusqu'à l'éclosion. Une fois écos, tu pourras enlever les couvercles, mais tu devras trouver des pierres ou du bois, quelque chose pour les abriter un peu tant qu'ils ne se seront pas habitués au soleil.

Il passa la main derrière le seau et tourna plusieurs fois le robinet rouge, pour parvenir exactement au niveau d'eau idéal. Puis il répartit le reste de la glacière entre les deux autres seaux, laissant une centaine d'œufs dans le petit panier blanc, mes cobayes d'observation. Quelques-uns de ces œufs, au lieu d'être roses avec des yeux, étaient d'un blanc terne, opaque.

— Ceux-là sont morts, dit Lee. Essaye de les enlever, si possible sans trop déranger les autres.

Il me montra l'exemple avec le bout d'une cuiller, mais plusieurs œufs vivants sortirent du panier, où ils coulèrent parmi les bio-selles.

— Tant pis. Laisse-les, sauf s'ils commencent à se couvrir de champignons. Ceux qui ont l'air velus, élimine-les tout de suite. Les champignons prolifèrent très vite et tuent les œufs qu'ils infectent.

Laisser les œufs morts, mais pas les œufs velus. Couper l'eau avant de nettoyer les filtres. Ne jamais oublier de rouvrir le robinet. De l'eau à ras bord, mais sans que ça déborde. Soulever et laisser retomber pour enlever la vase lourde, mélanger la légère avec le doigt. Pas de soleil avant l'éclosion. Puis une exposition modérée. Garder les couvercles sur les seaux avant l'éclosion,

puis les enlever. Dégager un canal pour les petits poissons. Enregistrer les températures. Attention aux ours.

Comme si j'avais pensé tout haut, Lee dit :

— Tout est écrit noir sur blanc dans la cabane. On passera l'ensemble en revue là-haut.

L'air pincé et grisâtre, Tom remballa les glacières et me demanda si j'étais prêt à me remettre en route. Après avoir failli lui demander s'il allait bien, je lui proposai des comprimés d'Advil que j'avais pris pour le voyage. J'avais déjà assez mal pour en avaler quelques-uns, mais Tom les prit tous. Je détachai Gus et l'emmenai faire un tour afin de me dégourdir un peu les jambes.

Je demandai à Lee s'il voulait faire le reste du chemin à cheval, mais il se contenta de sourire.

— J'aurai ma dose demain en repartant, crois-moi.

Il traversa la rivière en pataugeant et escalada l'autre berge abrupte.

J'enfourchai ma monture et dansai sur la selle pour tâcher de trouver une place confortable. Comment les garçons auraient-ils pu supporter ça ? En faisant le chemin à pied ? Assis sur mes genoux ?

Derrière moi, Tom dit :

— C'est quand tu veux.

Lake Mead, Nevada  
1980

LE seul incident à Lake Mead qui ne fut pas comptabilisé comme “une mort sur la plage” arriva d’abord sous la forme d’un appel passé aux urgences, qui fut ensuite renvoyé au centre administratif du parc, à Boulder City, puis par radio jusqu’à moi, sur la plage. À la marina, un homme avait signalé une noyade possible le long de la jetée, une avancée de rochers disposés en vrac qui pénétrait dans le lac en guise de brise-lames. Emmenant Tim, qui faisait alors sa pause, je courus chercher le bateau, tout en regardant vers la jetée. À environ un kilomètre de nous, elle s’étendait sur plus de cinq cents mètres. Quand je demandai une localisation plus précise, on me répondit qu’il n’y en avait pas. Un homme me ferait signe.

Nous nageâmes jusqu’au bateau; c’était un Boston Whaler de cinq mètres à fond plat, avec moteur, mais sans hélice afin de pouvoir voguer à travers les nageurs. Je démarrai et nous filâmes à toute allure vers la jetée de pierre. Et comme annoncé, en nous approchant, je distinguai presque tout au bout un homme en T-shirt blanc qui agitait les deux mains au-dessus de sa tête.

Je coupai le moteur et laissai le bateau dériver, Tim penché à l’avant pour nous éviter de percuter les rochers. J’étais déjà trop concentré sur ma mission, les deux filles accompagnant l’homme n’étaient plus que des formes. Je voyais à peine l’homme lui-même, qui criait dans une langue que je ne comprenais pas, en pointant l’eau du doigt. Il sanglotait, criait, pointait. J’avais

mes palmes aux pieds, mon masque, et je basculai sur le côté ; le monde devint immobile, silencieux et vert, des rochers couverts de limon s'étendant à perte de vue dans l'obscurité.

À cette distance, le pêle-mêle de rochers s'enfonçait dans une eau qui aurait aussi bien pu être sans fond. Je me tournai vers ces ténèbres, en donnant des coups de pied pour les atteindre, jusqu'en bas du pic abrupt de ces rocs gris et morts.

Ma réserve de souffle presque épuisée, alors que je longuais la paroi rocheuse, j'aperçus la femme, encore plus au fond, le blanc de son T-shirt égalé par la pâleur de ses jambes, de ses bras. Le vert de l'eau, le gris du limon. Je descendis. Elle était étendue sur le dos, les bras pendants, retenue par la pointe d'un affleurement rocheux. Elle regardait vers la surface ; à trente centimètres près, elle serait passée trop loin du rocher, elle serait partie à la dérive et serait devenue invisible.

Comme je manquai d'air, je remontai à la surface, sachant que je ne pourrais jamais arriver jusqu'à elle à la fin de cette plongée. J'eus recours au palmage dauphin pour aller vite, en me propulsant avec mes palmes. La surface était mouvante et scintillante, presque aveuglante après avoir scruté le fond.

Je mis la tête hors de l'eau pour inspirer de l'air. Sur le rivage, Tim retenait le bateau.

— Je l'ai trouvée, dis-je. Elle est au fond.

Je pris une autre bouffée d'air avant de replonger, battant des jambes, et la force de gravité me donna d'autant plus d'élan.

Je descendis aussi vite que j'étais remonté. Je n'étais encore jamais allé aussi profond ; le temps d'arriver si bas et d'attraper une de ses mèches ondoyantes de sirène, je me débattais déjà contre le besoin de respirer, cette étrange sensation d'asphyxie, le corps luttant contre lui-même pour respirer/ne pas respirer. Je me retournai avec elle, la poussai loin du rocher, tendant vers la surface, vers l'air, vers la lumière.

J'avais la tête qui brûlait, qui palpait. Je fredonnai ou gémis quelque chose, tout en donnant des coups de palmes, mon palmage dauphin se désintégrant complètement, je ne donnais plus que de vagues secousses. Je me demandai si j'allais laisser

tomber, si j'arriverais jusqu'au ciel, et tout à coup je vis Tim – il venait d'apparaître, d'où venait-il? – qui me déchargeait de la femme, qui me libérait de ce poids mort, et je fendis la surface, les étoiles de lumière sur l'eau se confondant avec les éclats et les flashes causés par le manque d'oxygène. Je me renversai sur le dos et me laissai flotter un instant, hors d'haleine. Tim hissa la fille sur les rochers. Quelqu'un hurla, l'homme, je crois. Je me retournai et nageai sur les derniers mètres me séparant de la digue. On la porta jusqu'au dessus plat de la jetée, en marchant avec précaution sur les rochers. Je lui massai le cœur, en comptant les pressions, la poussée contre son cœur. Toutes les cinq pressions, Tim lui pinçait le nez, lui fermait la bouche avec la sienne et lui soufflait de l'air dans les poumons.

Bientôt, le bruit d'une sirène. Une ambulance fonçait sur le chemin de cailloux concassés. Je montai à l'arrière avec elle, sans arrêter le massage cardiaque, et je dis à Tim de ramener le bateau et de commencer le démontage des tours à l'heure normale, de tout faire comme d'habitude. L'ambulancier me relaya pour la respiration artificielle, lui glissa une sonde d'intubation et injecta de l'air avec un ballon Ambu au lieu de faire du bouche-à-bouche.

Elle était morte. Il y avait peu d'espoir, mais nous continuâmes jusqu'à l'hôpital, c'était aux médecins de se prononcer. Je me demandai combien de temps elle était restée accrochée à ce rocher, retenue avant de sombrer à pic.

J'entrai aux urgences avec elle et me reculai quand les professionnels prirent le relais. Seringues, défibrillateur, machines. Le docteur ne perdit pas de temps. Pupilles dilatées, sans réaction. D'autres tests encore.

Alors que mon adrénaline retombait très vite, je vis qu'elle était toute mince. Quinze ans, peut-être. Assez jolie, peut-être. Asiatique. Je tentai de me représenter l'homme, en me demandant si j'avais vu qu'il était Asiatique, s'il l'était. Les autres filles. Plus jeunes, me semblait-il. Peut-être. Ses sœurs?

Vêtu de mon seul short de sauveteur dans cet hôpital climatisé, je frissonnais.

Le docteur fit sa déclaration. Nota l'heure.

Sans cesser de trembler, je repartis à travers les couloirs froids, le lino ciré poisseux sous mes pieds nus. J'avais mal aux oreilles à cause de la pression, comme lorsqu'on franchit un col de montagne en voiture, ou quand un avion décolle, pour une destination si lointaine qu'on ne peut s'y rendre autrement que par les airs. Je me demandai comment je regagnerais le lac. Quelle heure il était. Si Tim avait fermé la plage pour la journée. Si c'était enfin terminé.

Puis quelqu'un m'arrêta, me saisit l'épaule. Ou la toucha à peine, en réalité. Je me retournai, et l'homme de la jetée, en larmes, se prosternait devant moi, cherchant à me prendre la main, répétant "Merci", je crois.

Ne sachant que dire, je répondis par un hochement de tête. Sa fille était morte. Je n'avais remonté qu'une coquille vide. Je lui pris la main, il me salua de nouveau et se retourna pour la retrouver. L'arrière de son T-shirt avait disparu. Son dos mince, où sa colonne vertébrale, telle une ligne de faille, divisait les basses altitudes de ses omoplates, était couvert d'égratignures. Et je vis, plusieurs heures avant que le garde chargé de l'enquête me montre son rapport, cet homme pêchant sur la jetée avec ses filles, ce clan de non-nageurs, je vis comment, par cette chaleur, les filles s'étaient avancées sur les premiers rochers, de l'eau d'abord jusqu'aux genoux, le pas qui entraîna l'une d'elles au-delà; comment, soudain, il n'y avait plus rien eu sous ses pieds, elle s'était mise à battre des bras contre l'eau, milieu dans lequel elle n'était pas plus apte à flotter que dans l'air. Je vis une de ses sœurs tendre la main vers elle et trouver le même néant, le père sautant à son tour, ses filles montant sur lui vers le ciel, comment il avait tenté de trouver un point d'appui, avait glissé, tous les trois ou peut-être tous les quatre suspendus, coulant, plongeant, la tête renversée vers le ciel, le père se retournant, poussant une des filles vers les rochers, la première qu'il pouvait atteindre; une autre, la dernière, la plus âgée, derrière lui, l'escaladait, l'enfonçait, le coulait, elle se débattait rien que pour rester sur lui, au-dessus de lui, à la surface, et il dut la repousser pour mettre les pieds sur un rocher. Il s'était retourné pour la



remorquer, mais il n'avait trouvé que l'eau vide qui s'étendait vers le bas, vers le lointain, loin de lui, à jamais. Je le vis compter ses autres filles, exiger qu'elles se tiennent tranquilles, qu'elles ne bougent pas, tandis qu'il courait les cinq cents mètres jusqu'à la marina, pieds nus sur les rochers, supplier pour qu'on lui accorde un téléphone, qu'on l'aide, repartant alors que nous faisons démarrer le bateau et que nous filions à la surface du lac vers la petite silhouette désespérée, déjà bien trop tard ; je vis son T-shirt blanc, ses bras qui s'agitaient au-dessus de sa tête, criant dans sa propre langue : "Je suis ici. Nous sommes ici. Aidez-nous. S'il vous plaît. Sauvez-nous."

JE retournai à Missoula, où je séjournai chez des amis qui n'avaient pas fini leurs études. Je remplis les dossiers pour l'école de police saisonnière du Park Service, seule voie qui me permettrait de quitter le désert, mon short de sauveteur et Lake Mead. En novembre, je partis pour Santa Rosa, en Californie, je passai les quelques mois suivants dans une cellule, dans un ancien centre de détention pour jeunes, où j'appris à devenir un garde forestier armé.

Puis retour à Missoula, où je remplis des demandes pour de véritables postes de garde forestier, que j'envoyai à Yellowstone et au Grand Teton, dans des montagnes au nord, loin du désert, là où je voulais vraiment aller, les Tetons étant restés un pays mythique depuis ces vacances familiales dix ans auparavant, ce qui n'était plus tout à fait la moitié de ma vie.

Mon patron de Lake Mead me téléphona, surpris. Je lui répondis que non, que je ne pouvais pas, que j'en avais fini. Il voulut savoir où il pouvait envoyer une lettre de recommandation.

La première proposition émana d'un garde forestier de Yellowstone, qui voulait m'engager pour sa patrouille routière : conduire un véhicule de police, régler la circulation, mettre des amendes pour excès de vitesse, les accidents, les corps en morceaux. Avec autant d'enthousiasme que possible, je diffèrai, inventai un prétexte, une semaine de réflexion, m'accrochant à

l'espoir des Tetons. Et alors que le délai expirait, je reçus une lettre du responsable de sous-district chargé de la surveillance des rivières. Elle ne promettait rien, me demandait simplement de remplir un nouveau formulaire où je ferais figurer toute mon expérience de surveillance des rivières: le River Screen Out.

L'emploi consistait apparemment à passer la journée entière, chaque jour, à parcourir seul la Snake River, pour venir en aide à ceux qui en avaient besoin, peut-être vérifier les permis de pêche. J'en avais le souffle coupé, mais, en examinant le formulaire, je crus à une blague: chaque question semblait conçue précisément pour mettre en lumière mon total manque d'expérience.

Alors je m'inventai.

Cet unique voyage en tant que passager d'un bateau de tourisme se changea en saisons entières. J'étais un vétéran de la navigation. J'avais arpenté toutes les rivières. Un véritable Neptune. Je pourrais apprendre sur le tas, pensais-je.

Il s'avéra que le garde forestier du sous-district avait l'habitude de travailler avec un collègue de Lake Mead. Mon voisin d'en face. Le type qui avait eu l'idée d'aller à l'hôpital ce soir-là pour me ramener au lac. Ils parlèrent. Je fus embauché.

Au Grand Teton National Park, dès l'instant où j'eus franchi le seuil de la vieille cabane en rondins que j'allais habiter, ma première mission officielle fut d'en ressortir aussitôt pour suivre mon nouveau compagnon de chambre, Pancoast, le jeune Américain typique, mâchoire carrée, joues roses et cheveux de lin. Je bondis à côté de lui dans le pick-up et il démarra en trombe comme si le sort du monde libre en dépendait. Je bouclai ma ceinture et lui demandai quelle était l'urgence. Il lança un coup d'œil dans ma direction et me dit que nous devons rapporter assez de neige pour maintenir le tonneau de bière au frais en vue de la soirée d'ouverture de la saison. Je souris et répondis "OK".

Le lendemain matin, toute l'équipe de la rivière se réunit pour une excursion d'essai, mais nous avons tous un peu la gueule de bois. La neige tombait en oblique et nous avons

tous la tête rentrée dans les épaules, personne n'avait vraiment envie de bouger. Souriant, si loin du désert, je m'avançai, mais je n'avais en réalité aucune idée de la manière d'appareiller. Ils me regardèrent me dépatouiller en échangeant des regards, puis m'observant à nouveau. Je souris, haussai les épaules, m'avouai vaincu. Ils hurlèrent. Mon numéro leur avait beaucoup plu. Ils me vinrent en aide et le bateau fut à l'eau en quelques secondes. Nous montâmes à bord, quittâmes la berge et, tandis que nous étions portés par le courant et nous régaliions d'anecdotes de la veille au soir, ils commencèrent à m'enseigner la rivière, comment ramer à 45° du courant, comment éviter que le canot se retourne. À l'ouest, toujours, les Tetons jaillissaient dans le ciel, à la lisière du monde. La neige, les montagnes, toute cette eau rugissante. C'était presque comme si le désert, cette rivière enfermée qu'était le lac et tout ce qui y sombrait n'avaient jamais existé.

Le lendemain matin, le patron nous convoqua tous dans le petit bureau et nous fit un discours de mise au point, nous confia ses projets pour la saison; il se mit bientôt à radoter, devenant à chaque instant plus paranoïaque. Il nous ordonna de ne jamais employer le mot "risque" dans nos prospectus d'information, sans quoi les avocats nous tomberaient dessus, nous serions tenus pour *responsables*, mot qu'il ne cessait de répéter à mesure qu'il s'excitait. De l'autre côté de la pièce, Pancoast croisa mon regard, m'adressa un léger signe de tête et, d'une main, fit passer son pouce par-dessus les autres doigts, comme s'il jouait avec les billes d'acier du capitaine Queeg. Une seule personne sur cent, sur mille peut-être, aurait saisi l'allusion, mais je reconnus Humphrey Bogart dans *Ouragan sur le Caine*: "Les fraises, c'est là que je les ai eues!" Devenu violacé à force de me retenir de rire, je sus que j'avais trouvé un ami pour la vie.



North Fork, Sun River  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Mai 2004

À BIGGS Creek, j'avais cru que le voyage était presque terminé, puisque les œufs, à ce qu'on m'avait dit, n'étaient qu'à deux kilomètres de la cabane, mais après avoir traversé la longue étendue ouverte et herbeuse de Biggs Flat et dispersé d'autres wapitis, l'herbe disparut et nous parcourûmes encore plusieurs kilomètres de forêt brûlée, rien que des bâtons calcinés qui se dressaient dans le ciel, victimes des terribles incendies de 1988, puis de ceux de 2001. Sentant que la journée touchait à sa fin, Gus partit au trot et je me mis à gigoter désespérément sur ma selle. Tom me dit de lui tenir la bride.

— Quand ils trottent comme ça, ça remue beaucoup trop les paquetages.

— Moi aussi, ça me remue beaucoup trop.

Je serrai les rênes. Gus se montra docile sur quelques centaines de mètres avant de remettre le turbo. Et ce petit jeu continua encore longtemps.

La piste descendait pour la première fois vers la rivière, vers le petit pont qui menait à Gates Park, ma demeure. Mais nous ne le franchîmes pas. Nous gravîmes ensuite une falaise tranchante surplombant l'eau, le panorama s'élargissait à travers le brûlis, avant de se refermer complètement dans une zone laissée intacte par le deuxième grand incendie, en 2001, où les pins lodgepole de quatre mètres rendaient impossible d'y voir à plus

de quelques mètres. Ensuite, retour dans le brûlis, pour longer la falaise au-dessus de l'eau. Tom stoppa le train en marche et désigna la rivière.

— Spruce Creek.

Même face à l'enchevêtrement abrupt d'arbres carbonisés et abattus – je me demandais comment nous allions passer avec nos glacières –, j'avais hâte de descendre de cheval, de demander si nous étions enfin arrivés.

Je posai le pied à terre, les genoux à la fois raides et caoutchouteux, le postérieur et le dos flingués. Tom détacha les glacières, et nous transvasâmes tous les œufs dans une seule d'entre elles. Lee dit qu'il avait débroussaillé une sorte de chemin jusqu'aux couveuses. Pendant que Tom restait avec les bêtes, nous entamâmes la descente, le plus souvent accroupis, et nous passâmes encore une heure à déverser le reste des œufs dans les seaux de Spruce Creek. Plutôt qu'un genre de marais, ce cours d'eau était en pente raide et jonché de cailloux. Il tombait à pic, formant un bassin ici et là avant de redescendre plus loin. Les seaux avaient été placés dans un petit étang situé avant le point où le ruisseau rejoignait la rivière, et Lee dit que la vase pouvait être un véritable ennemi ici : il suffisait qu'une forte pluie se déchaîne sur cette terre brûlée pour entraîner une cascade de terre et de cendre.

Après avoir remonté la colline à quatre pattes, nous retrouvâmes Tom et les chevaux et je redemandai à Lee s'il voulait se mettre en selle, je le suppliai presque, mais il se contenta de sourire et de repartir à pied.

Je fis le tour de Gus. Tom parla des différentes façons de venir ici : en longeant le côté ouest de la rivière, en traversant Ray Creek et en redescendant, juste histoire de changer.

Je hochai la tête et je me débattis avec ma selle. Au moment de repartir par où nous étions venus, Tom repensa au chemin de Ray Creek.

— Il y a beaucoup d'ours, dans ce coin-là.

Il réfléchit encore un peu, puis se lança dans le récit d'une histoire que lui avait racontée l'été précédent l'inspecteur des chemins du Forest Service.

Son équipe se trouvait à Gates, mais devait ensuite se rendre dans un campement annexe près de Ray Creek. L'un des membres de l'équipe, qui avait un congé à prendre, voulait aller en ville. Voir sa copine. L'inspecteur lui dit qu'il ne pouvait pas lui prêter de cheval et le mit en garde de ne surtout pas être en retard pour la reprise du travail, quatre jours plus tard. Le jeune fit tout le chemin à pied.

Quatre jours plus tard, après des adieux difficiles, il repartit vers le camp, muni d'un sac à dos et vêtu d'un short, courant parfois pour rattraper son retard. Malgré tout, quand il atteignit le petit pont, il lui fallait une lampe frontale pour voir la piste. Il était près de minuit quand il regagna Gates, mais il continua et finit par arriver à proximité du camp annexe.

— Il était presque là-bas, dans le même genre de paysage, dit Tom en désignant les épais bouquets d'arbres verts et les broussailles denses qui nous entouraient, quand, au lieu de la piste, sa lampe frontale a éclairé une montagne de poils et deux petits yeux.

Il nous laissa le temps de digérer l'information.

— Il a fait un pas en arrière, a trébuché et a roulé sur le ventre, pensant que ce serait sa dernière action sur cette terre.

L'ours se jeta sur lui, ses pattes frappant juste devant son visage, ses griffes de huit centimètres brillant dans le petit cercle de sa lampe frontale. L'ours sautillait sur place en émettant des grognements brefs, soulevant la poussière du chemin. Puis il s'avança, marchant autour du gamin, sur lui, ses pattes écrasant son sac à dos contre lui. Les poils de ses pattes frôlaient les jambes nues du garçon. L'animal lui fourra son museau dans la nuque, le flaira, frottant sa truffe humide d'avant en arrière.

Incapable d'évaluer combien de temps l'ours resta sur lui, le malheureux pouvait seulement dire que l'animal était parti "après un bout de temps". Il resta sans bouger, sans oser ne serait-ce que redresser la tête, pendant un quart d'heure, estimait-il. Tout était silencieux et noir, en dehors du minuscule rond de lumière qu'il projetait devant lui sur la piste, là où il y avait eu les griffes de l'ours.

Il se ressaisit et se leva pour s'enfuir.

Il n'eut pas le temps de faire un pas. De là où il l'observait, l'ours chargea et le mit à terre. Le manège recommença depuis le début : l'ours marcha autour de lui et sur lui, le piétina, lui flaira le cou. Puis, de nouveau, il s'éloigna. Cette fois-ci, le gamin pensait avoir attendu deux heures, seul sur cette piste noire ; quand il finit par prendre la fuite, ce fut sans même se mettre debout, en courant ventre à terre comme un grand géocoucou.

— Mais quand il est arrivé, dit Tom, le camp annexe était vide. Ils s'étaient installés plus en amont, à quelques kilomètres de là. (Il secoua la tête.) Vous vous imaginez ? Arriver en courant, dans l'espoir de retrouver les autres, de retrouver quelqu'un, et l'endroit est désert ?

Il poussa les chevaux en avant, à travers Headquarters Creek. On apercevait le petit pont.

— Le lendemain matin, le chef d'équipe est revenu à cheval au camp annexe. Il s'était dit que le gamin avait dû arriver jusque-là, mais n'avait ensuite pas su les retrouver. (Tom sourit, sans vraiment aller jusqu'à rire.) Il l'a trouvé dans la tente du cuisinier, barricadé derrière tout un tas de sacs de couchage, avec des papiers d'emballage éparpillés tout autour de lui. Il avait passé le reste de la nuit assis là, à manger des barres chocolatées, en espérant que quelqu'un viendrait lui annoncer que les grizzlys n'avaient pas dévoré tout le monde.

Lorsqu'il quitta à nouveau l'arrière-pays, le jeune fut cuisiné par des spécialistes des ours, à Choteau, et longuement interrogé sur sa rencontre.

— Les gens crient au grizzly chaque fois qu'ils voient un ours, donc les pros ont tendance à ne plus croire personne. Ils ont enfermé ce pauvre gamin dans un bureau, et un biologiste lui a demandé : "C'était la nuit, il faisait noir, comment savez-vous que c'était un grizzly ?". Ce à quoi le gosse a répondu : "J'en suis sûr, c'était un grizzly." "Vous avez pu voir sa tête ? Sa bosse ? Ses griffes ?" "Putain oui, que j'ai vu ses griffes !" "Elles étaient longues comment ?" Le gamin a sauté en l'air, il a écarté les mains de cinquante centimètres. "Longues comme



ça, bordel! Au moins! OK? J'ai eu une vue d'enfer sur ses griffes!"

Je souris avec Tom, mais pas aux dépens du garçon. Nous n'avions aucun mal à nous imaginer dans cette nuit noire, avec ce tout petit rond de lumière et ces griffes luisantes. Je ne me l'imaginais que trop bien.

Nous traversâmes le pont, les sabots des chevaux cliquetant sur les rondins, et moi incapable de me retenir de murmurer: "Qui marche donc sur mon pont?" Comme le troll dans le conte des trois boucs bourrus, que j'avais lu une centaine de fois. Il fallut encore grimper à travers une forêt incendiée, passer devant la cascade de Gates Creek, dont Lee dit qu'elle faisait barrière aux truites cutthroat; l'autre côté était donc l'un des derniers endroits où vivaient des spécimens génétiquement purs de truite fardée du versant occidental. Nous entrâmes une nouvelle fois dans un bois sombre et vert, où la piste devenait étroite et boueuse.

Finalement, les chevaux s'avancèrent avec précaution à travers une étendue d'herbe marécageuse et inondée qui leur absorbait les sabots, et là, sous nos yeux, se dressa une barrière affaissée reposant sur des croisillons de bois, un portail. La civilisation.

Nous franchîmes la porte qui était ouverte en laissant à Lee le soin de la refermer, et je vis une cahute sans fenêtres, à moitié écroulée.

— *Home sweet home!* dit Tom.

Pendant un instant, je pensai: C'est une blague? Dave avait décrit la cabane de Gates Park comme le fleuron du Forest Service. Ce taudis?

Tom remua sur sa selle et sourit. C'était l'une des fermes bâties par les premiers colons, m'expliqua-t-il. Une minute plus tard, nous sortîmes des arbres, et apparurent alors les corrals et la sellerie, la grange, des rondins sombres derrière la ligne blanche et nette d'une barre d'attache pour chevaux dont on venait d'arracher l'écorce. Enfin, la cabane principale: encore des rondins sombres, des tuiles de cèdre verdies, la cheminée

d'un poêle, un porche couvert, de lourds volets à l'épreuve des ours verrouillés sur chaque fenêtre. Derrière les bâtiments s'étendait un gazon d'atterrissage d'un kilomètre et demi, abandonné depuis que le parc avait été classé réserve naturelle en 1964, puis une pente arborée qui s'élevait vers d'autres montagnes encore. Une centaine de wapitis broutaient sur la piste d'atterrissage, maintenant l'herbe rase.

On attacha les chevaux à la barre et Tom se mit aussitôt à décharger. Je portai les sacs près de la grange, les jetai dans l'herbe, enfin en mesure d'aider. Menant les mulets vers les corrals, Tom nous chargea de préparer le repas, Lee et moi.

Il fallut extraire les sacs de leurs protections, déposer leur contenu dans la deuxième partie de la grange : un entrepôt sombre où étaient entassés des sacs de granules pour chevaux, des sacs à dos de pompiers, des rouleaux de corde, d'énormes jarres à eau pour les guetteurs d'incendies. Une plate-forme faite de branches de pin entrelacées était suspendue au plafond : un garde-manger à l'épreuve des souris. J'accrochai mes sacs chargés aux extrémités de cette plate-forme, et dis à Lee que je l'aiderais pour le dîner.

— J'aurai le temps de déballer mes affaires demain.

Après avoir pris ce dont nous avons besoin, nous quitâmes les ténèbres de la pièce sans fenêtres et ressortîmes dans la lumière vive du soir, le ciel devenant d'un azur profond où filaient des nuages rougeoyants.

Au lieu de partir droit vers la cabane, Lee me conduisit à la rivière, jusqu'à une cache à nourriture enfoncée à flanc de colline comme le terrier d'un hobbit. Il se pencha sous le petit auvent en toile et déverrouilla la demi-porte massive. Une bouffée d'air renfermé surgit lorsqu'il ouvrit et éclaira l'intérieur avec une lampe frontale. Au-dessus des mots inscrits en lettres fanées sur le bord des étagères, système de rangement abandonné depuis longtemps en faveur d'une certaine anarchie, s'étalait un pêle-mêle de fruits et de légumes en conserves, des tours penchées de sardines et de thon, de piles de condiments ordinaires, assez de mayonnaise et de moutarde pour inviter tous les habitants

de l'État à un barbecue, un assortiment de jambons. Ici et là, une boîte de conserve éventrée était couverte de moisissure semblable au velours qui recouvrait les bois de cerfs, le tout généreusement saupoudré de crottes de souris. Un tube en film plastique, qui ne contenait plus qu'une étiquette, m'apprit qu'il avait jadis existé un saucisson appelé Yard-o-Beef. Entrées par un bout, les souris l'avaient grignoté jusqu'à l'autre, nettoyant complètement l'emballage. Même chose pour l'essentiel du sac de pains à hamburger laissé à côté, dont il restait cependant un petit fragment verdâtre. Ce n'est pas l'idée que ma mère se faisait d'un garde-manger.

— Bon sang, murmurai-je.

Lee se pencha pour attraper quelques boîtes de maïs.

— Ici, tes affaires seront un peu au frais. En général, les boîtes de conserve ne gèlent pas. Dans la grange, les aliments secs ne craignent rien, mais tu ferais bien de mettre le maximum de trucs ici.

Il ferma la porte, libérant une autre giclée de puanteur caverneuse, un mélange froid et humide de moisi et de terre sèche, avec un soupçon de nourriture rance.

Avant de me donner son trousseau de clefs, Lee déverrouilla les deux portes de la cabane principale, nous défîmes ensemble les écrous à l'intérieur et nous poussâmes les boulons de vingt-cinq centimètres à travers les rondins, puis nous ressortîmes pour enlever les volets. Une fois les fenêtres dégagées, la cabane s'illumina, révélant un unique lit métallique devant la fenêtre sud, et deux lits superposés devant la fenêtre est. Entrés par la fenêtre ouest, les derniers rayons de soleil se répandaient sur la table en bois blanc, assez longue, avec ses bancs, pour accueillir dix personnes. Sur le mur nord, il y avait le poêle à bois, une gazinière et un évier à un seul robinet. Eau courante froide. Le Ritz. Home sweet home.

Il était 9 heures passées quand Tom revint de la piste d'atterrissage où il avait lâché les mulets. Lee sortit les T-bones du grill, les pâtes et le maïs de la gazinière. Avec ça, on aurait pu nourrir dix personnes, mais comme je n'avais rien mangé à

part un donut quatorze heures auparavant, et même si le banc de bois était dur pour mon fessier resté longtemps en selle, je ne me plaignis pas.

Tom fit passer les dernières bières, et je demandai une dernière fois comment il se sentait. Il sirota sa canette et répondit :

— Ça aurait pu être pire.

Lee partit pour la grange, où il avait dormi toute la semaine ; Tom prit le plus haut des deux lits superposés, et moi celui placé devant la fenêtre sud. Je rapportai un des sacs étanches de la grange, défis les sangles, en sortis mon sac de couchage et l'oreiller qu'Aidan m'avait donné ; un coussin raide dont les contours reproduisaient la tête encapuchonnée de Batman, avec les oreilles et tout, le visage sombre du personnage dessiné au fil noir et blanc, un trait fin en guise de bouche sévère.

Tom haussa un sourcil.

— Mon fils de six ans, expliquai-je. Il croit très fort au pouvoir protecteur des super-héros.

La phase du *Et moi, je vais devoir mourir ? Et toi, est-ce que tu vas devoir mourir ?* remontait à moins d'un an. Quand j'avais dû lui avouer que la réponse était oui, il m'avait demandé si je vivrais encore vingt ans, le plus grand chiffre qui lui soit venu à l'esprit. Je lui avais affirmé que je ferais de mon mieux.

Tom hocha la tête et je demandai s'il était prêt pour la lanterne. Il l'était, alors je tournai le bouton et me glissai dans mon sac de couchage tandis que la lueur s'estompait. Comme du temps où, enfant, je campais, mon père debout au milieu de la grande tente de toile, la main sur le bouton, mes frères et sœurs alignés dans d'épais sacs de couchage en coton, j'écoutai le sifflement de la lumière qui s'éteignait et je vis les étagères devenir orange, puis rouges, de moins en moins nettes, jusqu'au moment où je ne sus plus tout à fait si je contempiais seulement une image persistante sur ma rétine. Mais même cette image s'évanouit, et je restai allongé dans le noir. Tom respirait déjà de façon lente et régulière. La tête posée sur l'oreiller d'Aidan, je me tournai vers la fenêtre, regardai la lune s'élever au-dessus des arbres, des montagnes, éclairant la prairie. Moins d'un

an auparavant, nous marchions sur le Highline Trail dans le parc de Glacier, avec d'un côté la falaise abrupte, dénudée, et de l'autre l'abîme, et il avait eu peur. Je lui avais montré qu'il marchait contre la falaise, que je l'empêcherais de basculer dans le vide, que je ne le laisserais jamais tomber. Les larmes prêtes à jaillir, il avait secoué la tête. Là n'était pas le problème. Sans trembler une seconde, il avait dit: "Mais Papa, qu'est-ce que je ferais si tu tombais?"

À Great Falls, la même lune filtrait à travers les branches de l'épicéa à la fenêtre de leur chambre, avec mon rocking-chair vide entre leurs lits. 10 heures et demie, ils devaient dormir depuis une heure ou deux; pour moi, je le savais, le sommeil viendrait bien plus tard.



Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Mai 2004

QUAND les pieds de Tom percutèrent le sol à 5 heures, le lendemain matin, j'attendais déjà depuis une heure. Je bondis comme un diable hors de sa boîte, j'allumai la lanterne, le réchaud sous le café, un feu dans le poêle pendant que Tom glissait les bras dans sa veste en disant qu'il allait réveiller Lee.

— Si vous vous chargez du petit déjeuner tous les deux, je réunirai les mulets et je les sellerai. On aimerait bien partir tôt.

Ils ne traverseraient pas le lac en bateau, mais parcourraient toute la distance à cheval, un bon trente-cinq kilomètres. J'avais grande hâte de leur rendre les rênes.

Tom sortit dans la nuit, la pluie résonna pendant les quelques secondes où la porte resta ouverte et le vent s'engouffra dans la cabane.

Le café passait quand Lee entra, refermant la porte sur les bourrasques. Nous nous mîmes aussitôt aux fourneaux, et une fois les galettes de pommes de terre, les pancakes, la saucisse et le bacon cuits, je passai la tête dehors pour voir si Tom était dans les parages. C'était l'aube, et sous ce ciel plombé qui rasait les arbres, le jour ne deviendrait pas plus clair. Les mulets étaient attachés devant la sellerie, tête baissée. Je le hélai, et Tom répondit :

— Appelle-moi dès que tu seras prêt.

Je lui dis que nous étions prêts et Lee se mit à casser des œufs, toute la douzaine. Nous remplîmes nos assiettes une première

fois, puis une deuxième. Je versai les cafés, des litres de café : une boisson assez épaisse pour qu'un fer à cheval y flotte – chaude et solide, comme mes femmes, froide et amère, comme les vôtres. Ces blagues-là, je les avais toutes entendues, dans les tentes et les cabanes, autour des poêles et des feux de camp.

Par la suite, hagards, nos couverts empilés sur les assiettes vides, les restes dispersés sur la table, nous bûmes le fond du café. Nous exhalions de longues respirations et nous regardions par la fenêtre la lumière liquide et grise, les arbres ruisselants et sombres. Tom appuya les deux bras sur la table pour se lever.

— Bon, vaudrait mieux y aller.

Et ils partirent préparer les chevaux.

Je laçai mes nouvelles bottes en Gore-Tex et je remontai la fermeture Éclair de ma vieille tenue de pluie The North Face fournie par le Park Service, encore imperméable au bout de vingt ans d'usage. Je glissai à ma ceinture mon calibre .357, également fourni par le Park Service, et sur la hanche droite, mon nouveau spray anti-ours. Je fourrai mes cuissardes pointure 46 dans mon sac à dos, et le mit sur mon épaule, fin prêt, comme les garçons pour leur premier jour d'école.

La pluie était légère mais constante, et Lee enfila un pantalon de pluie avant de monter en selle. Tenant la longe de tête, Tom dit qu'ils s'arrêteraient pour moi à Biggs, où Lee me ferait subir mon dernier examen. Je les regardai monter la colline derrière la cabane, suivi par la caravane des mulets. J'attendis qu'ils aient disparu pour remettre les volets anti-ours et partir, glissant et dérapant dans la boue labourée par les sabots, mon petit déjeuner comme une pierre au creux de mon ventre, tandis que la pluie fouettait et ruisselait de tout.

Je rattrapai les chevaux au petit pont, où Tom ajustait les chargements.

— Tu as vu les empreintes d'ours ? me demanda-t-il.

Je regardai derrière moi.

— Non.

— Les chevaux ont dû les effacer. T'en fais pas, t'en verras plein d'autres !



— Ours noir ou grizzly ?

— Grizzly. Apparemment, ils prennent souvent ce chemin pour aller de Gates à la rivière.

Le chemin que je prendrais tous les jours.

— Génial.

Nous repartîmes. Je cédais du terrain dans les montées, mais en plaine je marchais à la même vitesse que les chevaux, et pas une seule fois je ne les perdis de vue sur les trois kilomètres herbeux de Biggs Flat. Une heure et demie après le départ, ils s'engouffrèrent au creux de la rivière. La pluie qui brouillait mon champ de vision me les rendait complètement invisibles alors qu'ils se trouvaient à moins de cinq cents mètres de moi.

En haut de la berge, j'aperçus les mulets alignés le long de la rivière, tête baissée sous la pluie. Je dévalai la pente, me laissai glisser pour les rejoindre en m'accrochant aux arbres ici et là.

De mon côté de la rivière, je m'assis pour enfiler mes cuis-sardes avant de traverser, pour l'inspection des œufs. Il faisait quelques degrés de trop pour qu'il neige. La pluie continuait, les gouttes suspendues au bord de ma capuche suivaient les mouvements de ma tête. Je tirai sur mes lacets trempés et retirai mes chaussettes imbibées en me demandant si Merrell, le fabricant, avait placé le Gore-Tex vers l'intérieur.

La rivière, haute et boueuse, ne rugissait pas vraiment, mais quand je me levai, elle était assez bruyante pour m'obliger à placer la main derrière l'oreille pour entendre Tom qui remuait les lèvres de l'autre côté, ses chaps de cuir noircies par la pluie. Je haussai les épaules.

Il hurlait quelque chose, mais je secouai la tête et m'engageai dans l'eau, pataugeant jusqu'à lui. La rivière ne m'arrivait qu'au genou, elle poussait contre mes jambes, les cailloux arrondis roulaient sous mes pieds et dégringolaient vers l'aval.

Je m'arrêtai à côté de Tom.

— J'essayais de te dire que j'avais trouvé un arbre plus loin, où tu pourras passer sans te mouiller les pieds.

— OK, répondis-je, c'est bon à savoir.

Tandis que Tom équilibrait les paquetages, Lee me rappela une dernière fois la marche à suivre pour les œufs, me remit un sac à fermeture hermétique contenant un thermomètre et une cuiller, un carnet et des crayons. Ma ceinture à outils. Au bout de huit kilomètres de route, il avait déjà troqué ses cuissardes contre des bottes de cheval, et il resta donc sur la berge pour me regarder faire mon travail dans la rivière.

Dans le panier d'observation, les œufs d'ombres me dévisageaient de leur œil unique. De temps en temps, l'un d'eux gigotait.

— Pas si actifs que ça, aujourd'hui.

— Il fait plus froid, commenta Lee. Ça les ralentit. Enfin, pas trop, j'espère. (Il tira sur son menton.) Je ne sais pas. Le froid pourrait les arrêter pendant quelques semaines. Un mois. Définitivement. (Il haussa les épaules.) Ce système marche du tonnerre pour la cutthroat. On n'a jamais essayé pour l'ombre. Pour ce genre de truc, on a vraiment besoin de toi ici. Juste pour voir ce qui se passe.

Dans les autres seaux, les bio-selles semblaient noires et vides, pratiquement sans vase. Le thermomètre indiquait 6 °C. J'ouvris mon registre et notai sur le papier glacé, imperméable: "28 mai, 10h30". Puis ma besogne de la journée. "Eau 6 °C, pluie continue, courant inchangé, pratiquement pas de sédiment." Comme la première fois que j'avais surveillé des œufs, la charge de travail n'allait visiblement pas me tuer.

Quand je fus revenu aux chevaux, nous nous serrâmes la main et Lee grimpa sur Gus.

— Plus que trente kilomètres, dis-je.

Lee roula des yeux et Tom marmonna quelque chose au sujet de fantassins. Il me serra la main et se mit en selle tout en tenant la longe de tête des mulets. Il reviendrait me chercher dans un mois. Si les œufs avaient éclos d'ici là.

— Amuse-toi bien, me souhaita-t-il. T'as une dernière question ?

— Comment va ta tête ?

— Ç'aurait pu être pire, répondit-il avant de regarder autour de lui, vers la masse sombre des arbres. Qu'est-ce que t'y connais vraiment en ours ?

— Il faut garder la dernière balle pour soi ?

Il sourit.

— C'est rare que je me fasse trop de bile, mais il ne fait pas bon rester seul ici. Surtout à cette période de l'année.

Cela me parut un drôle de moment pour aborder le sujet.

— Grimpe à un arbre si tu peux. Pense à ton spray.

Il scruta les arbres ruisselants et lugubres qui encadraient la piste.

— Le mieux, c'est de les éviter complètement. Fais beaucoup de bruit. Dès que tu n'y vois plus clair. Comme ici, quand tu vas voir les œufs.

Auparavant, près de la rivière, je n'arrivais pas à entendre les cris de Tom. Les ours avaient peut-être l'ouïe plus fine que moi. Je n'étais même pas sûr de savoir faire beaucoup de bruit. Toute ma vie dans les bois s'était bâtie sur le silence, la discrétion extrême, en fonction de ce que je pouvais voir. Grimper à un arbre ? Je m'imaginai tentant d'escalader les troncs décharnés, noircis et sans branches de la zone incendiée. Seul un insulaire ayant derrière lui une vie entière passée à gravir les cocotiers aurait pu faire ça.

— OK, dis-je.

— Sers-toi de la radio de la cabane si tu as besoin de quelque chose, conseilla Tom. N'hésite pas. (Après le petit déjeuner, il m'avait montré comment l'utiliser.) Et envoie des messages. Tous les jours. Fais-nous savoir que tout va bien.

Il regarda une dernière fois autour de lui.

— Bon, prends bien soin de toi.

— Et de mes œufs, ajouta Lee.

Je m'écartai du chemin, dans un couinement de cuissardes. Les paquets cliquetèrent lors qu'ils démarrèrent, l'odeur des chevaux mouillés pas si différente de celle d'un chien mouillé. Je leur emboîtai le pas et parcourus une centaine de mètres en aval, jusqu'au gué dont m'avait parlé Tom, un arbre mort, sans écorce,

dont le double tronc enjambait la rivière. Avec l'eau qui courait un mètre en dessous, la traversée, même chaussé de bottes boueuses à semelle de feutre, n'avait rien d'un numéro de funambule.

Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Mai 2004

EN sécurité sur ma berge, je me retourne pour regarder les derniers mulets en bas de la rivière remonter péniblement le vert irlandais de la colline jusqu'au sommet de la crête, puis disparaître. Je reste là encore un moment, à contempler le paysage désert sous la bruine, la ligne marron foncé de la piste vide qui y serpente. Puis je me tourne et je m'engage sur la berge rocailleuse pour retrouver mes bottes et le long chemin du retour. Assis sur un rondin, je m'extrais de mes cuissardes et je glisse mes pieds dans mes bottes en Gore-Tex détrempé. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule vers la piste vide. Je me mets debout, l'eau glacée circule entre mes orteils. La pluie tombe en un bruissement léger. La brume s'accroche au peu d'arbres que je distingue. Gris sur gris sur gris.

Je me mets en marche. Je suis le seul être humain ici. Un pied en avant dans la boue, puis l'autre.

La piste monte, mouchetée de galets, labourée par les chevaux qui laissent de longues traînées boueuses derrière eux. Un pas en avant, deux pas en arrière, je vais de caillou en caillou, je m'accroche aux branches des arbres, aux rosiers, aux troncs abattus. Je tombe sur un genou, j'attrape un fragile buisson de symphorine, j'enfonce mes orteils froids dans la boue et je reste en suspens, chaque souffle ajoutant à l'air son propre nuage de fumée.

À force de me débattre, je finis par m'éloigner de la rivière, et le vent me frappe en pleine figure, me repoussant en arrière. Je vois le mur de pluie, je le regarde courir vers moi, l'herbe du Biggs Flat s'agitant par-dessous comme une créature vivante et convulsée. Je remonte ma capuche et la pluie se rue sur moi, me plaque le manteau sur le corps, l'agitant comme des ailes. Je baisse la tête, je me raisonne, m'agrippant à mains nues sur un tronc brûlé, le charbon de bois humide luit. Puis je repars, chaque pas m'entraînant plus loin dans les espaces sauvages.

Dans le calme entre deux bourrasques, je regarde autour de moi, même si je n'y vois guère à plus de cent mètres, le flou de la pluie, le monde clos à l'intérieur des nuages. Pour autant que je puisse en juger, c'est comme si je n'avais jamais quitté le Wisconsin. Comme si j'avais douze ans et que j'arpentais la prairie du Wisconsin. Et puis, tout à coup, me voici là-bas.

Il y a là-bas une base aérienne, ou la moitié d'une base, Bong, non pas du nom de la pipe à eau qu'on utilise pour fumer du cannabis, objet auquel je serais confronté bien assez tôt, mais du nom du pilote d'élite de l'U.S. Air Force pendant la Seconde Guerre mondiale, qui fut tué à bord d'un avion de combat durant un vol test, le jour où l'Enola Gay lâcha sa charge sur Hiroshima. Dix ans plus tard, l'armée se mit à bâtir cette base pour les avions de combat, puis elle décida qu'elle n'en avait pas besoin. La construction fut interrompue, laissant une vaste étendue de terrain fédéral ouvert à tous les vents, quelques réservoirs à carburant rouillés et criblés de balles, une demi-douzaine de pistes d'atterrissage en gravier et beaucoup de mares. Investi par quelques solitaires fanatiques de modélisme aérospace et autres amateurs d'avions téléguidés, c'était un endroit où l'on pouvait lancer la fusée à deux étages de mon frère, bleu et blanc, haute d'un mètre, comme l'enseigne d'un coiffeur, et courir après elle sans craindre de devoir traverser des routes ou des barrières, sur les kilomètres qu'elle mettait à retomber sur terre.

Nous fîmes aussi décoller des fusées plus petites, en sautillant derrière elles comme des cerfs, mais c'est celle de Paul

que je me rappelais le mieux. Nous étirâmes les câbles d'allumage aussi loin que possible, animés d'un petit tremblement en positionnant la fusée sur son pas de tir, avant de mettre le deuxième étage en place.

Avec les années, j'avais oublié un certain nombre de détails, mais ce qui ne m'avait jamais quitté, c'était le bruissement euphorique signalant un allumage réussi, le tuyau de papier se soulevant de terre, sans la masse suffisante pour reproduire le lent décollage de Saturn V. Mon père, mes frères et moi, la tête renversée en arrière, plissions les yeux pour regarder l'azur, la fusée déjà devenue difficile à repérer, quand soudain un panache de fumée blanche nous indiquait une séparation correctement effectuée et le déclenchement du deuxième moteur. Quelques instants après, le bruit tourbillonnant nous parvenait, alors que le deuxième étage, mince comme une lame de couteau, disparaissait complètement; tous les quatre, nous fixions un ciel vide en attendant que le moteur se consume, que le parachute rouge et blanc se déploie, assez grand pour qu'on le voie, mon père tentant de garder un œil sur le premier étage qui dégringolait – la responsabilité incarnée.

Ensuite, le meilleur moment: nous contemplions le parachute, attendions de pouvoir déterminer la direction du vent, mon père montrait du doigt dans quelle direction aller et nous lâchait comme des chiens de chasse traquant une proie. Nous foncions à travers les broussailles et les hautes herbes, courant, tombant, riant, nous relevant, le visage tourné vers le ciel, et non vers nos pieds ou le chemin. Un seul fil de fer barbelé aurait suffi à nous décapiter tous les trois. Mon père suivait plus lentement, il tâchait de ne pas nous perdre de vue, ni la fusée. Notre chien bondissait avec nous, incapable de croire que nous avions été autorisés, si brièvement que ce soit, à rejoindre son espèce.

Nous pataugions gaiement à travers les flaques, mais lorsque nous atteignîmes pour la première fois une vraie mare, avec des roseaux sur les bords et une belle eau bleue au milieu, nous nous arrêtâmes pour évaluer le détour nécessaire, nous retournant vers notre père sans trop savoir quoi faire. Je me souviens encore

d'être resté bouche bée lorsqu'il haussa les épaules et qu'après une hésitation infime, il nous fit signe de traverser la mare.

Déjà à bout de souffle d'avoir couru, nous pataugeâmes dans l'eau jusqu'aux chevilles, aux genoux, en hurlant de rire. Puis jusqu'aux cuisses et, en nous mordant les lèvres, sur la pointe des pieds, jusqu'à l'entrejambe, jusqu'au ventre, à la taille, notre folle course soudain ralentie, notre marche soudain laborieuse. Je ne me souviens pas si une écrevisse se glissa réellement dans le pantalon de l'un de nous, ou si ce fut seulement une blague, mais imaginer ce que la bestiole risquait d'attraper entre ses pinces nous faisait tellement rire que nous avions du mal à respirer.

Ce nouveau sport dont nous n'avions jamais osé rêver, nous le baptisâmes le rampe-marais et, pour moi du moins, le lancement de fusées devint un simple prétexte pour cette course insensée, qui battait en brèche toutes les règles du comportement normal, toutes les règles quelles qu'elles soient. Une mare? Traverse-la en courant. Jean? Sweat-shirt? Chaussures? Aucune importance. Nage si nécessaire. Tu sais nager. Sors tout ruisselant à l'autre bout, redresse-toi, avec l'eau qui ruisselle des jambes de ton pantalon, qui clapote dans tes chaussures foutues. Ça gêne qui? Essaie de ne pas hurler, de ne pas libérer cette sauvagerie que tu sens monter en toi, cet élan inconnu, insoupçonné, que tu ne comprends pas encore, à douze ans, et auquel tu aspireras jusqu'à la fin de tes jours. Rends-toi compte ensuite que tu n'as aucune raison de le retenir, qu'il n'existe ici aucune règle, aucun scrupule. Donc tu hurles, tu cries comme un dingue, tu jettes un coup d'œil en direction de tes frères et tu te rends compte qu'ils te dévisagent, qu'ils rient comme des possédés, qu'ils n'arrivent pas à croire que tu cries, alors ils s'y mettent eux aussi. Tu peux à peine courir, à peine tenir debout, à peine respirer tellement tu es euphorique. Tu te retournes vers ton père – cet homme qui impose des corvées le samedi matin, qui est tout à fait capable de se planter devant un écran de télé rempli de dessins animés, un bâton d'esquimo à la main, pour t'annoncer qu'il l'a retrouvé *par terre* à côté de la poubelle et t'obliger à te lever pour aller le jeter correctement –, et il est au



moins aussi heureux que toi, de te voir, toi son fils, devenir une bête sauvage sous ses yeux. Tu as du mal à croire à ta chance, à ta stupéfiante bonne fortune. Tu souris en retour, dévoilant tes dents et ta bouche ouverte pendant un très bref instant, puis tu te remets à foncer droit devant. Il y a une fusée là-bas quelque part, ou, à défaut d'une véritable fusée, quelque chose. Quelque chose que tu poursuivras jusqu'à la fin de tes jours.

Trente-trois ans plus tard, je me traîne seul sous la pluie, l'eau clapote à l'intérieur des chaussures minables, je pousse les wapitis devant moi, la couche de neige fraîchement tombée sur les montagnes épaissit, mais elle est cachée par les nuages, comme tous les grizzlys des environs. La dernière fois que nous avons vu la fusée de Paul, elle était très haut dans le ciel au-dessus de Bong, notre charge furieuse étant ralentie par le fait que nous étions arrivés juste en dessous de la fusée, et qu'il n'était plus nécessaire de partir dans une direction ou une autre. Notre père nous rattrapa, nous essayâmes de voir le parachute rouge et blanc, son chargement déjà trop loin pour qu'on le distingue. Mon père fut le premier à constater qu'au lieu de grossir, le parachute rapetissait. "Il monte", dit-il. Alors qu'il était encore parfaitement à la verticale au-dessus de nous, le parachute devenait de plus en plus minuscule, tandis que notre père, l'ingénieur, parlait de thermique, de masses d'air chaud en ascension, du jeu de l'échange de chaleur.

Et puis plus rien. Nous eûmes beau scruter le vide bleu où dansaient des tâches et des courbes, nos yeux inventant des points où il n'en existait pas, le parachute, la fusée de Paul ne reparurent jamais. Mais, toujours aussi rapide à la détente, c'est seulement la moitié d'une vie plus tard, à un kilomètre et demi de Biggs Creek, dans la Bob Marshall Wilderness, que j'identifie cette fusée disparue comme le début de cette vie, comme l'instant qui m'a conduit dans le Montana, qui m'a conduit jusqu'à Indian Creek, qui m'a conduit jusqu'ici.

Glissant et trébuchant dans la boue et l'herbe, je me demande ce que mon père aurait à dire à propos de son haussement d'épaules, de l'autorisation qu'il m'avait donnée de me jeter

dans une mare, qui m'entraîna si loin des sentiers battus – s'il pouvait lire dans l'avenir, le referait-il ?

Impossible de lire dans l'avenir, bien sûr. En voyant un gamin hors d'haleine et ébouriffé contempler le ciel, l'eau ruisselant de son jean moucheté de feuilles, qui aurait dit qu'un monde venait de s'ouvrir à lui, quand le gamin lui-même mettrait trente-trois ans à s'en rendre compte ? Pourtant, c'est encore ce que je souhaite faire pour mes garçons dès que la moindre occasion se présente. Qu'ils prennent les rames, puis sautent par-dessus bord. "Voilà le couteau. Tâchez de ne pas vous couper." Leur donner la balle et leur dire : "Faites-moi un lancer du tonnerre. Que j'aie la main qui brûle. Surtout ne vous inquiétez pas pour moi."

Je continue à me traîner sans eux. Je n'ai pas douze ans, je ne suis pas dans le Wisconsin, j'ai simplement quarante-cinq ans, je suis seul, trempé et fatigué dans la nature sauvage. *C'est vraiment toi*. Mais, sans eux, est-ce celui que je veux être ?

Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Mai 2004

Tout en marchant, je fais des calculs. Un mois ici. Un soixante-dixième de la vie d'Aidan, un centième de celle de Nolan. À peine un cinq-centième de la mienne. Voilà peut-être ce que j'aurais dû calculer avant.

Passe pour Indian Creek: j'avais vingt ans, j'étais libre comme l'air, ignorant et je lisais beaucoup trop de livres de montagnards. Sept mois, à l'époque, ce n'était rien. Mais aujourd'hui? Manquer les derniers jours d'Aidan à la maternelle? Leur saison de baseball à tous les deux? Je suis le coach, bon sang!

Je marche depuis cinq heures lorsque je me laisse enfin glisser jusqu'au petit pont, puis je m'agrippe pour me hisser en surplomb de la rivière et regagner Spruce Creek, je pousse sur les cuisses, à pas pénibles, concentré sur le sol, sur le prochain pas à faire. Sous le poids de l'eau, ma capuche me tombe devant les yeux comme les cheveux d'un adolescent boudeur. La pluie qui tambourine sur la toile me berce, me mène à un état proche de la transe. Un pied en avant, puis l'autre. Je me traîne entre les arbres denses presque sans remarquer leur sombre menace dans l'obscurité générale, sans faire un bruit, sans regarder ni à droite ni à gauche.

À Spruce, je fais la descente sur mon derrière, comme une boule de flipper semi-guidée dans cet espace saturé d'arbres calcinés. Les œufs n'ont pas changé: roses, minuscules, dotés d'yeux. Je dois regarder longtemps pour en voir vibrer un. Pas

de vase à remuer. Je tourne les yeux vers le haut de la colline, je me relève, les pieds sur un autre tronc noirci et penché, et j'entreprends la pénible ascension de la pente brisée, brûlée et bourbeuse.

Parvenu au sommet, je me voûte, les mains sur les genoux, j'inspire l'air comme un marathonien blessé. Imbibé de pluie et de sueur, éclaboussé de boue et noirci par le charbon détrempe des arbres, chaque ride et pli de mes mains marqué de suie à force de m'être accroché à eux ou de m'être hissé grâce à eux, je laisse pendre ma tête, je sens la force de mes pulsations cardiaques. J'ai dû parcourir une quinzaine de kilomètres. Quinze. J'ai quitté les garçons pour m'épuiser en à peine quinze kilomètres ? Au cours des vingt-cinq années écoulées depuis Indian Creek, suis-je simplement devenu vieux ?

Je me redresse, je remonte ma capuche de sorte à mieux voir. Pas le moindre rayon de soleil, les nuages ne sont qu'à quelques mètres au-dessus de moi, épais et lourds comme de la laine. Et là, sur la piste, je contemple une empreinte de grizzly, bien nette dans la boue, couvrant l'empreinte de mes chaussures, toute une série de traces, d'un ours qui a tranquillement marché le long de la rivière, juste derrière moi, en plein jour.

Je me retourne, je regarde derrière moi, à travers la pluie, l'estomac noué. Je suis resté à la rivière... Quoi, dix minutes ? Quinze ?

Je songe à la forêt drue que je viens de traverser sans penser à rien, et je me demande si j'aurai le temps de vieillir davantage.

Mais suis-je vraiment capable de parcourir chaque jour des kilomètres en criant, à la manière de Lee, "Eh, les ours ! Eh, les copains !" à chaque endroit sombre de la piste ? Pendant un mois entier ? En frappant dans mes mains quatre ou cinq heures par jour ? En sifflant un air joyeux ?

Je préfère chanter, d'abord d'une voix hésitante, mais de plus en plus fort, avec de plus en plus d'assurance à mesure que la piste se resserre et s'obscurcit encore. Cependant, mon répertoire est encore plus limité que mon talent, et toutes les chansons que j'ai entendues dans ma vie ont été chassées de

mon cerveau par la répétition des quelques comptines que je croasse depuis huit ans. En entrant dans les zones les plus sombres du bois, je braille donc *Fox Went Out on a Chilly Night*, *The Noble Duke of York*, *The Bear Went Over the Mountain* (une chanson qui parle d'ours, ça s'imposait), *Momma's Little Baby Loves Shortnin' Bread* ou *Take Me Out to the Ballgame*. Malgré tout, ce sont les airs que je leur chante pour les endormir. J'ai du mal à les interpréter jusqu'au bout.

De retour dans la sécurité du brûlis où j'ai une vue dégagée, je me tais et me laisse glisser sur la piste gluante. Je m'arrête au milieu du petit pont, m'appuyant à la balustrade pour regarder filer la rivière en crue, qui déborde, sale et marron – la pêche n'est pas pour demain. J'avance, les planches sonnent creux sous mes bottes, puis je retrouve la boue de l'autre côté et je commence à grimper.

J'ahane pour gravir la colline, puis je m'enfonce dans la dernière forêt profonde, sombre et ruisselante. La cascade de Gates Creek est assez bruyante pour masquer les bruits que la pluie n'aurait pas encore étouffés. Le chemin préféré des ours pour aller à la rivière.

J'essaye de chanter leurs chansons aux garçons, mais ma voix finit par me lâcher complètement et j'avance péniblement, mes mains noires essuyant la pluie sur mon visage. Un mois ici sans eux? Je n'arrive plus à émettre un seul son. Que les ours me dévorent donc.

Les derniers kilomètres les plus longs de mon histoire.

Puis, enfin, les bâtiments sombres et trapus, le bouquet de saules et les mares à castors, un cerf de Virginie qui s'éloigne en bondissant de l'orée du bois, quelques wapitis qui lèvent la tête de la piste d'atterrissage.

Je parcours l'ultime centaine de mètres, j'enlève le volet de la fenêtre est, je monte clopin-clopotant sous le porche. Un rouge-gorge surgit d'un nid sous le toit et me frappe de stupeur autant que je l'ai terrorisé. Je me traîne sur les planches, j'ouvre l'autre volet, je déverrouille la porte. Mais je n'entre pas. Je sais qu'avec la moitié des volets en place, la pénombre de la cabane vide

et froide sera mortelle. Je continue donc mon tour. J'ouvre la fenêtre ouest, la porte ouest, avant de pénétrer à l'intérieur. Plus de brouhaha, plus de petit déjeuner de muletier faisant ployer les pieds de la table. Juste rien.

Je m'assieds sur le banc de la table, les pieds confits dans mes chaussures. Je détache les velcros de mon pantalon de pluie. Défais mes lacets. Encore de la boue. Je suspends mon manteau de pluie à un clou, je l'écoute s'égoutter avec la régularité d'un robinet en pleine nuit. Je pousse mes chaussures à côté du poêle, je laisse des empreintes mouillées sur mon chemin en préparant un feu, puis je vais jusqu'au lit et je m'écroule.

La nuit courte, le casse-croûte du garde-chasse, véritable épreuve d'endurance, la nouveauté, la pluie, la longue marche pénible, et surtout la claque de la solitude, tout se déchaîne contre moi, m'épuisant aussi sûrement que le bruit d'un bâton pointu qui raclé un trottoir. Je savais que j'allais affronter ça, j'attendais même ce moment, mais pas tout à fait ce vide impitoyable. Je ne m'attendais pas à me retrouver quasiment incapable de déglutir, voire de respirer rien qu'en regardant un vieil oreiller Batman.

Au bout d'une minute allongé là, englouti par la menace du néant, je me redresse sur les coudes, je promène les yeux dans la cabane vide et je dis tout haut :

— Tout va bien. Tu as déjà vécu ça.

Et c'est vrai. Tant de fois. Lors de mon dernier automne à l'université, je m'étais arrangé pour n'avoir cours que le mardi et le jeudi. Donc, tous les jeudis après-midi, je quittais Missoula pour aller explorer une immense étendue de terrain découvert de l'autre côté de la ligne de partage des eaux, je campais à côté d'une rivière grouillant de castors et de ragondins, j'écumais les montagnes jour après jour dans le vague espoir de voir s'envoler une nuée de tétras à queue fixe ou de perdrix grises, peut-être de tétras sombres ou de gélinottes huppées. Le plus souvent, le lundi, je ne voyais aucune raison de repartir pour un jour de classe à Missoula, et le mercredi posait le même problème. Je séchais souvent la semaine entière, je m'absentais pour dix jours

ou plus, je mangeais du porridge et du riz, du poisson, et de temps à autre, un ragondin. Un jour, sous une neige précoce et forte, j'entendis ce que je pris pour des coups de feu. Pourtant, dans tout le temps que j'avais passé là-bas, je n'avais jamais vu personne d'autre avant la saison du gros gibier, et la curiosité me poussa à travers les montagnes et les rivières, jusqu'à découvrir non pas des chasseurs, mais des béliers aux cornes massives qui se dressaient sur les pattes arrière et chargeaient à travers les touffes d'herbe basses et lestées de neige, cognaient leurs cornes, reculaient en tremblant, sous le choc, avant de se redresser pour recommencer, les assourdissantes collisions d'os résonnant depuis les canyons jusqu'au ciel gris et lourd, et jusqu'en moi.

Pourtant, à chaque première nuit là-bas – un sac de couchage dans l'herbe, un minuscule feu de brindilles à tisonner, les cris désolés des oies des neiges dérivant des étoiles –, ces crises de solitude, ou de quelque émotion apparentée, me tombaient dessus comme l'obscurité et me poussaient à me demander ce que j'aurais fait si j'étais resté avec mes amis, je me demandais ce qui m'attirait si résolument loin de tout. C'était un besoin que j'attribuais vaguement aux mois passés à Indian Creek, un virus de l'isolement qui m'avait infecté là-bas, un genre de malaria qui connaissait des phases plus ou moins aiguës, une fièvre qui me donnait soif de solitude avant de revenir au stade latent, proche de la normalité.

Après mes études, mon emploi saisonnier de ranger sur les rivières dans les Tetons me laissait chaque hiver cinq mois inemployés. En février, à Missoula, je faisais de l'auto-stop à la sortie Van Buren de l'autoroute, tendant un pouce enveloppé dans une moufle, un écriteau accroché à mon sac à dos, en grands caractères d'imprimerie. LARAMIE, pour un examen de garde-chasse. DENVER, pour une petite amie qui habitait les collines skiabiles à l'ouest de la ville. UTAH, quand Rader travaillait à Bryce Canyon. VEGAS, pour aller voir mon ancien employeur de Lake Mead. TEXAS, pour ma sœur près de Galveston. La destination comptait moins que le fait de partir,

de bouger. Le carnaval à La Nouvelle-Orléans était censé valoir le détour, non ? LOUISIANE. Je dormais chez des amis quand c'était possible, ou au bord de la route, dans la neige ou dans l'armoise. Un jour, déposé après minuit par un automobiliste qui s'était rendu compte qu'il s'était trompé de virage, je m'éloignai de l'autoroute en titubant dans la neige et dans le noir, et je jetai mon sac de couchage à la limite de ce qui était – je ne m'en apercevrais qu'à l'aube – un champ de courses en banlieue de Buffalo, dans le Wyoming. Les étoiles brûlaient tels des trous d'épingle dans la nuit, et je n'ai jamais eu aussi froid : je sortis de mon sac tous les vêtements que je possédais, je posai ma doudoune par-dessus, et j'attendis les premières lueurs du jour, pour voir dans quoi je m'étais aventuré. Rangée au pied de mon sac de couchage, ma gourde avait quand même gelé, et je partis à l'aube d'un pas vacillant pour la ville, j'entrai dans le premier café que je trouvai. La serveuse prit peur en me voyant, me supplia de lui dire que je n'avais pas passé la nuit dehors, remplit et reremplit ma tasse de café aussi vite qu'elle le pouvait, entassa dans mon assiette bacon, œufs et galettes de pomme de terre sans vouloir accepter un sou.

Malgré tout, il n'y eut jamais de départ plus difficile que ce tout premier, à Missoula : ce que je laissais derrière moi me manquait déjà, je me demandais ce qui me poussait à m'en aller, de quel problème je souffrais. En fait, dès que je restais trop longtemps quelque part, l'envie de partir commençait à me démanger. Jamais exprimée, jamais formulée – il fallait simplement que je bouge. Ailleurs, il y avait plus, tellement plus, des choses que je n'avais jamais vues, entendues, ressenties ou même rêvées. Avec tout ça, comment pouvait-on rester sans bouger ?

Cependant, au début de chaque voyage, à chaque première nuit seul, m'attendait ce... ce quoi ? Pas exactement de la solitude, mais un mélange d'incertitude, de questionnement, et de regret déjà pour ce que je venais de quitter – ce qui revenait peut-être au même. Au fil des ans, j'avais appris que le traitement, sinon le remède, était l'action. Rester actif, éviter



l'oisiveté, ne pas laisser la solitude s'enraciner, ne pas se laisser étrangler par les vrilles grimpantes du doute. À Indian Creek, je m'en suis d'abord sorti en coupant du bois, les jours les plus durs, corde après corde, de vieux arbres morts que j'abattais, que j'ébranchais, que je débitais. Puis je transportais jusqu'au camion un rondin à la fois, que je véhiculais jusqu'à ma tente une fournée à la fois. Je déchargeais, je fendais, j'empilais, un tas de demi-rondins, un autre de quarts de rondins, un dernier de petit bois. Quarante stères au total.

Contemplant les planches blanchies à la chaux du plafond de la cabane de Gates Park, je m'oblige à me lever. Une latte du plancher grince, c'est du chêne, son vernis parti depuis très longtemps, l'endroit empreint d'un calme étrange, vide. J'inspire profondément, je regarde autour de moi. Il y a déjà du petit bois en abondance, il ne reste que la nourriture à cacher, les outils à décharger, les vêtements à déplier. Tout ça pour moi tout seul, pas pour nous trois.

J'ai du mal à imaginer mon départ.

Je glisse un pied en avant, puis un autre, je sors, je marche jusqu'à la grange, je glisse la clef dans la serrure, je bloque la porte avec une hache pour faire entrer un peu de lumière. Mon deuxième sac étanche est tapi au fond, dans l'ombre. Jusqu'au bout, en attendant le feu vert pour les garçons, j'avais gardé de la place pour leurs affaires, et maintenant, je ne sais pas vraiment où se trouvent les choses.

Je glisse sur mes épaules le sac de trente kilos et je ressors, loin de l'obscurité.

Dans la lumière de la cabane principale, je le laisse tomber à côté de son jumeau et je m'impose de rester assis assez longtemps pour manger, même si je ne peux pas tout à fait m'empêcher de me pencher par-dessus le sac tout en avalant les dernières bouchées. D'une seule main, je détache les sangles, j'ouvre les rabats imperméables.

À l'intérieur, la nourriture est enveloppée dans des sacs poubelle noirs, comme si j'étais parti pour une expédition sur une rivière. La force de l'habitude. Je les sors. Après en avoir

sorti mes habits, je cherche des yeux un semblant de placard. Une boîte en contreplaqué fendillé montée sur roulettes est coincée sous mon lit, je ne trouverai pas mieux comme endroit à l'abri des souris. Je la tire et ne trouve dedans qu'une hache Pulaski et deux protège-lames de tronçonneuse taillés dans une lance d'incendie. Je trie mes vêtements selon le climat auquel ils sont destinés : shorts et T-shirts, qui me semblent à présent plus qu'optimistes, jeans et chemises de laine, vestes et bonnets, chaussettes et gants.

Plongeant dans le deuxième paquetage, après l'étape des sangles et des rabats que j'ai fermés et ouverts des milliers de fois, la première chose que j'exhume est une boîte de Jiffy Pop. Et une deuxième.

Du pop-corn. L'aliment préféré d'Aidan. Ils n'étaient pas là quand j'ai fermé le rabat et serré les sangles.

Je soulève les deux boîtes et je trouve une serviette en papier où figure un dessin réalisé avec des feutres verts et noirs, où l'on me voit monté sur un cheval de bât, m'engageant dans un étroit sentier entre d'épais bosquets de pins vert foncé. Qui ressemble étrangement au sommet de la colline au-dessus du lac. Une flèche un peu tremblée désigne une minuscule silhouette blottie dans la charge du cheval. "MOI", dit la flèche. Nolan se rêvant en passager clandestin.

Je tente d'inspirer. Le bénéfice que j'ai obtenu en m'activant s'est envolé. Je promène mon regard dans la cabane vide, uniquement occupée par mes pauvres vêtements éparés, et je m'écroule sur le long banc de la table. Le Jiffy Pop pend au bout de mes doigts.

Depuis qu'ils vont à l'école, je leur dessine ce genre de scènes sur leurs serviettes en papier, une allusion à leur jour de classe quand c'est possible ; une interrogation couverte d'annotations en rouge, un violon qui joue tout seul un soir de concert, ou bien s'ils ont un match, une rencontre sportive, un gamin au cul nu brandissant sa tenue, une balle de base-ball enflammée qui décolle de leur batte de petite ligue. Quand rien de spécial ne me vient à l'esprit, des super-héros, des Orcs, les vacances à

venir, un dindon se cachant derrière un billot, le père Noël avec un traîneau cassé, des monstres que j'invente, n'importe quoi. Tous les jours.

J'entends Rose dire que je dois avoir une vie à moi, et ces mots sont à des années-lumière de ce qu'il reste en moi. J'aurais dû être celui qui aide Nolan à s'introduire dans ce bât, qui l'aide à voyager clandestinement, qui fait tout ce qu'il faut pour réaliser ses rêves. Au lieu de quoi je suis là avec son mot d'adieu à la main, avec pour toute compagnie le ruissellement de mes vêtements de pluie.

Je pose sur la table la serviette et le pop-corn, je m'oblige à arpenter la cabane à petites foulées. Inspirer, expirer. Respirer ne doit pas être si difficile. Encore une foulée. Je ramasse le pop-corn et je le glisse dans un tiroir, je range la serviette dans mon portefeuille, dans lequel je n'ai jamais transporté de photos. Depuis mon lit, Batman épie chacun de mes mouvements. Je remonte mon sac de couchage au-dessus de lui.

— OK, dis-je à haute voix. OK.

J'attrape un sac-poubelle rempli de nourriture et je sors, je le porte jusqu'à la rivière, jusqu'à la cache à aliments. Après avoir raclé les crottes de souris, j'affirme ma présence en construisant une tour d'impénétrables boîtes de maïs et de petits pois, je dispose mes pommes et mes carottes au sommet, sans me faire d'illusion sur le caractère dissuasif de cette installation.

Je sors de la cachette et j'inspire l'air frais avant de traîner mon sac d'aliments déshydratés jusqu'à la grange et de le hisser sur la plate-forme suspendue, avec d'autres réserves du même genre, de quoi se nourrir un an ou deux.

Dans la cabane, il ne me faut que quelques minutes pour ranger mes livres, mes carnets et mes crayons dans le coin du bureau sous la radio, juste derrière la tête de mon lit.

Et j'ai terminé. J'ai emménagé. Plus rien à faire.

Je parcours des yeux la cabane silencieuse et tranquille, je repère le balai et la serpillière à côté de la porte arrière et je me jette sur eux comme sur une bouée de sauvetage, je passe le balai sur le plancher, je réunis toute la boue tombée de nos

chaussures la veille au soir. J'ouvre la porte de derrière pour balayer le porche, et une fois de plus nous nous flanquons mutuellement la frousse, le rouge-gorge et moi. Je me demande combien de temps s'est écoulé depuis la dernière fois que ce porche a été nettoyé, et je suis content que personne ne puisse me prendre sur le fait.

Pour passer la serpillière, je remplis une casserole que je mets à bouillir sur la gazinière. En attendant, j'essuie la table, je range les épices et les condiments, les sauces à steak et le Tabasco sur le petit plateau que je repousse sous la fenêtre, à côté des jeux de cartes usés et du tas de planches de cribbage.

Je trempe un doigt dans la casserole. Presque bon. Je commence à promener la grande serpillière d'avant en arrière, et je sens monter l'odeur du chêne humide.

Le vent se lève, ouvrant des trouées dans le ciel couvert, mais toujours pas de trace de soleil qui percerait. Cependant, avec les deux portes ouvertes, le plancher sèche presque aussi vite que je le mouille. Laisant entrer l'air, je me dirige vers le tas de bûches, de l'autre côté de la grange et, que cela soit nécessaire ou pas, je me mets à fendre un nouveau lot de petit bois pour le poêle. Je traîne aussi tout un chargement de gros rondins, jusqu'à ce que la caisse à bois déborde. À part mes chaussettes crasseuses et trempées qui pendent au fil à linge, la maison est impeccable.

Puis je me plante sur le seuil, j'étudie la grange, le cabinet, les corrals et la piste d'atterrissage. Le vent, encore lourd d'humidité, me fait frissonner. Je ferme la porte, je regarnis le feu, et j'ai beau faire durer le moindre geste, ça ne me prend qu'une minute.

Secouant la tête, je ferme la porte du poêle et je bloque la poignée. Je me conduis comme si j'étais ermite ici depuis des années et non – je consulte ma montre – depuis six heures.

Je tire de mon placard une chemise de laine, puis une autre, je les enfile, je les boutonne. Je détache ma canne à mouche des clous au-dessus de la fenêtre, où elle est posée depuis environ une heure, et je m'en vais, au-delà de la petite clôture à barre

unique qui entoure la cabane et de la cache à nourriture, pour descendre jusqu'à la rivière, laquelle semblait essentiellement être une masse marécageuse de saules et de mares à castor inondées, mais qui, ici, est un ruisseau large de deux mètres, tout à fait gérable, qui forme quelques méandres à certains endroits et des bassins à d'autres. Dans les Tetons, la rivière regorgeait de cutthroats de la Snake River qui se jetaient sur ma mouche jaune. J'en attache une au bout d'une petite ligne.

Malgré mon état d'épuisement, le simple fait de lancer ma ligne, le va-et-vient rythmé me permettent de reprendre mon souffle, de détendre mes épaules.

Debout parmi les galets, à une distance de près de quatre mètres, je laisse tomber la mouche face à moi, contre la berge rognée par l'érosion. Elle dérive sur quatre ou cinq centimètres, puis disparaît dans un tourbillon. Je ferre l'hameçon, le petit mouvement du scion de la canne suffit à faire s'agiter dix centimètres de truite à travers la surface vers les rochers à mes pieds. J'abaisse le scion de la canne, je donne du mou à la truite qui s'ébroue et s'en va, regagnant son repaire sous la berge.

Je m'assieds et, pendant un moment, le soleil perce et me laisse voir une dizaine de truites alignées juste avant l'endroit où la rivière devient plus étroite, là où les rapides mènent au bassin suivant. Celles-ci mesurent aussi entre dix et quinze centimètres, mais il y a également quelques carnivores qui en font bien dix-huit, peut-être vingt.

Je mets la mouche devant elles, je la laisse dériver, je les regarde se jeter dessus, l'une après l'autre, certaines tentent de l'engloutir, d'autres viennent voir de plus près, mais la dédaignent à la dernière seconde. Je me rapproche du bord de l'eau à plusieurs reprises, je mouille ma main, je décroche l'hameçon, je laisse les poissons reprendre leur place dans le courant.

Après m'être présenté à chacun des poissons de l'endroit, je pars vers l'amont, faisant un lancer de temps en temps, et je manque, devant un petit pin mort tombé dans l'eau, ce qui me paraît être le plus gros animal vu jusqu'ici. Mais celui qu'on rate est toujours le plus gros. De longues étendues d'eau apparemment

parfaites semblent n'abriter aucun poisson, et tout à coup, il y a un coude ou une chute qui grouille de petites truites.

En traversant et retraversant la rivière, je pousse à travers l'enchevêtrement des saules et je me retrouve à la base d'un énorme barrage de castors, la rivière ruisselle à travers ses branches et ses bûches entrelacées, puis reforme le canal que j'ai remonté. De l'herbe, de la mousse et de jeunes saules poussent à la surface du barrage, qui est là depuis des années, des décennies, et je lève les yeux vers le sommet de cet édifice qui arrive plus haut que ma tête, et d'autres filets d'eau s'écoulent ici et là. Même si je suis trop bas pour voir la surface de l'étang, il y a là une énorme absence : aucune cime de saule, aucun arbre s'élançant vers le ciel, rien qu'un tronc de pin solitaire, gris, mort et noyé, et je devine que cet étang doit être le Lake Mead des mares à castors, une immense étendue d'eau, remplie de Dieu sait quoi. De truites, de castors, de canards, peut-être de rats musqués. De loutres.

Pourtant, au lieu d'escalader le barrage, ou d'en faire le tour jusqu'à la rive haute, jusqu'à la rangée de pins lodgepoles qui borde le côté sud, j'hésite, je reste simplement planté devant. J'ignore si c'est une obsession, une habitude ou une pure superstition, ma propre patte de lapin porte-bonheur, ou s'il s'agit de quelque chose de sensé, mais la vie en pleine nature m'a appris à toujours garder quelque chose en réserve, en prévision de temps plus difficiles. Quand je longeais la Selway en raquettes, par  $-30^{\circ}\text{C}$ , je laissais ma veste entrouverte, je gardais ma casquette dans ma poche, afin d'avoir un peu de marge pour quand il ferait plus froid, pour quand le vent soufflerait plus fort. Ou bien, quand je contournais un lac de montagne, que je me penchais pour ramasser des pierres à ricochets, que j'en dénichais une parfaite, une merveille aérodynamique, au lieu de la lancer, je la rangeais dans une poche, préférant utiliser toutes ses concurrentes moins intéressantes. Je réservais la pierre parfaite pour le moment parfait, le lieu parfait. Cela n'avait peut-être aucun sens, ce n'était peut-être qu'un vestige de l'enfance, souvenir du temps où je faisais durer au maximum

les bonbons de Halloween jusqu'au jour où, en décembre, je devais conserver dans ma bouche le dernier vieux Tootsie Roll un certain temps, histoire de le ramollir assez pour pouvoir mordre dedans. À présent, lors de ma première journée ici, je ne veux pas encore tout découvrir. Comme toujours, j'en veux plus, encore plus, et je me réserve pour plus tard l'occasion d'explorer la mère de toutes les mares à castors, pour un jour peut-être plus dur. Rien que pour avoir quelque chose en réserve, à garder, à imaginer et à savourer d'avance.

Donc je me détourne, je reviens sur mes pas dans le petit canal menant à la cache de nourriture, puis je crapahute à travers les saules et je débouche sur le bosquet d'armoises juste derrière les corrales. Devinant que je pourrais être assez haut pour voir l'étang, je reste le dos tourné, je ne risque même pas un rapide coup d'œil dans cette direction. Au lieu de quoi, le soleil se montre, creusant des pans de bleu entre les nuages, des nuages plus blancs que gris, et je me contente de ça, une belle soirée à parcourir jusqu'à ce que, lentement, je regagne la cabane déserte.

Après avoir picoré dans des restes de poisson et de gibier, je me retrouve simplement assis à la longue table, le menton appuyé sur le poing, et je vois par la fenêtre les premiers wapitis s'avancer sur l'herbe de la piste d'atterrissage. Je perds la notion du temps, je remarque à peine l'obscurité du crépuscule qui s'installe autour de moi.

Je sors l'oreiller Batman, je refais mon lit. Je pense à Tom et à Lee qui s'affairaient ici, s'appêtant à se coucher, hier soir encore. Lors de mes premières nuits à Indian Creek, encore entouré de gardes et de chasseurs, j'avais été impressionné par l'étendue de leur savoir, par la façon dont ils semblaient s'intégrer au paysage, faire partie des montagnes au même titre que les arbres et les rochers. J'appris seulement des décennies plus tard qu'ils avaient été également impressionnés de me voir rester alors qu'ils devaient partir quelques jours plus tard.

Mais en réalité, c'est aux garçons que je pense, à leur chambre, à leurs petits lits jumeaux, un sur chaque mur, avec au

PETE FROMM

centre le rocking-chair inoccupé, ma place. J'éteins la lanterne et laisse les ténèbres envahir la pièce. Le sifflement de la lampe s'atténue.



Missoula, Montana  
Avril 1978

LA route menant aux garçons a commencé, je suppose, le printemps d'avant Indian Creek, quand Rader a fait irruption dans notre chambre d'internat, un samedi soir, peu après 10 heures. Je venais de rentrer péniblement de mes dix heures de surveillance non-stop à la Grizzly Pool, et j'avais tout juste réussi à défaire mes lacets. Il revenait d'un barbecue à Fort Fizzle. Il avait passé toute la soirée autour d'un tonneau de bière, sur le petit terrain de pique-nique au bord de Lolo Creek, là où un bataillon de miliciens n'avait pas pu arrêter Chef Joseph et ses Nez-Perçés un siècle auparavant. Rader était tombé amoureux, et maintenant tout le monde partait danser. L'objet de sa soudaine affection attendait en bas, sur le parking, dans son break, le *Deerslayer*, le Tueur de Cerfs. Et son inséparable copine lui tenait compagnie.

— Super, dis-je. Amuse-toi bien.

— Faut que tu viennes avec nous.

— Je suis crevé. Lessivé.

— Il faut que tu viennes. Que tu me débarrasses de l'autre fille.

Je secouai la tête.

— Épuisé. K.-O.

Je me laissai tomber sur le lit et sentis que je m'y enfonçais.

Il me fit des promesses de plus en plus abracadabrantes, commença à me remettre les chaussures aux pieds. Je me redressai en soupirant.

— OK, OK, fis-je en le repoussant pour refaire moi-même mes lacets.

Je me traînai en bas avec lui, partant à la rencontre de ces jeunes beautés, et surtout de la palourde que je devais détacher de son rocher.

Le bar était bondé, on dansait le jitterbug d'un bout à l'autre de la piste, l'orchestre était assourdissant. Rader nous conduisit à la table de Fort Fizzle, cruches de bière, gobelets en plastique. Nous nous trouvâmes des chaises. Rader s'élança vers la piste avec son béguin, Palourde m'invita à danser et je secouai la tête. De plus en plus nettement. La fille assise face à moi souriait.

— Alors tu danses pas ?

— Non.

— Tu veux une bière ?

Je me frottai le visage.

— Pas vraiment.

Mais ce sourire... Il s'élargit encore un peu plus.

— Bon, et un whisky ?

À la fin, comme Rader me soulevait, me tirait de la chaise que je n'avais pas quittée de la soirée, je me penchai par-dessus la table et je criai plus fort que l'orchestre :

— Comment tu t'appelles ?

Elle cria quelque chose en réponse. Je secouai la tête.

— Ton nom ! Je veux savoir ton nom !

Elle rit, s'avança davantage, à portée de main.

— Rose, hurla-t-elle.

Un plus malin que moi aurait eu l'idée de lui demander son numéro de téléphone. Je ne la revis pas avant l'automne suivant, juste après avoir accepté le job à Indian Creek. Je ne fis que l'apercevoir, en passant près de la cafétéria, mais quand je criai son nom, elle se retourna, le même sourire, le même signe de tête. "Pete", dit-elle. Nous sortîmes ensemble une fois avant que je parte pour la réserve. Pendant sept mois.

Et ça devint notre façon de vivre.

Je revins à l'université. Elle prit un trimestre de congé.

Je partis pour la Nouvelle-Zélande. Et elle pour l'Irlande.

Je regagnai Missoula pour ma dernière année. Elle s'installa à Bozeman.

Je téléphonai chez ses parents à Butte, ils me donnèrent son adresse à Bozeman, je passai la voir alors que j'étais en route pour quelque part. Personne. Je m'introduisis par une fenêtre ouverte. Une autre fois, en faisant du stop pour aller dans le Wyoming, je fus victime d'un accident de voiture. Hébété, l'œil hagard, je traversai Bozeman dans le blizzard, forçai la serrure de la porte, et quand elle rentra après minuit avec ses colocataires, elle alluma la lumière et me trouva endormi sur le canapé. Une de ses copines dit :

— Rosie, ce type est revenu.

J'eus droit à une leçon sur le mauvais timing, elle me répéta que j'étais un brave garçon, mais... Quantité de fois au fil des années. Je pensais souvent aux lycéens, à leur patience inlassable, à leur traque inexorable.

Et puis, au bout des cinq ans où je lui fis une cour de lycéon, elle capitula. Invitée par une amie à une fête à Missoula, elle me demanda si je travaillais encore dans les Tetons. Elle voulait savoir si je m'opposerais à ce qu'elle prenne un boulot d'été dans l'un des lodges du parc.

Si je m'y *opposerais* ?

Cet été-là, quand elle arrachait son tablier, s'essuyait les mains couvertes de salade à la fin de sa journée de travail et filait, elle n'avait qu'une réponse pour ses collègues qui lui demandaient ce qu'elle faisait : "Mon ranger."

Chaque fois que nous en avions l'occasion, nous descendions la Snake. Ou nous nous dirigeons vers la Buffalo Fork, la Green, ou bien encore nous remontions dans le Montana, sur la Big Hole, la Yellowstone, le Missouri. Ou bien nous laissons derrière nous les bateaux, le parc et toutes ses règles, et nous partions pour les espaces sauvages plus dégagés. Nous marchions sac au dos aussi loin que nous pouvions, nous mangions des truites pêchées dans les cours d'eau, nous dormions dans nos sacs de couchage près du feu ; une tente, même une lampe de poche dépassaient mes moyens financiers. Nous voulûmes

aller à Jade Lake tant qu'il était encore gelé, mais la date n'était pas tout à fait la bonne : sur le dernier kilomètre, nos pieds perçaient des trous dans une poudreuse qui nous arrivait jusqu'au genou, les tennis de Rose étaient remplies de cristaux glacés de neige de printemps. Et elle me fit remarquer qu'avec mes bottes hautes, je ne connaissais pas ce problème.

La chaîne de Wind River devint notre chaîne de montagnes préférée, à nous qui n'aimions rien tant que descendre ou grimper loin des sentiers les plus fréquentés, vers la solitude absolue. Une carte aurait été utile, nous aurait signalé les soudains gouffres de six cents mètres, les pics de neuf cents. Pour profiter de trop courtes journées de congé, nous partions sitôt le travail fini, nous prenions la première route en lacets, qui descendait au lieu de monter. Nous campions au bord d'un ruisseau, dans un creux où le froid pesait lourdement. Réveil à l'aube, café au-dessus d'un feu de brindilles, puis nous attaquions une nouvelle série d'épingles à cheveux, qui montaient, montaient, encore et encore. Après avoir dévalé huit kilomètres le premier soir, nous regrimpions, de huit kilomètres d'abord, puis quelques-uns de plus jusqu'au sommet, jusqu'au petit lac grouillant de truites. Nous les faisons cuire sur d'autres feux de brindilles, nous restions trop longtemps au même endroit, puis nous redescendions tout le chemin, soit un total de trente kilomètres. Toujours plus bas jusqu'au ruisseau, puis nous remontions à nouveau, déjà vingt kilomètres de tirés. Il se mettait à pleuvoir. Les moustiques nous fonçaient dessus. Nous continuions à avancer, la conversation réduite au strict minimum. Chaque fois que je regardais en arrière, tout en chassant les moustiques de mes doigts, Rose souriait, le visage ruisselant de pluie et de sueur, les cheveux emmêlés.

— OK ?

— Génial.

Ce jour-là, les derniers kilomètres furent brouillés, par l'épuisement autant que par la pluie. Les pouces glissés sous les bretelles du sac à dos, nous avançons vaille que vaille, nous arrêtant pour boire à de minuscules ruisseaux, nous remontions, toujours plus haut. Et enfin, la super-piste de terre battue, plate,

menant au parking, à la civilisation. Je baissai le hayon de mon 4 x 4 et nous pûmes nous débarrasser de notre paquetage. Je sortis la glacière, j'ouvris une bière plus si fraîche et la tendis à Rose pour la première gorgée. J'attendis, la canette à la main, tandis qu'elle s'efforçait d'enlever sa chaussure, le même genre de Red Wing que je portais pour le travail. Sa chaussette en laine grise était rouge. Pas juste vaguement colorée, mais rouge écarlate. Je l'aidai à enlever ses chaussettes collées à la peau, dévoilant les restes exposés d'énormes ampoules sur ses talons, sur la plante de ses pieds qui semblaient dépecés.

— Bon sang, m'exclamai-je, pourquoi tu n'as rien dit ?

— Qu'est-ce qu'on aurait fait ? On se serait arrêtés ?

Elle haussa les épaules, prit la bière, en but un peu et laissa échapper un long "Aaaah !" Elle marcha en boitillant vers la cabine du camion.

— On devrait peut-être aller se chercher quelque chose de plus frais.

L'ANNÉE où elle termina ses études, une fois son diplôme d'ingénieur en poche, Rose partit avec moi pour un long voyage de deux mois sur les routes, en hiver, dans un autre de mes pick-up en décomposition, un Ford Courier cette fois. Elle appela ce périple le Tour des Parcs nationaux. Yellowstone, Tetons, Rocheuses, Bryce, Zion, Mesa Verde, Arkansas Wildlife Refuge pour voir les grues blanches, Padre Island National Seashore. Nous cheminions vers La Nouvelle-Orléans, vers le Mardi gras, en n'empruntant les Interstates que lorsqu'il n'y avait pas d'autre route. Notre atlas tombait en miettes, nous avancions à l'aveuglette, au jugé, de notre mieux. Toutes les routes menaient forcément *quelque part*, non ?

Alors que nous longions le Golfe du Mexique en direction de La Nouvelle-Orléans, en tâchant de rester au bord de l'eau, nous finîmes par nous retrouver sur une route qui n'allait nulle part. Un écriteau géant, grand comme un panneau d'affichage, était planté dans l'asphalte même. ROUTE

FERMÉE SUR 40 KILOMÈTRES. Pour cause de dégâts causés par l'ouragan.

Nous nous arrê tâmes devant, laissant tourner le moteur. Pour vérifier la carte, mesurer tout le chemin à parcourir en sens inverse, tous les détours, en murmurant des jurons. Je sortis, m'approchai de l'écriteau, et regardai par-dessus, la longue route déserte. Elle m'avait l'air en parfait état.

Je revins et fis part à Rose de mon opinion. Elle leva un sourcil.

— Bon, on peut toujours avancer un peu, pour voir à quoi elle ressemble.

— Histoire de se rajouter un peu de route à faire en sens inverse, après ?

Je haussai les épaules.

— Peut-être bien.

— Regarde ce panneau. Le message est clair. Et toi tu penses que la route est en bon état ?

Je haussai à nouveau les épaules.

— Y a qu'à aller voir.

Elle secoua la tête, me traita d'imbécile – ou eut recours à quelque autre mot doux.

Je roulai sur l'accotement, puis m'en éloignai en priant pour que nous ne soyons pas bloqués dans le sable. Une fois le panneau contourné, de retour sur la chaussée, la route déserte s'étendait devant nous, notre route côtière personnelle, notre chemin de briques jaunes, doré par le sable qui s'y répandait ici et là. Peu à peu, nous prîmes de la vitesse. Vitres baissées, l'air salé sur notre peau, nous volions, sur une voie ou sur une autre, en plein milieu, les seuls habitants de la planète. Trois kilomètres, huit kilomètres. Je riais, riais, Rose souriait en se demandant à quoi cette même route ressemblerait quand nous devrions la parcourir en sens inverse, après avoir finalement atteint la partie emportée par les eaux.

Quinze kilomètres. Les bras à l'extérieur, caressés par le soleil, cheveux au vent, les lents rouleaux de l'océan scintillant presque à portée de main. Dix-huit kilomètres. Vingt.

— On est à mi-chemin ! croassai-je.

À vingt et un kilomètres, le moteur se mit à tousser. Une petite secousse agita les ceintures de sécurité. Nous échangeâmes un regard. Le moteur recommença, se cabra et crachouilla. Et puis tout à coup, plus rien, mort. Alors que nous ralentissions, on n'entendait plus que le vent, puis une fois arrêtés, il n'y eut plus que le lent clapotis des vagues paresseuses.

Avant que Rose ait pu articuler un mot, je dis :

— Ce n'est pas une panne d'essence.

— Génial.

Je gardai les yeux fixés devant moi pour éviter les siens. Je tentai de tourner la clef de contact. J'eus beau réessayer, aucune réaction, le moteur était inerte. Voilà, j'avais pour ainsi dire épuisé mes connaissances en mécanique. À côté de moi, Rose dit :

— T'es sérieux, là ?

Je sortis. Soulevai le capot. Tripotai quelques fils. Tirai sur une ou deux courroies. Tout était impeccable.

— Essaie de redémarrer !

La petite brise du Golfe n'atténuait guère la chaleur, ni l'humidité.

Le moteur brouta, brouta encore. Rien.

— C'est comme si l'essence n'arrivait pas jusqu'à lui, dis-je.

Avec le capot relevé, je ne voyais pas Rose. Ce n'était pas plus mal.

J'ôtai le bouchon du carburateur. Le contemplai. En suivant les tuyaux à droite et à gauche, je trouvai ce que je croyais être la pompe à carburant, bizarrement vissée au châssis à peu près sous le siège du conducteur. Un autre tuyau en partait, vers le réservoir. Je tenais le bon bout.

— C'est peut-être la pompe à carburant. Peut-être un filtre encrassé.

— Qu'est-ce que tu y connais, en pompes à carburant ? demanda Rose.

Assise dans la cabine, elle préparait des sandwiches au thon, ses genoux servant à la fois d'assiette et de planche à découper. Au moins, nous ne mourrions pas de faim. Pas tout de suite.

À l'aide de mon couteau suisse et de l'unique clef à molette trouvée dans la boîte à gants, je réussis à détacher le tuyau allant au moteur et je trouvai un filtre qui, malheureusement, semblait assez propre. Je demandai à Rose de redémarrer, et elle s'exécuta en se contentant d'une légère mimique incrédule. Rien ne sortit de la pompe.

— La pompe ne marche pas, annonçai-je.

— Tu en as une de rechange ?

Ce fut la panique. J'arrachai le tuyau de la pompe, du côté du réservoir. L'obstacle se trouvait peut-être entre le réservoir et la pompe, celle-ci étant en état de marche. Je fermai mes lèvres sur le tuyau et inspirai. Rien. J'inspirai plus fort. Toujours rien. Le problème étant pratiquement diagnostiqué, j'inspirai un bon coup et j'eus aussitôt la bouche remplie de plus d'essence que je n'aurais voulu.

Je reculai en titubant, crachai, m'étouffai, tirant sur mon T-shirt pour y essuyer ma langue. Les larmes aux yeux, je ne voyais plus clair, et je demandai de l'eau.

Rose attrapa le premier objet qu'elle trouva et, le thon encore sur les genoux, me passa la brique de jus d'orange restée toute la journée sur le plancher, celle que nous soupçonnions d'être tournée et à présent chauffée à environ 30 °C. M'attendant à de l'eau, j'en engloutis une gorgée en guise de rince-bouche, mais le liquide ressortit aussi brutalement que l'essence, y compris par mes narines. Je tournai en rond à quatre pattes, sur l'asphalte brûlant, la bouche ouverte, bavant, crachant, l'estomac retourné.

Quand je repris enfin mon souffle, et que j'eus réussi à ne pas vomir, je me rassis.

— Mais qu'est-ce que tu m'as donné ?

Rose me répondit et je battis des paupières, en frottant mes yeux humides.

— Du jus d'orange ?

— C'est un peu comme un cocktail vodka orange, tu sais ?

Assis sur l'asphalte qui me chauffait le postérieur, je hochai la tête.

— Comment va la pompe ?



— Je pense que je l'ai.

Évitant les flaques orange vif sur la route, je me remis au travail, refixant tout ce que j'avais détaché. Je pris la cruche d'eau à l'arrière du véhicule et me rinçai la bouche, encore et encore. Tout ce que je mangerais, désormais et jusqu'à la fin des temps, aurait un goût de raffinerie de pétrole.

Au lieu de demander à Rose de faire à nouveau démarrer un moteur mort, je dis que j'allais le faire. Elle se poussa, me tendant un sandwich comme une question. L'odeur du thon en boîte n'arrangeait rien au goût de pétrole. L'atlas, bien enroulé, était entre nous deux. Au cas où le pick-up ne repartirait pas, j'imagine.

Je tournai la clef et le moteur s'alluma dès le premier essai. Bon, au deuxième, peut-être.

Je passai les vitesses, souris, dévoilai mes dents fumantes, et mis les gaz. En route.

— On avance, là ?

— Bravo.

— Mais...

— On n'est plus qu'à mi-chemin.

Elle baissa le sandwich.

— Vraiment ?

— Tout ira bien, dis-je.

Et tout alla bien, en effet, le 4 x 4 ne s'asphyxia et ne faillit s'arrêter qu'avant d'atteindre l'autre extrémité fermée de la route. Je découvris qu'en ouvrant ma portière, en me penchant à l'extérieur et en donnant un coup de clef à molette sur la pompe, je pouvais faire repartir le camion. Cette manœuvre devint de plus en plus nécessaire à mesure que nous avançons. À Creole, un garagiste proposa de souder une vieille pompe Peterbilt sur le châssis. Elle était à peu près grosse comme un ballon de foot. La pompe existante était plus petite que mon poing. Beaucoup plus petite. Je refusai, et nous poursuivîmes tant bien que mal jusqu'au Lake Charles, non sans manier la clef à molette à chaque feu rouge.

Mais elle était formidable, cette route barrée. Pas un seul obstacle. La vue sur l'océan. La brise marine. Notre voyage de

noces dix ans avant la vraie lune de miel. Le monde entier nous appartenait.

Deux mois plus tard, Rose commença sa carrière d'ingénieur. J'étais de retour dans les Tetons, de retour sur la rivière, lorsqu'elle fit son premier achat grâce à son nouveau gros salaire. Un pick-up tout neuf, étincelant, tout juste sorti de l'usine.

Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Mai 2004

JE me réveille, l'obscurité dans la cabane est semblable à de la brume, le bois n'éclate ni ne craque plus dans le poêle. La vitre est vide, le ciel mouillé, même si je n'entends pas pleuvoir. Je déclenche la lueur verte du cadran de ma montre. 4 heures du matin. Six heures de sommeil. D'affilée. J'ai quasiment établi un record.

Toute une nuit à dormir, voilà quelque chose dont j'ai presque perdu le souvenir: Nolan a définitivement perturbé notre rythme de sommeil, car jamais enfant n'a eu de nuits plus agitées. Je tente pourtant de rester au lit un peu plus longtemps avant de basculer mes jambes sur le côté, de poser mes pieds sur le sol froid. Une journée à commencer à la lumière de la lampe frontale. Mais dans le calme, cette fois. Seul. Ni garde forestiers ni biologistes. Ni garçons sur le point de tomber du lit.

Lanterne. Feu. Café. Quelque chose à manger, puis un petit quelque chose de plus, avec l'espoir que le vent dispersera les nuages, chassera la pluie qui embrume tout. Après avoir attendu un long moment dans le noir, je tiens jusqu'à 8 heures: n'ayant plus rien à faire, je sors, les œufs pour toute mission.

L'eau rugit sous le pont, un pin entier se tord et se tourne en s'écrasant contre la berge, percute le fond, pivote et repart dans le sens du courant. Je m'arrête à mi-chemin pour observer, subjugué, comme d'habitude fasciné par la vitesse du courant.

Je travaillais dans les Tetons depuis près de deux semaines, ou du moins, à défaut de véritablement travailler, j'essayais d'apprendre à survivre à la descente en canot de la rivière. Afin d'accroître mon expérience, je me lançais sur l'eau le week-end, après le travail, avant, et durant le service, je faisais le plus souvent possible équipe avec Pancoast. Chacun dans son petit canot, nous nous pourchassions sur la rivière, nous entraînant à débarquer dans des endroits de plus en plus difficiles. Nous naviguions sous la neige, sous la pluie, sous un soleil ardent, l'été à deux mille mètres d'altitude s'épanouissait autour de nous, les températures montaient, la neige diminuait sur les berges, le niveau de l'eau montait, la rivière devenait brune et charriait de la terre. Les rives s'effondraient par blocs entiers qui disparaissaient. De nouveaux canaux s'ouvraient du jour au lendemain, et nous nous engagions dans des ouvertures à peine plus larges que nos canots. Nous voulions être les premiers à explorer un nouvel itinéraire, à le nommer. Puis, après nous être frayé un chemin entre les arbres inondés, après avoir descendu de petites cascades, nous repartions dans la violence du cours principal et nous nous laissions emporter en aval. Comme de jeunes animaux, nous apprenions en jouant, nous nous préparions pour le jour – si jamais il advenait – où nous devrions être capables de débarquer n'importe où, quelles que soient les conditions.

Les arbres, sapés par le courant, vacillaient et s'écroulaient. La rivière se remplissait d'un mélange bouillonnant de débris, de rondins, d'arbres entiers. De temps à autre, un tronc submergé percutait quelque chose sous la surface et faisait des moulinets, surgissant tel un kraken au ralenti, la tête penchée au-dessus de l'eau libre, se soulevant, filant, puis retombant avec lourdeur pour disparaître. Au fond, les pierres tourbillonnaient et craquaient, le fond plat en caoutchouc du canot, comme un tympan, amplifiait le crépitement du courant, le choc des rochers et des galets, du sable et du gravier. Cela nous rappelait le bruit du pop-corn, et nous nous demandions ce qui arriverait si un de ces arbres faisait tout à coup la roue sous nos canots.

Pourtant, ce ne fut pas un arbre remontant à la surface qui fut à l'origine de mon premier sauvetage loin de Lake Mead, mais la chute d'un épicéa de vingt-cinq mètres victime de l'érosion, qui perdit son emprise sur les rochers et le sol mince de la rivière. Il se mit à pencher, puis tomba dans l'eau presque au même instant, sans aucun avertissement pour le bateau de la Lodge Company transportant vingt passagers et qui dérivait droit sous lui.

Longue de dix mètres, avec des rebords d'un mètre de diamètre, l'embarcation était à l'origine un pont mobile militaire : on la faisait flotter jusqu'à l'endroit souhaité, on la couvrait de planches et on y faisait passer des chars. Trop énorme pour être manœuvré comme un canot ordinaire, le bateau possédait un genre de perche à chaque bout, une sorte de rame géante que les bateliers, à dix mètres l'un de l'autre, utilisaient de façon coordonnée pour pousser le navire dans un sens ou un autre sur la rivière.

Quand l'épicéa s'écrasa en plein au centre de l'embarcation, il n'atteignit par miracle aucun des passagers, mais se glissa entre eux, frappa les rebords, bouscula le canot, et tout le monde fut précipité au fond du bateau sauf les deux pilotes situés aux extrémités. Ces derniers furent catapultés dans les airs, puis atterrirent chacun à l'endroit qu'occupait l'autre auparavant, comme s'ils avaient procédé à un échange de rames. Mais le navire, remarquablement intact, se redressa et continua sa descente de la rivière, emportant désormais l'arbre en plus des passagers. Les racines traînaient au fond, faisant pivoter le canot perpendiculairement au courant. Les bateliers, avec leurs rames tout à coup dérisoires, n'avaient aucun moyen de contrôler la situation et, en aval, sur leur trajet, se trouvait l'un des plus grands et des plus anciens embâcles de la rivière : Witch's Broom, le Balai de la Sorcière, un enchevêtrement d'arbres et de branches cassées vieux de plusieurs décennies, devenu une sorte de jeu de mikado cauchemardesque dont les baguettes étaient malmenées, agitées, secouées et remuées par toute la force des eaux enflées de la rivière.

Alors que le radeau géant s'approchait avec son arbre et ses passagers du nid hérissé de branches et de troncs fendus, les pilotes annoncèrent qu'il allait y avoir une collision, qu'ils avançaient si vite que tous les passagers allaient tout bonnement devoir sauter quand on leur en donnerait l'ordre. Leur élan vers l'aval les entraînant vers l'embâcle, cette manœuvre leur permettrait d'en éviter la façade et d'atterrir sur les rondins, où ils seraient en sécurité.

Et cela marcha. Sous l'impact, le bateau se désintégra, comme s'il était en papier de soie. Les rebords en caoutchouc se déchiquetèrent au contact des pointes et piques des rondins gris usés par les intempéries. Les passagers tombèrent un peu partout sur l'embâcle. Ils étaient couverts d'égratignures et de bleus, mais secs et hors de danger – bien qu'échoués. Seul un des bateliers, contrôlant sa rame au dernier moment, reçut un coup bas : la pointe d'un arbre mort, effilée comme une aiguille, lui perça la jambe et s'insinua entre l'os et le muscle de son mollet. Mais il parvint lui aussi à se hisser en haut de l'embâcle.

Nous reçûmes l'appel après qu'un autre bateau avait repéré l'équipage coincé au sommet de l'embâcle. Il descendit encore huit kilomètres jusqu'à Moose Landing et s'empessa de signaler ce qu'il avait découvert au poste de commande du parc. Pancoast et moi jetâmes nos canots à l'arrière d'un camion et fonçâmes sur les quinze kilomètres qui nous séparaient de Deadman's Landing, où nous mîmes les bateaux à l'eau et pagayâmes sur huit kilomètres jusqu'à Witch's Broom. Connaissant cet endroit, mon estomac se noua comme avant une course, et je me demandai comment diable nous allions faire pour mettre pied à terre là-bas. Malgré tout, rien à voir avec les décharges d'adrénaline de Lake Mead. Sur huit kilomètres, nous nous criâmes des solutions possibles, le pop-corn bruissait au fond de nos canots. Au mieux, nous arriverions une heure après l'accident. Ce qui était fait était fait. Aucune vie n'était en suspens. À condition de pouvoir poser pied, nous transporterions les victimes sans encombre jusqu'à la rive, vers un endroit accessible en voiture, d'où l'on pourrait les conduire

à leur motel ou à leur camping. Même si l'idée de débarquer sur cette pelote d'aiguilles me rendait malade, je ne pouvais m'empêcher de sourire tandis que nous pagayions, nos canots comme des moustiques filant sur l'eau comparés au mastodonte occupé par l'arbre.

Une fois Witch's Broom en vue, nous mîmes les canots en biais par rapport au courant, Pancoast devant, en nous laissant porter contre le côté droit de l'embâcle sur lequel les gens s'étaient réfugiés. Face à cet amas de rondins à travers lequel l'eau brune écumait, nous étions à la recherche du moindre endroit calme où nous pourrions glisser pour débarquer. Pancoast trouva une brèche, s'en approcha à la rame et, juste derrière lui, j'en trouvai une aussi. Mission accomplie. Ensuite, il fallait débarquer; attacher les bateaux, sauter et nous frayer un chemin sur les rondins, jusqu'aux naufragés.

Je découvris le batelier, le seul blessé, un bandage improvisé déjà enroulé autour de son mollet. Du travail de pro. Je me baissai pour l'examiner et un passager, chirurgien orthopédique, m'assura que tout avait été fait dans les règles de l'art et que je ne devais pas y toucher. Ma joie ne fit que s'accroître.

Faisant le tour de l'embâcle à la recherche d'options possibles, nous décidâmes, Pancoast et moi, de porter nos canots par-dessus, vers le côté gauche, de les déposer dans un chenal surgi de l'embâcle même, et de convoier les passagers par groupes de six jusqu'au point où ce cours d'eau devait rejoindre la Schwabacher's. Nous pourrions ainsi les conduire au vieux débarcadère, celui-là même où l'on m'avait emmené quand j'avais douze ans. Avec les radios, nous appelâmes les gardes forestiers pour qu'ils viennent chercher les naufragés, avec une ambulance. D'autres canots partirent de Deadman's Landing.

Je pris le dernier chargement, un groupe de touristes venus admirer tranquillement le paysage des Tetons en descendant la rivière, et qui avaient passé des heures sur un amas mouvant et flottant d'arbres cassés. Alors que nous attendions, un autre arbre gigantesque flotta vers le Balai de la Sorcière, braquant sur nous sa motte de racines comme la pointe d'une lance.

Tout l'embâcle fut ébranlé et soulevé par l'impact et, lentement, la cime de l'arbre bascula vers la droite, comme un pendule, l'arbre entier tournant vers le chenal principal en se dégageant de l'enchevêtrement. Ses racines se prirent alors dans une corde de chanvre de deux centimètres qui était en fait la ligne de sauvetage du radeau. La corde jaillit hors de l'eau, se tendit aussitôt au maximum, l'eau giclant des fibres serrées comme sous l'effet d'un puissant courant électrique ; à cet instant, l'air autour de la corde n'était qu'une brume de minuscules gouttelettes volantes. Puis, malgré ses deux centimètres de fibres de chanvre tressées, la corde claqua comme un vulgaire bout de ficelle. Elle craqua comme un coup de feu et tout disparut, les éclaboussures, la corde ; l'arbre continua son chemin en tourbillonnant, l'embâcle reprit son basculement rythmé. Les touristes avaient envie de rentrer chez eux.

Et donc, alors que le soir tombait et que je les emmenais sur le cours paisible de la petite et étroite Schwabacher's, je tentai de les calmer, de terminer leur excursion de sorte qu'ils n'aient plus qu'une belle aventure à raconter. Je désignai une hutte de castors, en expliquai la construction, leur montrai le nid d'un balbuzard. Me plaçant à la perpendiculaire du courant, je désignai en amont un héron qui s'envolait et, tandis que toutes les têtes étaient tournées dans cette direction, ma rame percuta le fond de l'eau, remonta à travers la dame de nage en caoutchouc ; la poignée, que je serrais encore dans mon poing, me frappa en pleine mâchoire, cognant mes dents assez fort pour en écailler l'émail, juste au-dessus de ma langue.

Je ravalai le juron fort peu officiel que j'aurais pu laisser échapper, aveuglé par les larmes que causaient la douleur et le choc. L'humiliation d'avoir commis une bévue digne d'un bleu n'aidait pas du tout. En les apercevant enfin au débarcadère, mes passagers acclamèrent les voitures des gardes, et il fallut une minute ou plus pour que l'un d'eux se tourne vers moi, leur sauveur, et voie mon menton et ma chemise tachés de sang, celui que je n'avais pas été capable d'avalier tandis que je ramais, beaucoup plus précautionneusement, vers le débarcadère.



C'était, je pense, un spectacle fort peu encourageant. Mais ils étaient sauvés, on ne voyait pas de cheveux de sirènes griffues ondoyer sous la surface, rien qu'une bande de touristes hébétés mais souriants, prêts à reprendre le cours normal de leurs vacances.

Une fois ceux-ci pris en charge et conduits ailleurs, Pancoast et moi rechargeâmes nos canots, les attachâmes à l'arrière du pick-up et repartîmes chez nous, vers le nord. Il ne pouvait s'empêcher de rire à cause de la tête que j'avais et de ma langue enflée qui me faisait parler comme Elmer le Chasseur dans les dessins animés. Je hochais la tête, j'avais mal, mais je gardais les yeux fixés sur ces montagnes, que le crépuscule réduisait à des silhouettes violacées. Je sentais que j'avais enfin trouvé mon chez-moi.



Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Mai 2004

LESTÉ par l'eau, je remonte la colline depuis Gates, exercice qui permet de lutter contre le froid, et je ne peux m'empêcher de sourire. Si cette boucle quotidienne ne me tue pas, elle fera de moi un titan, à force de devoir chaque jour piétiner en vêtements de pluie ruisselants pour aller regarder une eau noire inchangée dans des seaux noirs inchangés.

Sans les chevaux, le trajet semble plus lent, ou peut-être simplement moins encadré. Je quitte le sentier et je longe des rangées d'arbres en jetant un coup d'œil aux collines derrière moi. Je suis presque surpris de me trouver à la rivière, dégringolant la pente encore boueuse, où mes traces d'hier sont les seules à troubler les longs sillons que les chevaux ont laissés derrière eux en glissant.

Si tant est que les œufs aient changé, ils seraient plutôt moins actifs. Mais je respecte le rituel, je vérifie les filtres, le débit, je ne vois ni engorgement, ni vase, ni changement. Température de l'eau: 5 °C, ciel couvert, pluie intermittente. J'ai l'impression que je vais souvent écrire ces mots-là sur les pages imperméables de Dave.

Rien d'autre à faire sauf partir pour Spruce Creek. Je remonte vers les plateaux et, quand j'arrive à la rivière, à soixante mètres devant moi, une petite forme noire escalade un tronc d'arbre. Je me pétrifie, les mots *ours* et *ourson* émergent lentement à travers les synapses. Aussi noire que les arbres calcinés qui l'entourent,

la créature grimpe en toute hâte l'un des rares grands ponderosa encore en vie. "Où est maman?" dis-je, et un autre ourson se lance dans l'arbre, puis un troisième. Je recule d'un pas, je monte sur un tronc abattu, pour voir de plus haut, élargir mon champ de vision, et je répète avec insistance "Où est maman?"

Elle est là, assise en bas de l'arbre. Sa propre noirceur, entrecoupée par les broussailles, se fond dans le brûlis. Je descends de mon tronc et je recule, je me sauve vers le terrain découvert. Ils sont si noirs que je ne les vois pas, même là où mon champ de vision est dégagé. Je devrai chanter d'autant plus.

La mère m'observe tandis que les deux premiers oursons continuent à grimper, à peut-être vingt mètres du sol. Le troisième s'arrête, me regarde m'en aller, puis baisse les yeux vers l'ourse et repart en sens inverse, comme un monteur de lignes électriques descendant un poteau; arrivé à terre, il se réfugie d'un bond contre sa mère. Elle s'éloigne de dix mètres de moi, les oursons restés dans l'arbre crient mais ne bougent pas. L'ourse part encore un peu plus loin, et j'en fais autant, pour les laisser aussi seuls et aussi peu menacés que possible.

Comme dans le cas du chat perché au-dessus de l'échelle des pompiers, je me demande s'il est aussi facile pour eux de descendre, et j'espère que je ne trouverai pas de petits corps brisés au pied de l'arbre.

Le lendemain, chantant comme un fou furieux, je me promène parmi ces arbres et j'examine le sol autour du tronc de leur ponderosa. Rien. Tous en vie, tous partis. Je souris et me dirige vers mes œufs.

Toujours pas la peine de mélanger l'eau, même avec un doigt. Je remonte dans les plateaux, jusqu'à la piste qui ramène vers le nord; partout des wapitis qui me regardent, qui se remuent un peu, puis me regardent à nouveau. Alors que je m'avance parmi les arbres serrés avant Spruce Creek, je fais peur à deux tétras sombres et je manque de tomber raide en entendant leur stupéfiant battement d'ailes s'élever à travers les branches. Je crie, je hurle dans ce qu'il reste de

la forêt dont les branches aux doigts couverts d'aiguilles me frôlent de part et d'autre, ce qui pousserait Hansel et Gretel droit vers la chaumière de la sorcière. Comme ils m'aveuglent et m'assourdissent, leur bruissement dans le vent froid paraît presque menaçant, il a quelque chose d'étrange et d'effrayant. Je frappe des mains, des pieds, je crie : "Hého, là-dedans ! Dégagez !" sur le chemin du retour aussi.

Quand j'arrive enfin à la clairière verte de la cabane, je sors de l'étroite fente qu'est la piste cavalière et je coupe à travers la prairie jusqu'à la maison, dont je fais le tour pour ouvrir les volets. Je pose mon sac, j'enlève mes bottes. Le rouge-gorge et moi nous flanquons l'un à l'autre une peur terrible. Papa rentre à la maison, diguediguedon.

À l'intérieur, le silence m'enveloppe, l'immobilité, l'absence des garçons, et je pars vers la piste aux wapitis, je tourne pour descendre vers la rivière, je la longe jusqu'à la cache à nourriture, puis je remonte la colline jusqu'à la cabane. Je fais le tour de mon territoire tandis que le crépuscule tombe. À l'intérieur, j'exécute machinalement les gestes : le feu, le dîner, le livre. Juste avant d'allumer la lanterne, je sors de la caisse placée sous mon lit l'oreiller Batman d'Aidan, je jette un coup d'œil triste sur la serviette en papier de Nolan, et je m'allonge en remontant mon sac de couchage. Je regarde par la fenêtre, la lune a déjà eu le temps de se lever et de descendre, les étoiles commencent à proliférer.

JOUR après jour, la semaine suivante, ma routine ne change guère. Un ours, au loin, ici et là, des wapitis partout, des cerfs de Virginie autour de la cabane, la pluie incessante, comme si je vivais vraiment à l'intérieur de mon nuage personnel, le midi à peine plus lumineux que l'aube ou le crépuscule. Alors que je patauge pour aller vérifier les œufs, je me fais rire tout seul en me rappelant une vieille chanson d'auto-stoppeur, brailée sur d'innombrables tronçons d'autoroutes abandonnées et désertes, *In the early morning rain*, de Gordon

Lightfoot. *Je suis loin de chez moi, Dieu, combien ceux que j'aime me manquent, dans la pluie du petit matin, sans nulle part où aller.* Je l'ajoute à mon répertoire de berceuses pour effrayer les ours.

De retour, après m'être changé, bien au sec, je contemple par la fenêtre le monde gris et pluvieux en me demandant comment diable j'aurais fait pour distraire les garçons dans de telles conditions. Je finis par tirer la caisse de sous mon lit. Les roulettes grincent, le contreplaqué racle le croisillon au pied du lit. Écartant mes vêtements, je récupère le sac de peaux de cerf que j'avais mis de côté pour les mocassins, et l'esquisse du contour de leurs pieds que j'avais pensé à réaliser. J'utilise le même petit livre sur l'art de fabriquer des mocassins des Amérindiens que j'avais employé à Indian Creek, je vais jusqu'à reprendre le même modèle, et je déroule une peau pour y tracer un duplicata miniature de mes mocassins à jambières des Indiens Flathead.

Juste avant de transformer le contour de leurs pieds en patron, je m'aperçois que j'ai oublié de mesurer la circonférence de leurs pieds. Tout ce cuir, tout ce temps, le contour de leurs pieds qui me dévisage sur la feuille de mon bloc à dessin, si menus par rapport à mes péniches, et j'ai oublié une mesure essentielle. Puis je remarque les notes au crayon dans la marge du livre, mes propres mensurations d'il y a vingt-cinq ans.

J'étudie les chiffres griffonnés. Peut-être un ratio, la longueur de mon pied, divisée par la circonférence, égale la longueur de leur pied divisée par x. Mes souvenirs de maths niveau collège viennent à ma rescousse. Sans vraiment savoir si cela fonctionnera, mais en espérant simplement ne pas rentrer à la maison avec des chaussures dans lesquelles ils ne pourront rentrer qu'à l'aide d'un bélier, je me mets à découper. À coudre.

Je ne peux pas rentrer les mains vides.

JE me traîne jusqu'aux œufs en tenue de pluie complète : tête baissée sous ma capuche, je trébuche et je glisse dans la boue, je

chante dans les zones sombres, je passe le pont à petits pas, je hurle quand je traverse le couloir Hansel et Gretel et ses arbres serrés, dignes d'un cauchemar.

Descendre le long de la pente boueuse plantée de frênes menant aux œufs de Spruce Creek est un trajet épique, la boue tellement semblable à de la graisse que je me demande toujours comment j'arriverai à remonter. Mais une fois aux couveuses, je sors les lunettes de lecture que, depuis l'an dernier, je suis forcé de glisser dans mon gilet de pêche afin de pouvoir faire des nœuds et que je viens de me rappeler d'emporter : je soumetts les œufs à une véritable inspection. Enfants, nous taquinions sans pitié notre père au sujet de son crâne qui se dégarnissait, de sa presbytie qui s'accroissait, et nous lui proposions de lui tenir son journal à l'autre bout de la pièce. Tout cela me paraît un peu moins comique à présent.

De tout près et avec une vision nette, je remarque des changements dans le panier d'observation. Des lignes d'un rose foncé, comme une traînée de sang, s'incurvent autour des œufs. Leur colonne vertébrale. Ces œufs ne sont plus simplement des yeux, ils ont aussi une épine dorsale. Je m'assieds, souriant.

— Eh, visez-moi ça, les gars. Bande de vertébrés!

À part ça, tout est toujours pareil, pas de vase, pas la peine de modifier le débit ou de faire quoi que ce soit. Je m'agrippe donc pour remonter la colline, je m'accroche à tous les troncs et à tous les rochers à ma portée, puis je poursuis vers Biggs, couvert de suie et de boue. Le soleil se montre même pendant un court instant, et j'ose ôter ma veste de pluie.

À l'extrémité nord de Biggs Flat, face à la principale arête des Rocheuses à l'ouest, les nuages se soulèvent assez pour que j'aperçoive la Grande Muraille de Chine, une falaise longue de trente kilomètres et haute de trois cents mètres, sans doute le site le plus célèbre de toute la Bob Marshal Wilderness, et que je rêve de voir depuis toujours. Cachée jusqu'à présent, elle se dresse bien visible, le soleil scintillant sur sa neige fraîche. Je souris comme un homme des cavernes tâtonnant et bigleux qui vient de découvrir la lumière.

Alors que je pénètre dans la grande étendue ouverte des plateaux, j'aperçois un mouvement à la lisière de la forêt incendiée; encore un ours noir qui se glisse le long des arbres, qui flaire les troncs abattus, en pousse un, poursuit son chemin. On dirait la mère que j'ai vue auparavant, mais sans oursons. Sont-ils perchés dans un autre arbre, à crier après leur maman?

Je l'observe jusqu'à ce qu'il ait pratiquement disparu: il se dirige vers le nord, puis se met debout et continue vers le sud. Bien que je sois à découvert, trois cents mètres nous séparent et le vent ne souffle pas en direction de l'ours. S'il m'a vu, je n'ai pas dû faire grande impression sur lui.

Moins de dix minutes plus tard, sur les collines vertes comme un parcours de golf, de l'autre côté de Biggs Creek, je vois une autre tache noire. Dans les brûlis, le noir se voit beaucoup moins, mais sur une telle étendue lisse couleur émeraude, rien n'est plus repérable que cette tache noir de jais. Je m'arrête et la tache se met à courir à grandes enjambées, un ours au grand galop. Il fonce à travers la plaine, vers le nord, un peu cul par-dessus tête, comme un ballon de plage noir rebondissant sur un rivage verdoyant. Roulant droit vers la rivière, il ralentit seulement lorsqu'il plonge sous couvert du bois, et encore.

Je reste sur l'herbe. La piste que je dois emprunter me mène vers la brèche dans laquelle l'ours a disparu. "Vraiment?" me demandé-je. Lors de mes précédents séjours en pleine nature, j'ai dû voir à peu près quatre ours. Je secoue la tête et je contemple toute l'étendue de Biggs Creek, à droite et à gauche. J'entreprends la descente tout en beuglant l'hymne national. En entrant dans la poche sombre de forêt, je chante les dernières paroles, "*and the home of the brave*", et je hurle: "Début du match!" Il n'est pas exclu que je me sente ridicule.

J'enlève de la vase dans quelques seaux, mais j'ai du mal à savoir si elle est là depuis longtemps ou pas. Bien que toujours moins actifs que le jour où nous les avons apportés, les œufs gigotent de temps à autre, et presque tous arborent leur colonne vertébrale fraîchement apparue.



Je note ces remarques dans mon journal, puis je fais une pause en m'asseyant au soleil. Je garde une pomme pour les Flats, où je pourrai la savourer sans haleter parce que je viens de gravir la pente.

À la cabane, la solitude me frappe de moins en moins à chaque jour qui passe. Nous commençons à nous connaître, le rouge-gorge et moi, et je le prévien avant de laisser tomber mon sac sous le porche, je recule et j'attends qu'il s'élançe vers un piquet de la clôture d'où il me regarde glisser ma clef dans la serrure et ouvrir la porte. Je respire le silence. Privilège rarissime à la maison, être seul est une chose à laquelle je dois me réhabituer.

Je marche jusqu'à la piste d'atterrissage. Un groupe de wapitis est couché à l'extrémité nord, seules quelques sentinelles sont sur pied. Je les laisse en paix et m'enfonce dans les arbres, en faisant le tour pour regagner la cabane.

Avant de partir, Lee m'a montré le sac de douche solaire et, malgré le manque avéré d'énergie solaire, je l'ai rempli et laissé sous le porche le matin. Je le teste maintenant, surpris de le trouver un peu plus que tiède.

Conscient de ma frivolité – une douche au bout de seulement une semaine – je me traîne entièrement nu jusqu'à la chambre froide, le sac de douche pendu à une main, ma serviette, le savon et mes vêtements propres dans l'autre. Une poulie fixée au bout du toit de la chambre froide sert de cabine, et j'y hisse le sac, j'ouvre le petit embout, me place sous le goutte-à-goutte et commence à me frotter comme si c'était une course. Par un petit 11 °C venteux, je me sèche comme si j'essayais de m'arracher la peau, j'enfile mes habits à toute vitesse, et je grimpe dans les armoises pour rentrer à la cabane. Tout un monde nouveau.

Après le dîner, j'écoute le silence, un calme que même la pluie ne trouble pas. Je me balance dans mon rocking-chair, souriant, et un gémissement qui n'est pas tout à fait celui d'un coyote me parvient, porté par l'air du soir. Le son est assez étrange pour que je repousse mon fauteuil, marche jusqu'à la porte et sorte dans les derniers rayons du soleil.

Un instant après, un autre long hurlement solitaire et prolongé retentit, un peu lugubre. Même si je n'en ai encore jamais entendu, je souris en murmurant "Un loup". Les wapitis de la piste se lèvent, tête dressée, corps tendu. Au deuxième cri, ils se rangent en file indienne, prêts à déguerpir.

Une fois échauffés, les loups se dispersent, les uns remontent directement la colline derrière les wapitis, un autre groupe vers Red Shale Creek, au sud.

Bizarrement, tandis que les loups haussent le ton, hurlant sans les glapissements ou les fous rires des coyotes, les wapitis semblent se détendre, et se remettent finalement à brouter. Sont-ils capables de comprendre ?

Pourtant, ils s'arrêtent aussitôt, et je remarque peu à peu le léger bourdonnement d'insectes éclos depuis peu, les allées et venues précipitées des hirondelles qui s'en nourrissent, surgies de leur nid sous le rebord du toit de la cabane. Dans un arbre brûlé de l'autre côté de la piste d'atterrissage, deux corbeaux se hêlent avec des croassements exubérants. Tout le monde se réjouit qu'il y ait un peu de soleil.

À l'arrière-plan, les nuages courent par-dessus les montagnes, rosissent quelques minutes, deviennent ensuite plats et blancs avant de finir par s'assombrir jusqu'au gris avec le crépuscule. Malgré leur vitesse, pas un souffle de vent n'agite la prairie, et quand je me retourne vers la cabane, le panache de fumée de la cheminée monte droit dans l'air, symbole parfait de l'abri, du confort, et même du foyer.

Le ciel vire au noir bleuté et luit au-dessus des montagnes. Quelques planètes brillent. Alors que la nuit tombe autour de moi, le ciel s'emplit du curieux mouvement vrombissant des bécassines.

Quand j'étais ranger dans les Tetons, on jouait au softball le soir, dans un champ, à Moran. Enfin, un genre de champ : une étendue d'armoise, où l'érosion n'avait laissé que de vieux galets et du gravier. Parmi les mauvaises herbes du milieu de terrain, où l'armoise n'attendait que mon départ pour reconquérir l'espace, j'écoutais les bécassines qui plongeaient pour délimiter

leur territoire, le vent sifflant à travers les plumes déployées de leur queue – un roucoulement montant, rapide et creux, comme une tourterelle triste dont on aurait poussé le son. En jetant de temps à autre un coup d'œil vers le batteur, j'essayais de localiser les oiseaux à l'oreille, puis à l'œil, et j'arrivais parfois à repérer un de ces corps minuscules qui descendaient en piqué, puis remontaient dans le ciel, le son tombant sur moi quelques instants plus tard. Plus souvent que je n'aimais l'avouer, je me jetais sur la balle uniquement en entendant craquer la batte, et ma tête se détournait du ciel pour revenir au jeu.

Vers la fin de ma première saison au parc, lors d'un mouvement exceptionnellement gracieux et athlétique par lequel j'essayais de rattraper une balle au sol, je trébuchai par-dessus le joueur de première base et me disloquai l'épaule. Sage, notre lanceur, ranger saisonnier depuis vingt-deux ans, accourut, vit ma clavicule qui tendait la peau de mon épaule et, alors qu'il me connaissait à peine, devina qu'un garçon de vingt-deux ans, ranger pour sa première année, ne devait pas avoir d'assurance santé.

— Gamin, faut que tu tiennes bon jusqu'à demain matin, et après tu tomberas du camion en attachant ton canot.

Je souris, hochai la tête – un accident du travail, couvert par l'assurance – et il ajouta :

— Maintenant, tire-toi. Ce soir, tu n'as pas joué.

Pourtant, c'était trop tard. Le chef habitait en face du terrain de base-ball, il avait vu l'incident par ses fenêtres et avait accouru alors qu'il ne participait jamais aux matchs. Il déclara que c'était une blessure en dehors du service, il en avait été témoin et lui, le parc, n'en était pas responsable. Il proposa néanmoins de me conduire à l'hôpital de Jackson. Il prit sa voiture, à chaque nid-de-poule je tressaillais et j'avais le souffle coupé. Je me tenais le coude, je maintenais mon bras en hauteur, pour que ma clavicule reste sous ma peau. En cours de route, il alluma son radar, découvrit un automobiliste qui roulait trop vite, l'obligea à s'arrêter et me laissa assis à l'arrière pendant qu'il rédigeait une contravention.

L'intervention chirurgicale qui suivit m'empêcha d'exercer mes fonctions de police fluviale, et dès le lendemain de ma sortie de l'hôpital, Sage (pour l'état civil, il s'appelait Bob DeGroot, mais personne n'employait ce nom, et même son badge d'uniforme indiquait simplement "Sagebrush" – "Armoise") m'accueillit au poste des rangers, désigna mon bras en écharpe et dit :

— Eh bien, gamin, j'ai l'impression qu'on va faire équipe ensemble.

C'était comme être invité à voir l'envers du décor. Ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, jadis détenteur du record mondial du cent mètres dos crawlé, Sage travaillait dans les Tetons depuis si longtemps que personne n'avait une vision très claire de sa mission exacte. Énigme du parc, ce sexagénaire à qui on donnait quarante ans, encore bâti comme un nageur, doté d'une épaisse tignasse blonde, d'yeux bleus perçants et d'un sourire plein de malice, se pointait chez moi tous les matins, troquait son pick-up contre un véhicule officiel, me disait bonjour quand il entraînait prendre sa clef sur le râtelier près de la porte, puis s'en allait. Souvent, on n'avait plus de ses nouvelles avant son retour le soir, lorsqu'il revenait, quittait le camion officiel et rentrait chez lui, au bord de Pacific Creek.

Je montai dans son pick-up, engourdi par les antalgiques, mais vibrant de curiosité. Je découvris que la mission exacte de Sage consistait à explorer. Tout, partout, tout le temps, sans se soucier des districts et des frontières, ni de grand-chose d'autre. Le jour de mon anniversaire, un mois après le jour où j'étais presque arrivé en première base, il nous avait emmenés à des kilomètres hors du parc, vers Togwotee Pass. Je m'étais demandé tout haut ce que nous ferions si un incident réclamant notre présence survenait au parc. Il avait réagi en coupant la radio nous reliant à ce dernier.

— On n'est pas les seuls à travailler là-bas.

Il avait pris un chemin de terre qui montait, et montait, jusqu'au moment où nous avions atteint la neige. Nous étions sortis du véhicule pour passer en mode 4 x 4, puis nous avions

continué à serpenter entre des congères toujours plus épaisses, sur une route de plus en plus rudimentaire.

— Sage, avais-je dit, et si on est coincés ici, dans le trou du cul du monde ?

Les pneus avant sautaient, griffaient la neige, incapables d'atteindre le gravier. Le châssis percuta le sol. Je te l'avais bien dit ! pensai-je en moi-même.

Sage laissa tourner les roues une seconde, satisfait, puis il coupa le moteur. Dans ce silence tout neuf, il me regarda et dit :

— Gamin, il y a une chose que tu vas devoir apprendre à faire : te détendre. C'est ce que j'essaie de t'apprendre ici.

Il se pencha vers la banquette arrière de la grande Dodge verte et en tira un pack de six bières qu'il posa entre nous sur le siège avant.

— Joyeux anniversaire, gamin ! dit-il en ouvrant deux bouteilles et en faisant tinter le verre de la sienne contre la mienne.

Nous restâmes jusqu'à épuisement du pack de six, puis nous sortîmes pour déneiger la voiture. J'aurais voulu qu'il reste mon mentor à vie.

Quittant les bécassines, mon souffle formant des nuages que je distingue à peine dans le noir, je frissonne, puis repars vers la cabane. Sans prendre la peine d'allumer la lanterne, je me déshabille et me glisse sous mon sac de couchage, ma tête reposant sur l'oreiller d'Aidan. Par la fenêtre, je vois que le rouge-gorge s'est installé lui aussi ; sa tête dépasse d'un côté de son nid, sa queue de l'autre. Derrière, dans les cieux sauvages, même dans le noir, les bécassines continuent à monter puis à plonger pour signaler à tout le monde ce qui leur appartient.



Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Juin 2004

LE lendemain matin, à la place de la gadoue et de la pluie, je marche dans le givre, le ciel est clair, le soleil s'élève au-dessus des montagnes tandis que je descends la boue durcie à Spruce Creek et que je remonte dans l'ombre. Et là, dans le seau numéro quatre, d'une propreté immaculée, je découvre un unique œuf doté d'une queue. Comme un minuscule têtard rose, il s'éloigne de moi, ou de la lumière, et s'enfonce sous les autres œufs, plus lents. Dans le numéro cinq, il y en a davantage, et sur quelques-uns je vois des côtes en plus de la colonne vertébrale, et peut-être même des branchies, une sorte de respiration rapide et rythmée. Même ici le soleil brille, et je me penche pour en protéger leur ADN délicat, sans pouvoir retenir un sourire de fierté parentale. Ils progressent, ces petits. Je gravis la pente d'un bon pas, je me hâte vers Biggs, mais là-bas les œufs sont... eh bien, ce ne sont encore que des œufs.

Néanmoins, à la simple perspective du soleil, j'ai emporté ma canne à mouche jusqu'ici, et je traverse le plateau en l'agitant comme une baguette de chef d'orchestre. De Biggs je bifurque vers la North Fork, à un kilomètre et demi en aval.

Pendant un long moment, Biggs Creek ressemble aux environs de Los Angeles : une ligne presque droite de galets sans aucun signe distinctif, sans arbres, sans buissons, sans obstacles. Un canal plus qu'un ruisseau de montagne. Je me demande

comment les petits ombres, longs d'un centimètre, se débrouilleront pour dévaler ce champ de courses.

Puis les collines se resserrent vers la rivière, les broussailles et les arbres aussi, et j'en viens bientôt à ramper sur des sentes de cerfs, à travers des taillis de sous-bois épargnés par les incendies, je trébuche sur des branches mortes. Ma visibilité se limite soudain à quelques mètres et, entre le gargouillis de la rivière, le frou-frou des feuilles et les aiguilles agitées par le vent, je m'entends à peine quand j'essaye de chanter et de crier. Je commence à me demander si je suis sur une piste de cerf ou d'ours. Si je me fais dévorer alors que j'allais à la pêche, Rose viendra ramasser les crottes d'ours rien que pour piétiner ma dépouille.

Les falaises finissent par s'ouvrir sur un large plateau, le ruisseau s'élargit en un delta avant de rejoindre un cours d'eau plus important. La berge opposée est une paroi abrupte dont me séparent cent mètres d'herbe et de galets, ainsi que ce qui reste, après les incendies, d'un gros bosquet de grands peupliers. À peine ai-je fait un pas dans la clairière que je tombe sur une énorme masse de vieilles crottes d'ours pleines de poils et de fragments d'os, qui s'émiettent uniformément et auxquelles le passage du temps a donné le gris sans vie des cheveux de vieillard. Je jette un coup d'œil vers la piste d'où je viens d'émerger. Sortant quelques morceaux de bœuf séché de leur sac hermétique, je ramasse les deux plus grosses crottes. Des trésors rapportés de la cambrousse pour les garçons.

L'herbe de l'an dernier, morte, dorée, me balaye les jambes jusqu'à ce que j'atteigne la partie érodée de la rive. L'eau file, presque limpide, il y en a plus que je ne me l'imaginai à la maison. Le cours est assez important, même si la berge de galets blancs sur laquelle je me tiens montre qu'il est parfois bien plus important encore.

Je prépare ma canne et je pêche dans le trou situé juste en dessous de la confluence, sans succès. Je me sens si bien au soleil que cela m'est bien égal, et je descends un peu en aval, lançant ma ligne ici et là.



Au bout de huit cents mètres, la rivière se divise autour d'une île; de mon côté, elle creuse son chemin, un crochet très profond – dans une falaise que je pourrais escalader, où je trouverais peut-être un chemin vers l'autre côté, mais étant donné le rythme de la pêche, cela me paraît représenter une overdose d'effort et d'optimisme à la fois.

Je préfère poser mon sac à dos, en tirer la gourde et la saucisse que j'ai fait cuire la veille, et m'allonger dans l'herbe. La viande a ce même goût que je connais depuis les barbecues dans les jardins du Wisconsin, et je revois parfaitement l'asphalte craquelé et rapiécé de notre allée, le rectangle de la zone de strike que j'avais tracée sur la porte blanche du garage avec une motte de terre, où j'ai passé des heures, des années à pratiquer mon lancer, à projeter une balle de tennis sur le portail, qui devait produire à l'intérieur un bruit répétitif et abrutissant, dont ma mère ne s'est jamais plainte une seule fois.

Encadrés par l'herbe ondoyante, une série de nuages d'un blanc éclatant dérive vers l'ouest et rend le bleu plus profond. Je ferme les yeux, je laisse le soleil rougir le noir derrière mes paupières. Quand je me réveille, je me mets debout et je pars en amont, mais dans ce sens-là, au-delà de Biggs, la rivière est entièrement encastrée dans les falaises, ce qui me prive de tout espoir de la remonter jusqu'à la cabane. Je me tourne donc vers les collines brûlées, j'ahane à travers les troncs abattus, tombant systématiquement sur des arbres juste un centimètre trop hauts pour être enjambés, et je finis par atteindre enfin les plateaux, des lupins un peu partout, plus bleus que le ciel.

Les kilomètres s'accumulent, la chaleur est impitoyable – après toute cette pluie, me voilà déjà obligé de me rappeler que le soleil est chose à apprécier. Au dernier ruisseau que je traverse, je finis mon eau, je regarde la seule colline longue et pentue de la piste, un virage poussiéreux orienté plein sud qui rôtit au soleil. Je fais semblant de trembler, et je m'écrie "La Colline de la Mort!", un jeu auquel j'ai déjà joué avec les garçons: assis sur le rebord de la petite pente de notre jardin, je les

précipite par-dessus mon épaule tandis qu'ils essayent de me faire tomber.

Même une colline torride et poussiéreuse au milieu de nulle part me ramène directement à eux. Tout en me hissant avec des inspirations râpeuses et régulières, je me demande si dans ma vieillesse je serai incapable de traverser une pièce chez nous sans me les représenter quand ils étaient enfants. En un sens, je l'espère.

Au sommet de la colline, je m'arrête devant la petite mare pleine de roseaux à côté de la piste, et quand j'y trouve une bonne pierre à lancer, je cours sans prendre mon élan et lance le caillou vers une touffe de roseaux au centre de l'étang, que je manque d'environ un mètre. J'aboie : "Balle !"

Lorsque j'escalade la colline après avoir franchi le petit pont, du côté de Gates, et que j'entre dans le bois sombre au-dessus des chutes, il m'est difficile de ne pas chanter *Fox Went Out on a Chilly Night*, suivi de *Take Me Out to the Ballgame* – dans cet ordre, comme l'a exigé Nolan pendant des années. Je sautais parfois quelques vers, pour en finir plus vite. Comment ai-je pu faire une chose pareille ?

De retour à la cabane, je mouille ma tête dans la rivière. Je me déshabille. Je mets un short, un tee-shirt non trempé de sueur, et troque mes bottes contre des sandales. Je revis. J'ouvre la grange, je tire du sac Duluth le vieux hamac de mon père, du temps où il était dans la marine. Je traîne la lourde toile jusqu'au bord de la piste d'atterrissage, et je le suspends entre deux arbres qui me paraissent convenir.

Enfants, nous avons tous passé du temps dans ce hamac, sans guère prêter attention aux lettres noires tracées au pochoir sur la toile blanche : D.F. FROMM RT 3/C 306-70-84. TECHNICIEN RADIO, 3<sup>E</sup> CLASSE. Je ne sais pas ce que signifient les chiffres. Il y a une anecdote que mon père aime raconter : j'ai fait une quelconque bêtise, lui me court après pour en discuter avec moi, j'interpose le hamac entre nous deux et il est piégé, vaincu, et nous nous retrouvons tous les deux à nous courir après entre les arbres, comme dans une histoire de Bibi Lapin, en faisant de notre mieux pour ne pas rire.

Il y a quelques années, je rendais visite à mes parents dans le Wisconsin, et ils me demandèrent si j'avais besoin de leur matériel de camping. Devenus septuagénaires, ils avaient décidé que dormir par terre n'était plus de leur âge. Le vieux sac Duluth me revint à l'esprit, et ils y ajoutèrent leur tente. Après un instant de réflexion, je posai également la question du hamac.

Mon père blêmit et je tâchai de faire oublier ma requête. Il avoua qu'il n'était pas sûr, mais qu'il pensait ne pas avoir envie de s'en séparer. Ma mère lui rappela qu'il ne s'en était pas servi depuis des années. "Qu'est-ce que nous en ferions?" demanda-t-elle. Mais mon père, visiblement embarrassé, ne céda pas. À ma connaissance, mes parents n'avaient jamais été du genre sentimental, mais j'étais quand même honteux d'avoir posé la question.

Environ une semaine après, de retour dans le Montana, je reçus un paquet: le hamac soigneusement plié et emballé, avec un mot de mon père disant que sa propre réaction l'avait étonné, qu'il savait qu'il ne s'en servirait plus jamais, et qu'il serait content si les garçons pouvaient en faire usage. Il ne savait pas où il avait eu la tête.

Je place l'oreiller Batman sur la toile et je m'allonge. Je contemple la longue piste d'atterrissage devenue prairie, la brise tournoie au-dessus de moi. Les morceaux de cuir pour ces mocassins dont j'ignore s'ils iront un jour à mes fils reposent sur mes genoux sans que j'y touche. Je sais où mon père avait la tête. Nous voyons s'éloigner tant de choses. Et les garçons avaient bel et bien utilisé le hamac, tous les ans, avec la même passion que nous à l'époque.

Je finis par déplier les morceaux de cuir, je commence à coudre, je termine les pieds, j'y attache la haute tige qui s'enroule autour du mollet. Étendu sur le dos, mon couteau à filet planté dans un morceau de bois serré entre mes genoux, j'embobine un bout de cuir autour de la lame et je découpe un mètre cinquante de lacets. Quand j'ai terminé, j'enfile les mocassins sur une branche, je noue les lacets par-dessus les jambières. Aidan est enfin en mesure d'habiller le sauvage qui est en lui.

Tandis que je travaille, des wapitis s'avancent sur la piste, l'un d'eux file droit vers le bloc de sel, près du corral, sans m'accorder un regard. Un autre arrive par-dérrière et longe l'arמוש, à vingt mètres. Le vent souffle vers moi, et même si je suis parfaitement visible, aucun des animaux ne s'en soucie le moins du monde. En tant que chose horizontale suspendue entre deux arbres, sans tête, sans jambes, sans rien qui me rattache au sol, je ne suis peut-être pas une menace, je suis aussi peu humain qu'il est possible de l'être, tout simplement.

J'observe ce deuxième wapiti qui se dirige vers le sel, mollement repoussé par le premier, un coyote se glisse sous la barrière et pénètre sur la piste, jette un coup d'œil à droite et à gauche, puis s'en va en trotinant, à la recherche d'écureuils terrestres.

À l'autre bout de la piste, le groupe de wapitis cesse de brouter, garde les yeux fixés sur le coyote. Ils n'ont pourtant pas l'air aussi prêts à filer que le soir où les loups hurlaient. En fait, ils semblent aussi agressifs que peut l'être une harde de wapitis femelles, ils font quelques pas vers le coyote, qui garde tout aussi soigneusement les yeux sur eux.

Deux femelles se détachent du groupe et foncent vers le coyote. Il bondit sur le côté, dévale, et ses poursuivantes ralentissent. Mais dès que le coyote s'arrête, elles repartent après lui. Il ne cesse d'esquiver, puis d'interrompre sa fuite, et elles continuent à le pourchasser, comme des petits oiseaux après un faucon. Les wapitis finissent par s'élancer au galop, poursuivant le coyote jusqu'à ce qu'il baisse la queue et repasse à toute allure sous la barrière, sans s'arrêter pour regarder en arrière tant qu'il n'est pas en sécurité à l'orée du bois. Même alors, il ne marque qu'une pause très brève avant de repartir et de disparaître parmi les arbres.

Je profite de cette diversion pour descendre du hamac et me faufler vers la maison, mais à peine à mi-chemin, un long sifflement hostile retentit depuis la colline située juste derrière la cabane. Le wapiti mugit de nouveau, et je ne m'attendais pas à entendre ça au printemps. Ceux de la piste d'atterrissage lèvent la tête, proposant en retour quelques glapissements et

modestes cris. Le mâle de la colline leur répond par un nouveau beuglement franc et je l'aperçois, dessiné par les derniers rayons de soleil, d'un brun fauve sur la pente verte, déjà six pointes par bois, les andouillers recouverts d'un épais velours. Il renverse la tête, émet un cri plus bref, suivi de trois ou quatre grognements de gorge. Je ne peux m'empêcher de sourire.

Les mocassins roulés sous le bras, je repars vers la cabane quand, dans la longue prairie herbeuse au sud, je repère quatre cerfs de Virginie observant un coyote en chasse non loin d'eux. Usant de la même stratégie que dans la neige, le coyote se tapit, pattes rapprochées, tête penchée, oreille tendue. Puis il saute en l'air, retombe les membres raides, les pattes avant jointes, museau à terre pour voir s'il a bel et bien plaqué au sol une souris sous toute cette herbe.

Au premier bond, les cerfs s'écartent et le coyote, bredouille, lève la tête vers le troupeau bondissant de drapeaux blancs, comme s'il ne comprenait pas vraiment la raison de tant d'émoi. Puis il concentre de nouveau son attention sur l'herbe, la tête de côté. Environ une minute plus tard, il bondit encore. Cette fois, il rejette la tête en arrière, une souris vole en l'air, rattrapée une seconde plus tard. Comme des gamins qui engloutissent du pop-corn. Cul sec! Le coyote s'avance de quelques mètres et s'arrête pour écouter.

On dirait que je ne suis pas le seul à être ragaillardé par la réapparition du soleil.

Je reste dehors, le soleil tombe derrière les montagnes et, une demi-heure plus tard, la lune se lève, presque pleine. Une nuit froide en perspective.

Sans regarnir le poêle, je me glisse sous mon sac de couchage et j'éteins ma lampe frontale. La lune éclaire toute la prairie devant ma fenêtre, l'herbe devient gris argenté. Les cerfs paissent à quelques mètres du porche. À la maison, tout le monde dort.



Grand Teton National Park, Wyoming  
Années 1980

DANS les Tetons, je dormais sous le toit d'une vieille cabane, une ferme datant des premiers colons : des rondins de trente centimètres de diamètre, noircis par la fumée et par le temps, l'âtre de pierre et son énorme cheminée sertis de morceaux de bois pétrifié. Le soleil s'insinuait dans ma chambre par la fenêtre située tout en haut du pignon, se faufilant entre les andouillers du crâne de wapiti fixé à la poutre maîtresse. Sous les combles, entre le plancher et le revêtement du toit, les chauves-souris filaient chaque soir et rentraient au lever du jour, avec des crissements et des bousculades dignes d'une piste d'atterrissage. Comme à Gates, je laissais toujours la fenêtre ouverte. Meuglements de wapitis, bavardages de coyotes, logorrhée des corbeaux – j'avais tout ça avec moi dans la pièce. Certains matins, mon souffle formait un petit nuage.

Et ces matinées, les tournées de bonne heure, quand j'étais le seul être au monde déjà réveillé, où je tirais un canot de l'arrière du camion le plus doucement possible, juste pour m'accrocher au silence. La rivière, masquée par les dernières brumes de la nuit, coulait avec force, ses chuchotements et ses murmures ne faisant qu'épaissir le silence. Je m'élançais parmi les volutes de brouillard, frissonnant, osant à peine respirer, de peur de briser un sortilège que je ne comprenais même pas.

Quelques heures plus tard, le soleil éclaircissait les montagnes, son ardeur ouvrait tout, la rivière n'était plus ensevelie

mais scintillait, mouvante et ombragée, vivante plus que tout au monde. Finalement, les premiers bateaux apparaissaient : les touristes, les guides de pêche, et les gros canots lourdauds des croisières panoramiques. Alors que j'avais eu la rivière pour moi seul pendant toutes ces heures, j'en voulais toujours plus. Je me glissais dans des chenaux latéraux que personne d'autre ne connaissait, j'évitais les contacts avec les visiteurs pour lesquels on me payait. C'était plus fort que moi.

Nous connaissions tous les nids d'aigle, certains d'entre nous connaissaient les nids de balbuzard, et d'autres, moins nombreux encore, connaissaient les huttes de castors ou de loutres. Je découvris un nid de merlebleu dans lequel je pouvais jeter un coup d'œil sur mon passage, vérifier les progrès accomplis à l'intérieur. Jour après jour, sans exception, nous étions sur l'eau. Quand un arbre mort bougeait, quand un arbre penché s'écroulait, nous remarquions ce changement le lendemain, de la même façon que des gens qui vont au travail à pied remarqueraient la disparition soudaine d'un bâtiment dans la rue, je suppose.

Un jour, pris dans un orage que j'avais vu venir, en prévision duquel j'avais pu me mettre sur le côté, je renversai le bateau sur moi comme un auvent, mais je dus m'y accrocher, car le vent voulait l'emporter comme un cerf-volant. La pluie grommela, impatiente, puis se déchaîna, des grêlons de cinq millimètres dont le martèlement fut si intense qu'en quelques minutes le sol en fut envahi, puis comme recouvert d'un glaçage. Les petits glaçons s'empilèrent, laiteux au soleil qui arriva aussitôt après, l'averse filant en amont.

D'autres fois, je remontais les rames, posais mes pieds dessus et je m'allongeais au soleil, les mains serrées derrière la tête comme un oreiller. Les trembles frémissaient sur les collines, les peupliers sur les berges, et je ne pouvais imaginer aucun endroit au monde où j'aurais préféré être. Aucun. Rien d'approchant. Même quand la grêle tombait.

De temps en temps, Sage descendait la rivière avec moi, m'apprenait à retirer les traverses tubulaires, à sortir le sac de couchage de notre matériel de sauvetage, me montrait comment



le canot tout entier pouvait être transformé en matelas d'eau. "Quand tu as fait une mauvaise nuit, tu n'as qu'à t'enfiler dans un de tes petits chenaux sur le côté, tu attaches le canot et tu rattrapes ton manque de sommeil."

Les nuits de pleine lune, je descendais encore la Snake, itinéraire que je maîtrisais assez pour trouver mon chemin à tâtons dans les zones obscurcies par les nuages, auxquelles le clair de lune conférait une lueur argentée, sourde, plutôt qu'il ne les éclairait, la rivière comme du mercure, fondue, un paysage remodelé, ressuscité. Les autres, qu'est-ce qui leur donnait envie de vivre ?

Lorsque je n'étais plus sur la rivière, des trajets entiers en voiture que nous passions dans les embouteillages en remontant vers l'amont disparaissaient sans laisser de trace. Même quand je conduisais. Je me retirais dans le recoin où nous rangions le matériel, je commençais à tirer les canots de l'eau pour les nettoyer, à ranger le matériel, et je me rendais compte seulement alors, encore subjugué par la rivière, que je n'avais aucun souvenir du parcours en voiture, que j'étais incapable de dire comment j'étais arrivé jusque-là.

À la fin de l'automne, en période de chasse au wapiti, alors que la rivière était bloquée par la neige et la glace, je patrouillais toute la nuit pour surprendre les braconniers, et le parc se réduisait à nouveau à moi seul. Je parcourais des routes désertes sous une couverture d'étoiles, je me garais là où la radio captait assez bien pour écouter quelques matches de base-ball, je sirotais du café en suivant le jeu. La neige sur les Tetons luisait à la lumière des étoiles, la rivière renvoyant cette même lumière sur ses hauts-fonds qu'épargnait le gel.

Alors que j'étais de retour sur l'eau pour une deuxième saison, un éclair jaune jaillit sous mon canot, un trait mince comme un rasoir qui disparut aussitôt. Je me rapprochai de la berge, remontai vers l'eau plus calme et retentai l'expérience. Une ligne, peut-être de pêche à la mouche. Une heure plus tard, trempé et frissonnant, je pus tirer des profondeurs la canne tout entière. La première des trois que la rivière m'offrirait.

Soudain, les mouches coincées dans les branches dont les visiteurs parsemaient le rivage acquirent de l'importance. Les bons jours, dans mon kayak, je récoltais vingt, trente, cinquante mouches. Je me mis à la pêche à la mouche, qui me donnait une nouvelle raison de me perdre dans les eaux. Un manteau de pluie apparut, coincé sur une souche au milieu de la rivière. Une glacière. Des gilets de sauvetage. Des rames.

Sur une rivière du Montana, mon équipage réuni sur deux canots, un autre éclat de couleur attira mon attention, au cœur d'un embâcle. Je me rangeai, grimpai sur l'enchevêtrement de bois et dégageai une casquette que je porte encore aujourd'hui. Plus en aval, sur l'autre canot, ils voulurent savoir ce que je faisais. Rose secoua la tête.

— Il fait son shopping, leur expliqua-t-elle.

Mon frère jumeau, ingénieur à Rochester, dans l'État de New York depuis la fin de ses études, vint me rendre visite et je lui fis descendre des rivières, gravir des montagnes. Autour d'un feu de camp, tandis que je brûlais le manche cassé d'une hachette et qu'il m'initiait aux secrets des métaux trempés, la conversation roula sur nos vies si différentes: il avait pris un congé, était venu ici en avion, cette semaine était une part considérable du temps libre qu'il aurait pour toute l'année, et il la passait ici à faire ce que, moi, je faisais à peu près tous les jours. Apparemment, moi, j'avais du temps à perdre, alors que lui, il avait l'argent pour faire tout ce qu'il voulait – même s'acheter une nouvelle hache au lieu de s'arracher les cheveux sur un outil cassé –, mais seulement quelques semaines par an. Moi, je me retrouvais presque à court d'argent chaque printemps, après les mois sans emploi. Pas de bas de laine, pas de retraite, pas d'épargne par capitalisation, pas même de billets d'avion. Je n'avais jamais eu de carte de crédit. Mais chacun semblait avoir ce qu'il voulait, sans envier l'univers de l'autre. Paul admettait que je menais une vie assez agréable, mais pensait qu'avec le temps, elle deviendrait plus dure. Je ne pouvais que hocher la tête devant les flammes, tisonner les charbons avec un bâton. Avec le temps? Comme cette malédiction qui

m'attendait, l'avenir. Je ne voyais vraiment rien qui risquait de la faire advenir plus vite.

Mais les années passèrent. Rose s'installa à Great Falls où débuta sa carrière d'ingénieur. Mon frère se maria, vint moins souvent me voir. Mes parents, si prompts à me laisser vivre ma vie des années auparavant, à me laisser arpenter seul les forêts, commençaient maintenant à se poser des questions. Ils voulaient que j'essaye au moins d'imaginer ma vie dans d'autres endroits. Ils parlaient de projet de vie, de revenu, d'emploi à plein temps, ils me demandaient ce que je ferais dans cinq, dix, vingt ans. Ce que Rose ferait. Envisagions-nous de nous marier? D'avoir des enfants? Pensant que la seule chose qui retardait cette existence-là était mon manque de ressources, ma grand-mère m'offrit une de ses bagues en diamants et me dit de faire sertir les pierres dans un nouvel anneau. À Rose elle dit :

— À ta place, ça fait des années que je lui aurais montré la porte.

Ils étaient simplement inquiets, ils craignaient que je sois perdu pour le monde, emporté par un tourbillon, porté disparu sur les rivières. À vingt, vingt-cinq ou trente ans, je ne voyais pas où était le problème. Mais des enfants... Sauraient-ils être une nouvelle rivière qui m'emporterait?



Gates Park  
 Bob Marshall Wilderness, Montana  
 Juin 2004

PERDU dans les Tetons, à la dérive sur la Snake river, pour la première fois peut-être je dors assez bien pour paresser au lit, en regardant la lumière s'insinuer dans le jour. Un wapiti mâle, le plus gros que j'aie vu jusqu'ici, avec six belles pointes d'épais andouillers veloutés, passe devant la fenêtre. C'était peut-être lui qui claironnait de l'autre côté de la rivière. Il paraît en bien meilleure forme que les femelles, la robe nettoyée de toute trace du pelage d'hiver, plus sombre et bien plus lisse. Je me redresse sur le coude et il panique, mais se contente de faire un bon de côté avant de se remettre à brouter.

Après l'avoir laissé pâître plus loin, je sors du lit et me surprends à marcher sur la pointe des pieds pour laisser au maximum le wapiti en paix. J'allume la radio du Forest Service pour écouter le bulletin météo et je me rappelle tout à coup que Tom m'a demandé de contacter Choteau tous les matins. Un bulletin de santé. Pour leur signaler que je suis encore en vie. Après avoir réduit le volume de la radio à un murmure, je les contacte pour la première fois.

— Vous êtes *qui*? s'étonne le standardiste.

Apparemment, mon silence jusque-là ne les a pas affolés plus que ça.

Je lui donne des détails – qui, où et quoi –, et le standardiste me remercie avant de me souhaiter une bonne journée. Je souris et lui en souhaite tout autant. C'est une conversation.

Je me branche sur la station qui diffuse en non-stop le bulletin météo. Soleil brûlant prévu pour Great Falls, entre 24 et 29 °C, mais ici, dans les montagnes, il fera entre 18 et 21 °C. Je décide d'oser le short et de partir tôt pour éviter la chaleur.

J'avale mon porridge et je déniche ma vieille chemise d'uniforme du Park Service, parce qu'elle a des poches de poitrine, d'un côté pour les jumelles, de l'autre pour le carnet que m'a donné Aidan, pour que je me rappelle les choses à lui raconter. Je glisse ma ceinture dans mon short, m'arrêtant pour fixer le spray à gauche et le revolver à droite.

D'abord frisquettes, les collines me tiennent au chaud jusqu'à ce que le soleil passe au-dessus des montagnes. Je trouve des wapitis groupés dans les brûlis, quatre ici, huit là, et quand j'atteins l'extrémité nord de Biggs Flats, j'en rencontre environ quatre-vingts, répartis depuis la piste jusqu'au sommet des collines verdoyantes à l'est, tous se dirigeant vers moi. Les derniers du troupeau se répartissent de part et d'autre du bosquet de trembles calcinés dans lequel je me glisse. Invisible, j'attends.

Ils se divisent autour de moi comme un cours d'eau, cinq femelles et petits à ma droite, qui me jettent à peine un coup d'œil, cinq à ma gauche, contournant la limite du brûlis, à trente mètres, plus méfiants. Pas de brise pour ainsi dire, et le peu qu'il y en a doit souffler vers eux. Ils s'arrêtent et regardent, tendant le cou, déplaçant leur poids d'une patte sur l'autre avant de finalement lever le mufle et de passer en trotinant. Voyant cela, les cinq de droite creusent l'écart entre nous, mais continuent leur chemin, rejoignant les autres derrière moi. Puis ils baissent la tête pour brouter.

Je reste immobile, mais, même si je n'ai aucune envie de les déranger, il est temps pour moi de reprendre mon chemin. Je me lève et, tel un banc de poissons, le troupeau fonce comme un seul homme, en une brusque explosion, les muscles tendus, enfonçant leurs sabots dans le sol. Ils se précipitent à une cinquantaine de mètres plus haut dans la colline et, là

encore, comme un seul homme, ils s'arrêtent, me dévisagent, non comme s'ils m'avaient observé avec soin quelques minutes auparavant, mais comme si j'étais soudain sorti de terre.

J'ai à peine le temps de faire quelques pas avant que la première femelle proteste. Cinq ou six autres glapissements suivent. Je continue jusqu'à Biggs en gloussant, tandis que les wapitis, telles de petites brutes de bac à sable, jouent les durs seulement en me voyant m'éloigner.

Dans l'espoir de ralentir un peu et d'éviter que ces excursions ne se transforment en marches de la mort, j'ai apporté une vieille édition des *Aventures de Nick Adams* de Hemingway, achetée dans les Samoa à mon retour de Nouvelle-Zélande, et après avoir vérifié les œufs, je repars vers les plateaux et je grimpe jusqu'à un énorme sapin de Douglas sur le bord de la piste, un des rares à avoir survécu aux incendies, qui semble avoir été fait pour donner de l'ombre.

Sous l'arbre, la poussière desséchée est marquée d'empreintes de wapitis, une poussière si fine que je distingue la trace de leurs poils là où ils se sont couchés. J'écarte quelques pierres et pommes de pin, puis je m'assieds. Par-dessous les branches, j'ai une vue dégagée à travers les plateaux jusqu'à la forêt brûlée où j'ai croisé des ours noirs en balade; en me tournant légèrement vers la gauche, jusqu'à celle où les oursons grimpaient en haut de leur arbre.

M'adossant au tronc, je tire *Nick Adams* de mon sac, je bois une longue gorgée d'eau, je mords dans une pomme, et je lis "Le Village indien", qui m'émerveille comme toujours. Quand il ne se donnait pas tant de mal pour être à la hauteur de son mythe, ce vieil Ernest savait vraiment écrire.

Mais je lis désormais comme je marche: je me jette directement dans la nouvelle suivante, avançant à tout prix. Je m'oblige à refermer le livre, à regarder l'herbe onduler, à étudier quelques souches brûlées que j'essaye de transformer en ours, un peuplier abattu depuis longtemps, quelques rondins argentés largement cachés par l'herbe. C'est un moment de paix, presque au point le plus chaud de la journée, et rien ne semble bouger, à part le

bourdonnement de quelques mouches, le croassement lointain d'un corbeau.

Je bois encore une rasade et je range mes affaires. Je suis parcouru d'un frisson à cause de ma chemise qui, plaquée contre mes omoplates par le sac, est trempée de sueur.

Je n'ai plus qu'à faire un crochet par la Spruce, les arbres sombres. Je me mets en route.

Traversant Headquarter's Creek, je remonte après avoir franchi le petit pont et j'arrive sur la piste menant au sommet de la crête. En contrebas, la rivière n'est plus qu'une ride d'argent, car les derniers incendies ont déblayé tout l'endroit. Un balbuzard glisse à la surface, trop près de deux oies dont le nid est perché sur les vestiges d'un arbre mort. Elles s'envolent, pourchassent le balbuzard au fil de l'eau, criant et battant des ailes comme si leur vie en dépendait, l'une repart vers le nid, l'autre continue jusqu'au coude de la rivière et disparaît. J'ai du mal à croire qu'un balbuzard pourrait constituer une menace pour leurs œufs, leurs petits – mais enfin, la sécurité avant tout.

J'avance tant bien que mal, je m'approche du passage Hansel et Gretel, le virage du croque-mitaine, où mon univers entier se réduit à un mètre ou deux autour de moi.

Alors que je suis encore en terrain découvert, les poils de ma nuque se hérissent, mes épaules sont secouées par un frémissement. Difficile d'être sûr de ce qu'on entend lorsqu'on marche en pleine nature, car tous ces petits bruits proches – le frottement des habits, le contact des pieds sur les pierres, les brindilles et les aiguilles de pin, le vent, l'eau – couvrent les autres. Malgré tout, je m'immobilise, je tourne la tête à droite et à gauche, je tends l'oreille.

Et le revoilà, pas d'erreur, ce son que je n'ai plus entendu depuis dix-sept ans. Un rugissement au milieu de nulle part.

Je me tourne vers le point d'où vient le son, face à la rivière, au canyon. Sur la falaise abrupte, de l'autre côté, dans les broussailles qui viennent de repousser, parmi les quelques points noircis des arbres morts, ils ne sont pas difficiles à repérer. À peut-être deux cents mètres, mis presque au niveau de mes



yeux par les accidents du terrain, deux grizzlys, l'un se débattant avec quelque chose derrière un rondin carbonisé, l'autre en retrait, qui s'avance puis recule. À trente mètres au-dessus d'eux, un wapiti femelle se promène, épiant leurs moindres mouvements.

Le plus gros des deux ours, derrière le rondin, lève la tête, tire sur quelque chose, et la patte arrière d'un jeune wapiti se dresse, puis retombe mollement. Le plus petit des deux, qui semble cependant de taille adulte, se rapproche un peu tandis que le gros garde la tête baissée jusqu'au moment où, sans prévenir, le grand grizzly explose, saute par-dessus le rondin, et, les pattes avant déployées, le poil hérissé, se jette sur le plus petit, attaque massive et terrifiante qui me coupe le souffle, alors que je suis de l'autre côté de la rivière. J'ai entendu parler d'hommes impassibles face à de telles charges, attendant que l'ours change de trajectoire à la dernière seconde, car il s'agit souvent de charges feintes, et je me demande ce qui coule dans les veines de ces hommes-là, ou s'ils se sont simplement pétrifiés et ont par la suite trouvé une théorie expliquant leur incapacité à bouger le moindre muscle. Le plus petit des deux ours sait comment réagir : il bat en retraite à toute allure.

Le gros – d'ailleurs, je devrais plutôt dire l'énorme et le grand – ne se donne pas le mal de le pourchasser. Un autre rugissement dérive jusqu'à moi. Le gros ours piétine puis se retourne, remonte par-dessus le rondin qu'il a enjambé, et baisse la tête dans ce qui reste du wapiti. L'ours moins énorme revient par un chemin détourné.

Au-dessus d'eux, le wapiti femelle appelle son petit, d'un cri plaintif et guttural. Aucun des deux ours ne lui accorde le moindre regard.

Quand le plus gros des deux relève la tête, j'ai eu le temps de sortir mes jumelles, le rouge du sang est bien visible sur son museau. Il arrache des lambeaux de quelque chose, des intestins peut-être. Le wapiti appelle.

L'autre ours revient par la gauche, puis par la droite, il tourne en rond, les minutes s'écoulent, il se rapproche peu à

peu, jusqu'à ce que le gros ours charge à nouveau, sur à peine plus de cinq mètres, une ruée à vous arrêter le cœur. Le petit recule en titubant presque deux fois plus loin, il observe, tourne la tête à gauche, puis à droite, sans vraiment regarder l'autre. La tête ensanglantée, le grand garde le petit à l'œil; au-dessus, à leur insu, le wapiti femelle entreprend de descendre la colline pour aller au-devant de son petit, comme s'il y avait encore quelque chose à faire, quelque chose à sauver.

Le gros ours balance la tête dans sa direction. Le wapiti continue à descendre précautionneusement, il lève une patte, la pose, puis recule, puis avance de nouveau, touche le sol puis relève le sabot, comme un chat qui teste l'eau. Il mugit, le grizzly regarde, laisse l'animal faire quelques pas avant de charger à nouveau en montant la colline, trois, peut-être quatre ruées qui couvrent dix ou quinze mètres en un instant. Le wapiti femelle détale, mais retrouve sa position initiale. Et appelle.

Le gros ours fait demi-tour, revient derrière le rondin noirci, baisse la tête. Ses épaules se resserrent lorsqu'il tire sur quelque chose. Sa tête part en arrière, ses mâchoires s'ouvrent, se ferment. Le petit continue à s'avancer en décrivant un cercle, il observe, incapable d'aller plus près, incapable de renoncer.

Le wapiti appelle.

Je contemple le spectacle pendant peut-être vingt minutes, couché derrière la crête, caché. L'action se répète en une boucle sans fin, le gros repousse le petit, puis le wapiti, puis il grignote, puis tout recommence.

Spruce Creek n'est pas loin, et je décide d'y aller et d'en revenir avant que les deux ours en aient terminé, tant que je sais encore où ils se trouvent. Je me lève, bien visible, et je descends la piste, jetant de temps à autre un coup d'œil par-dessus mon épaule, même s'ils ne semblent jamais regarder dans ma direction. Je m'enfonce dans la forêt dense, j'aperçois derrière chaque branche de longues griffes noires et l'éclat de dents blanches. Je crie "Va-t'en d'ici!" et je respire à nouveau quand je suis à découvert de l'autre côté, le Petit Chaperon Rouge à l'abri chez sa Mère-Grand. Je descends en courant la pente jusqu'aux

œufs, presque en chute libre, la rivière s'incurve juste assez pour dissimuler les ours sur la colline opposée, et cette maman wapiti triste et solitaire.

Après un rapide contrôle de routine des ombres, je remonte et atteins le passage sombre. Cette fois, je me rapproche des ours. J'ai beau courir, je ne crois pas qu'un petit wapiti ait suffi à les retenir le temps qu'a duré mon absence. Je frappe dans mes mains, je crie tout le long du chemin, et quand je reviens là où la bête a été tuée, je scrute toute la colline avec mes jumelles. Pas un animal en vue : ni ours ni wapiti, petit ou adulte.

Quand j'arrive à la cabane, je suis tout enrôlé d'avoir chanté et crié. Enrôlé, anxieux et surexcité.

La seule fois où j'ai entendu ce rugissement, ma première véritable rencontre avec un grizzly, c'était des années après Indian Creek, lors de ma dernière année dans les Tetons.

La limite nord du parc, avec ses montagnes de carte postale au sud et à l'ouest, la Snake qui serpente devant elles comme si elle posait pour les photographes, était un territoire rude et abrupt, parsemé de pins lodgepole, en général peu visité et presque totalement dépourvu de points de repère. Les cerveaux du QG, qui s'interrogeaient sur tout ce qui méritait qu'on s'interroge, comme les supérieurs hiérarchiques de Gags à Helena, commencèrent à s'inquiéter des chasseurs qui s'introduisaient dans le parc depuis la Teton Wilderness au nord et décidèrent que, puisque j'avais travaillé six saisons sur la rivière, j'étais la personne idéale pour tracer sur une carte cette frontière sans rivière et sans chemin.

Pancoast me conduisit donc jusqu'à la limite du parc, propulsant la vieille Dodge comme un boulet de canon sur la route de la réserve naturelle, les peupliers le long de Pacific Creek jaunis par le givre, semblables à des éclairs, les trembles comme des bouffées d'or dans des poches abritées parmi les verts épais des épicéas et des pins qui tapissaient les montagnes. La vitesse maximale étant la seule qu'il connaissait, il pila devant le panneau indiquant la limite de la réserve, au bout de la route, la poussière que nous soulevions entrant en volutes par les vitres

ouvertes. Je dépliai le plan du parc offert gratuitement aux visiteurs et nous l'examinâmes une dernière fois.

— Bon, ça continue au nord pendant un moment, murmurai-je. Puis en plein vers l'ouest, avec ce petit coude. Ça fait quoi? Huit kilomètres? Dix?

— À peu près, dit Pancoast. Tu as apporté une boussole? Je tapotai ma poche.

— Ça va être un jeu d'enfant.

Je désignai le sous-bois de lodgepoles masquant le mikado de branches tombées.

Pancoast sourit.

— Un jeu d'enfant. Tu retires une baguette, puis une deuxième...

— Tu es déjà venu ici?

Il éclata de rire. Nous étions des hommes des rivières, accros à l'eau.

— Y a même pas de mares, là-haut, dit-il. (Pas de pêche. Rien.) Tu as apporté de l'eau?

— Juste une gourde.

Avant que les gens se mettent à parler de la giardiase, nous champions toujours au bord d'un point d'eau, où nous puisions à boire: ruisseau, rivière ou lac. Impossible, ici.

— Je pense que je monterai simplement jusqu'à Pilgrim Creek.

Il haussa un sourcil. La journée était déjà bien avancée, et j'avais dans mon sac des centaines de panneaux en plastique de trente centimètres par huit, où figurait en blanc le bison sur la pointe de la flèche maculée de vert. GRAND TETON NATIONAL PARK BOUNDARY\*. J'étais chargé d'en attacher un à chaque arbre que je voyais, comme aux piquets d'une clôture. Ce ne serait pas une randonnée ordinaire.

Je sortis mon sac de l'arrière du camion et le passai à l'épaule avec un gémissement. Les rouleaux de fil de fer, le marteau-pince, la hachette et l'eau. Le revolver de service. Pas une randonnée ordinaire du tout.

---

\* Limite du parc national de Grand Teton.

— Nord, ouest, le coude.

— Un panneau tous les trois ou quatre arbres, dit Pancoast, répétant les instructions du chef.

Ici, j'allais être à court de panneaux au bout de quelques centaines de mètres. Pancoast désigna la canne à pêche à la mouche enveloppée dans mon sac de couchage et mon poncho.

— Tu prévois de pêcher quoi? Le grizzly?

— C'est au cas où j'arriverais à Pilgrim Creek.

— Tu rêves. À demain. Sur la route de la décharge. À quelle heure?

Dix kilomètres, à vol d'oiseau, en suivant une ligne droite à travers cette région où la ligne droite était impossible, en fice-lant des panneaux tout le long du chemin.

— Aucune idée, dis-je.

Pancoast hocha la tête.

— J'apporterai un livre. (Il claqua sa portière et se pencha à la vitre.) Rappelle-toi, l'avenir du National Park Service est entre tes mains!

J'entrepris mon ascension de la colline.

Je passai le reste de la journée à transpirer et à grogner, en essayant de suivre les anciens panneaux de la frontière quand je le pouvais, une ligne de vieilles plaques métalliques claires-mées, et en attachant un panneau en plastique à un point d'où le dernier était visible, mon fardeau diminuant plus vite que les kilomètres. Le soir se substitua à l'après-midi, ma gourde était vide depuis longtemps, pas un bout de terrain n'était assez plat ou assez long pour que je m'y étende, et mes projets fumeux de marcher jusqu'à Pilgrim Creek commençaient à se concrétiser. De l'eau, un campement au bord d'un ruisseau, du poisson pour dîner, peut-être, tout ça vaudrait forcément mieux que de rester toute la nuit recroquevillé contre un tronc d'arbre.

À l'approche du crépuscule, qui tomba de bonne heure sous un ciel de plus en plus couvert, je finis par arriver à Pilgrim Creek. Ma carte non topographique indiquait simplement une ligne bleue et accidentée, celle-là même que je voyais du haut de

la falaise où je me trouvais. Je partis vers l'amont, à la recherche d'une brèche, puis vers l'aval, jusqu'à ce que je trouve un passage, une sorte de rampe. La pente de gravier était assez raide pour que je garde une main derrière moi, sur la colline, tandis que je descendais une centaine de mètres en chasse-neige, et je finis par me retrouver en bas sur un tas de cailloux. De l'autre côté de la rivière, la paroi du canyon se dressait tout aussi raide, mais par pure chance, j'avais trouvé l'unique endroit plat, une plage de galets surplombée de saules et de cerisiers de Virginie dont les branches les plus basses balayaient le sol.

La tranche de ciel que je voyais s'alourdit et s'obscurcit pendant que je tendais un fil entre un tronc d'épicéa abattu et sa souche brisée pour y suspendre mon poncho, le coin fixé par des bâtons taillés avec ma hachette et plantés avec le dos plat de celle-ci. Je glissai mon matelas et mon vieux sac de couchage en dessous.

Comme je vivais depuis une décennie de mon salaire de ranger, mon équipement de campeur était plus de type clodo que grands magasins. Ni tente, ni réchaud, ni aliments lyophilisés. Pas même une lampe de poche, sans parler d'une de ces formidables lampes frontales dernier cri. Juste un poncho caoutchouté pesant, datant de la guerre du Vietnam, et un matelas en mousse de cinq millimètres d'épaisseur, durcie et craquelée par le temps. Pour faire la cuisine, j'avais un vieux grill large de dix centimètres, résidu de ce que j'avais découpé pour l'encaster dans mon poêle à bois à Indian Creek, et une boîte à café de 500 grammes, carbonisée, avec le crochet d'un cintre en guise d'anse. Le menu était un sachet de riz pour le dîner et un sachet de porridge pour le petit déjeuner. Quelques années auparavant, Rose m'avait gâté pourri en élargissant mon horizon par la découverte du bouillon cube.

Je posai mon sac contre l'épicéa aux branches les plus drues et les plus basses, alors qu'un vent portant une odeur de pluie soufflait sur la rivière. Je cassai des poignées de brindilles sèches et mortes en bas des lodgepoles, je fouillai le sol pour récupérer du petit bois, des branches tombées, et j'en accumulai un stock

qui suffirait à la cuisine ce soir-là, à quelques heures de lecture au coin du feu, et à faire bouillir le porridge du lendemain matin.

Juste avant le coucher du soleil, je montai ma canne à pêche. Le ruisseau était étroit et bas, mais je lançai ma ligne dans un trou d'eau grand comme mon sac à dos et j'attrapai une cutthroat du premier coup. Deux autres suivirent, assez pour dîner, juste avant la nuit. Accroupi là où j'avais pêché, je leur insérai dans le ventre la lame de mon couteau suisse et jetai les entrailles en aval, là où le ruisseau était le plus rapide, un régal pour les loutres, les visons ou les moufettes, selon qui aurait la chance d'arriver en premier.

À l'époque, on n'était pas encore obsédé par la prévention anti-ours. Du moins, pas dans les Tetons. Les parcs de Yellowstone ou de Glacier étaient le pays des grizzlys, qui commençaient à peine à s'aventurer au sud. J'étais tombé sur des traces quand je crapahutais plus au nord, j'avais trouvé des poils, des arbres griffés, mais je ne leur avais pas réellement accordé de l'importance. S'il y avait des traces d'ours au bord d'un lac, je pêchais et cuisinais à un endroit, puis je campais de l'autre côté. C'était à peu près tout. Sur ce petit coin de gravier, un ours devrait se donner beaucoup de mal pour laisser des traces, et manger et dormir à des endroits différents n'était possible que pour un balbuzard. J'étais à l'unique endroit accessible. Sur le moment, je ne me fatiguai pas à bien y réfléchir.

Je me construisis un petit feu, fis griller mon poisson, bouillir mon riz et mon bouillon cube, et mangeai à la lumière des flammes. Après le dîner, j'enfilai une chemise de laine et ouvris mon livre. Le froid montait de la rivière, le vent soufflait dans les pins en amont, attisait les flammes mourantes, faisait bruire les aiguilles et les feuilles les unes contre les autres. Tout en m'instruisant sur Doc et les personnages de *Rue de la sardine*, j'ajoutais plus de bois que prévu et me blottis un peu plus près du feu. Trouver du combustible le lendemain matin ne serait pas un problème.

Puis il y eut un bruissement différent. Je levai la tête, jetai un coup d'œil en amont, contre le vent, par-dessus les flammes.

Rien là-bas, derrière la lueur du feu sur la première ligne d'aiguilles et de branches, rien à part la noirceur morte d'une nuit lourde. Je tournai la tête, tendant l'oreille. Rien que le vent, les arbres, le ruisseau.

J'avais passé ainsi plus de nuits que je ne pouvais en compter. Je savais qu'un écureuil traversant un campement pouvait sonner comme un rhinocéros. Et un jeune cerf sans bois qui mâche et qui piétine ? Bon Dieu, ça devient un T-rex.

Je repris ma lecture.

Un craquement, pas simplement une brindille, mais quelque chose de plus gros qui se plie puis se brise. J'oubliai de glisser mon pouce entre deux pages. Je rangeai mon Steinbeck et me frottai la nuque, là où je frissonnais. J'étudiai les quelques branches faiblement éclairées, tournai la tête d'abord dans une direction, puis dans une autre, aux aguets.

Je plaçai quelques petites branches sur le feu, des bâtons qui s'enflammeraient bien.

Une brindille craqua. Puis une autre. Des pas, rien de plus. Quelque chose marchait là-bas.

Je repliai mes deux pieds sous moi. Posai un genou à terre, une main. Un coureur dans les starting-blocks. Un sprinteur sans nulle part où foncer.

— Ohé ! fis-je.

Les pas s'arrêtèrent. Il n'y avait plus que le vent, le ruisseau. J'écoutai pendant quelques minutes. Me détendit un peu. Je me mis à sourire, à secouer la tête. Terrorisé pour rien. Je tisonnai le feu, ajoutai une autre branche, juste le bout, au cas où j'aurais besoin d'une torche, geste que j'avais déjà tenté, mais qui ne marchait jamais aussi bien que dans les films. Dès qu'on s'éloignait à quelques pas du feu, on ne tenait plus qu'un bâton fumant, quelques charbons rougeoyant dans le noir. Mais quand même.

Un souffle. Clair. Sonore. Inspirations, expirations.

Je me levai.

Ça pouvait être un cerf mulet. Un cri d'alarme. Un défi timide.

Non, ça n'était pas du tout un cerf mulet.



— Ohé? criai-je.

Repli rapide. Ni le bruit du vent, ni celui de l'eau courante. Un galop. Un gros animal. Des branches écartées.

Peut-être un wapiti mâle?

Probablement pas.

Mais il s'était enfui. C'était déjà ça.

Je regardai autour de moi pour évaluer la situation. Le feu projetait un anneau de lumière mouvante d'environ trois mètres de diamètre, coupé par les arbres contre le vent, par mon poncho dans le sens du vent. Vers la rivière, la petite bande de saules et, plus loin, la falaise, quelques reflets sur les rochers. Au-delà, dans toutes les directions, il faisait noir comme dans un four.

La pluie commença, presque imperceptiblement, à tambouriner sur le sol.

— Fabuleux.

Je me dirigeai vers mon paquetage, aussi loin qu'allait la lumière du feu, vers ce qui avait été là-bas, et j'en tirai ma veste de pluie en Gore-Tex du Park Service, vert et murmurant quand on le froisse. Une fois la capuche sur la tête, j'allais être sourd comme un pot.

Je laissai la capuche baissée.

Je fis le tour de mon périmètre de lumière, ramassant les bouts de bois que je trouvais pour les ajouter au feu. Je ne savais pas où la bête était auparavant, mais elle avait maintenant disparu. Je me rassis, regardai à nouveau tout autour, inspirai profondément et exhalai un soupir. Je repris mon livre, que je feuilletai jusqu'à ce que je retrouve Doc et les garçons. Le feu, plus gros, était formidable, plus agréable pour la lecture, mais comme la pluie s'intensifiait, je devais me voûter pour éviter que les gouttes ne viennent cribler les pages.

Au lieu du souffle, le bruit qui vint ensuite ne pouvait être qualifié que de rugissement. Un vrai rugissement de lion de la MGM qui vous fait lâcher un juron, vous précipite sur vos deux pieds et vous tord les boyaux. J'écarquillai les yeux face au vent, qui empêchait la chose de sentir combien j'étais dangereusement

humain. Je n'y voyais absolument pas plus loin qu'avec mon feu minuscule. Les contours des arbres étaient seulement devenus plus visibles, et les ténèbres plus noires à l'arrière.

Nouveau rugissement. Des branches brisées. Quelque chose qui frappait. Ou qu'on frappait.

— Hé, criai-je, je suis au sommet de la chaîne alimentaire!  
Tu parles.

Silence. Mais pas de repli précipité.

— Putain, murmurai-je.

Puis une idée. Pancoast. S'il avait réussi à se glisser ici dans la journée, à camper en m'attendant... C'était *exactement* le genre de truc dont il était capable. Les ours rugissaient-ils vraiment, d'ailleurs? Ou bien seulement dans les dessins animés, ou dans les films comme *Tarzan*? Il devait se tenir juste au-delà de la lumière, à se mordre le poing et à lutter pour ne pas pisser de rire.

— Pancoast? Je suis mort de trouille. Allez, tu m'as bien eu. Hilarant.

Rien.

Je pris ma torche, la brandis haut devant moi. Je fis un pas en direction de mon paquetage. Nouveau cri.

Le rugissement et le bruit des branches m'immobilisèrent. Je hurlai, d'une voix pas tout à fait ferme :

— Tu as un sens de l'humour extrêmement développé,  
Pancoast. Sérieux.

Un pas de plus et je glissai la main dans la poche latérale de mon sac, en tirai mon revolver de service, un cinq coups, calibre .38 – choisi par le patron, qui tenait à ce que les gardes des rivières aient une arme à feu, mais pas encombrante, donc un petit modèle, qui tienne dans la paume de ma main. Nous ne pouvions même pas utiliser les mêmes munitions que les autres gardes, de peur que le revolver n'explose. Un genre de pistolet à bouchon, alors qu'il aurait fallu ici un bazooka. Une frappe aérienne.

Je braquai mon arme dans la nuit. De l'autre main, je tenais un bâton fumant. Quelques braises rougeoyantes. Une lampe de poche coûtait-elle vraiment si cher?

Je rejetai mon bâton dans le feu et scrutai ce que je pouvais voir des troncs d'arbres, en cherchant un où j'aurais pu grimper. Aucun ne faisait vraiment l'affaire. Mais en cas d'urgence ? Des canines de grizzly claquant sous mes fesses ? Possible. Pourtant, la créature qui était là-bas se jetterait sur moi dès que je détacherais un pied du sol.

Je saisis la branche la plus basse de l'arbre le plus adapté à la situation. Et me hissai.

Juste au-delà de la lumière, il y eut une lutte soudaine, un bruit de déchirure. Quelque chose qu'on tirait du sol, qu'on arrachait et qu'on déchiquetait. Un cerisier de Virginie déraciné ? Un épicéa de vingt-quatre mètres ?

Je me soulevai du sol. Mais une fois que je serais grimpé à l'arbre, que se passerait-il ? Quand pourrais-je redescendre ? Quand le jour paraîtrait ? J'allais passer dix ou onze heures perché sur une branche dont j'espérais qu'elle soutiendrait mon poids ? Dix heures dans le noir, sous la pluie, qui commençait à tomber sérieusement.

Je reposai mon pied à terre. Pointai mon petit revolver.

— D'accord, Pancoast, hurlai-je. Tu n'as jamais été aussi hilarant. Sans mentir. Mais ça ne me fait plus vraiment rire. Encore un rugissement et je te tire une balle dans le cul.

Le rugissement cessa. Le piétinement et l'arrachage aussi.

Qu'y avait-il donc là-bas ?

— Allez, montre-toi et ramène ta bière. Je me pissurai dessus de rire.

De nouveau, plus rien que la brise. Le ruisseau. La pluie.

Je reculai vers mon feu, détachant les yeux de ce qui pourrait surgir des arbres juste assez longtemps pour éviter de marcher sur les flammes.

Des pas, qui semblaient plus proches. Un souffle.

Pas un rugissement, mais il ne m'en fallait pas plus. Je partis comme une fusée vers les cimes.

Si faible qu'elle fût, la détonation qui résonna entre les parois des falaises et les nuages, la flamme qui surgit au bout du canon, tout cela me surprit tellement que je faillis ne pas remarquer

le mouvement de retraite digne d'un train de marchandises à travers les arbres. Même Pancoast n'aurait pas pu produire un tel effet tout seul. Pas plus qu'un wapiti.

Je mis ma capuche. La pluie tambourina dessus. Je la rabat-tis, la glissai derrière mes oreilles. Mais il n'y aurait plus rien à entendre. Pas vrai ? La chose devait avoir perdu connaissance à l'heure qu'il était, l'épicéa qu'il avait percuté devait être cassé en deux et pendre vers le sol.

Comment pouvaient-ils bien se déplacer dans une obscurité pareille, d'ailleurs ?

Je m'accroupis près de mon feu. Y jetai le reste du bois ramassé. M'efforçai de retrouver mon souffle. Écoutai mon cœur battre comme un tambour.

Il avait essayé de passer à côté de moi. Alors qu'il descendait vers le ruisseau. Les falaises limitaient les choix possibles. Il pouvait descendre le cours d'eau en pataugeant, mais il ne serait encore qu'à six ou sept mètres de moi. Ou bien il pouvait me foncer dessus. À quel point un feu les dérangeait-il ?

Ou bien il pouvait me foutre une trouille terrible, m'obliger à descendre le ruisseau en courant devant lui. Pas mal, comme plan. Si j'avais eu une lampe frontale, ou une lumière quelle qu'elle fût, c'était ce que je serais en train de faire.

Mais sans lumière, j'allais finir inconscient à côté du premier arbre auquel je me serais cogné, comme un personnage de l'un des dessins animés dans lesquels je l'avais imaginé plus tôt.

Nous n'avions pas le choix. Ni lui ni moi.

C'est ce que je lui dis, lorsqu'il revint.

Cette fois, il ne rugit pas. Il se contenta de s'approcher sans bruit, de renverser quelques branches. Comme s'il était reparti en amont pour explorer librement de son côté, peut-être dans l'espoir que je me serais éloigné autant que j'espérais le voir s'éloigner. J'eus l'impression d'apercevoir un semblant de mouvement dans la zone la plus lointaine où parvenait la lumière du feu, qui déclinait, diminuait, tout le bois étant consumé.

Je passai un doigt sur la gâchette de mon arme minuscule. C'était vraiment un objet ridicule. Je n'avais pas envie de tirer

de nouveau, pensant qu'il me faudrait peut-être mes quatre dernières balles pour abrégé mes souffrances lorsque l'ours se régalerait de mes gigots.

Je me levai à nouveau, sans savoir si lui montrer ma taille était une bonne ou une mauvaise idée. Je reculai jusqu'à mon poncho et défis mes lacets.

— Je vais me coucher, criai-je.

Le poncho ferait une bien meilleure capuche, car la pluie qui tombait dessus me rendrait sourd à tout ce qui pourrait arriver à l'extérieur. Je ne pouvais pas écouter ça toute la nuit.

— Tu peux aller vers le ruisseau, ou passer devant moi en courant. Ou alors, putain, tu peux rester en amont jusqu'à la fin de ta putain de vie ! hurlai-je en tirant une fois de plus dans la cime des arbres.

Je m'extirpai de ma veste de pluie et la traînai sous le poncho avec moi tandis que je m'introduisais dans mon sac de couchage. Je remontai la fermeture Éclair jusqu'en haut, enfonçant mon oreille droite – la meilleure – dans l'oreiller formé par ma chemise de laine, mon oreille gauche à seulement quelques centimètres du clapotement régulier des gouttes de pluie sur la toile caoutchoutée. Les nounours pouvaient bien organiser leur putain de pique-nique autour de mon feu, je n'en saurais rien.

Essayant de toutes mes forces de ne pas imaginer le craquement qu'émettrait mon fémur, le bruit des muscles arrachés aux os, je me roulai en boule, le dos contre le tronc de l'arbre mort, et je fermai les yeux. Comme cela se passait bien avant que mes habitudes de sommeil ne soient définitivement chamboulées par les garçons, je m'endormis avant que l'ours ne revienne.

S'il revint. À supposer même qu'il soit parti.

L'aube grisonnait à peine quand je me réveillai sous une averse drue, mon poncho me coupant encore de la vue et des sons du monde. Je m'étirai, ouvris la fermeture Éclair. M'immobilisai. Attendis. Je voûtai mes épaules, me tortillai à terre jusqu'à ce que ma tête émerge du poncho, la pluie froide sur mon visage. Aucun ours ne me regardait. Je continuai à

m'extraire du sac de couchage, je m'assis. La brume s'enroulait autour des arbres, planait lourdement sur l'eau. Je tirai mon revolver de mes chaussures, où je glissai mes pieds. Tout ruisselait, tout était décoloré. Rien ne bougeait sauf l'eau.

Je me déplaçai comme s'il fallait être discret, montant une chaussure sur le tronc d'arbre pour mieux tirer sur les lacets. Un œil vers la rangée d'arbres en amont, je repliai mon sac de couchage, roulai le poncho autour de mon matelas en mousse, ficelai tout ensemble dans mon paquetage et fermai les poches.

Je soulevai mon fardeau, ne songeant qu'à m'enfuir depuis que j'avais entrouvert les yeux : battre très vite en retraite, foutre le camp d'ici. Pour le moment, avec mon sac à dos qui me pesait à peine sur une épaule, je savais que je ne pouvais pas ne pas regarder. Je posai mon sac à terre.

Le revolver devant moi, je m'avançai plus en amont que je ne l'avais fait la veille, vers ce qui avait été les ténèbres. Au bout d'une demi-douzaine de pas, je parvins à un arc de cercle de sol retourné, la limite de l'audace de l'ours. De petites branches gisaient éparses, arrachées ou broyées. La sève suintait des déchirures fraîches sur le tronc des plus gros arbres. La terre même avait été labourée, réduite à un bourbier, un dédale d'empreintes superposées, aux griffes longues. Les rares traces entières semblaient mesurer plus de trente centimètres. L'arc de cercle allait de la falaise au ruisseau, l'ours ayant cherché une faille par où se glisser.

Dans ce pêle-mêle, pas moyen de voir s'il avait trouvé la brèche, s'il était encore en amont ce matin, auquel cas chaque pas que j'accomplirais en direction de Pancoast le laisserait plus loin derrière moi, ou s'il avait réussi à s'échapper, auquel cas j'allais maintenant arriver derrière lui.

Je repartis vers mon sac à dos. Je le redressai, serrai les sangles. À dix mètres en aval, ma plage s'arrêtait et je marchai dans le ruisseau, le souffle coupé quand l'eau s'infiltra dans mes chaussures. La pluie murmurait. J'avançai en pataugeant sur plusieurs kilomètres, hélant les ours, leur criant tantôt des obs-cénités, tantôt des plaisanteries, tout ce qui me venait à l'esprit.

Quand j'atteignis l'extrémité de la route de Pilgrim Creek, je vis la Dodge verte garée au bout de longues traces de dérapage laissées par Pancoast, les vitres embuées. Je le réveillai en frappant un coup sec à la portière, côté conducteur.

Il baissa la vitre, s'étira.

— Alors, ce beau temps ? demanda-t-il.

Je lançai mon sac à l'arrière, fis le tour jusqu'au côté passager, ôtai ma veste de pluie et la jetai derrière aussi, puis je me laissai tomber sur le siège tandis que la pluie tintait, métallique, sur le toit. Je dévisageai Pancoast assez longuement pour qu'il dise :

— Quoi ?

— Tu étais où, cette nuit ?

— Quoi ? Chez moi. Sec comme un pet de pop-corn.

— Mouais. (Je m'avachis sur le siège, autorisant mes épaules à se détendre pour la première fois depuis la veille au soir.) Tu sais, j'aurais pu te tuer.

Il fit demi-tour, les roues arrière couinèrent, du gravier vola, et il ne posa pas de question.





Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Juin 2004

EN sortant du garde-manger, j'effraie quatre wapitis. Je murmure "Désolé" et je rentre la tête dans les épaules, pour tâcher de me rendre plus petit, mais j'en épouvante encore d'autres qui quittent la piste d'atterrissage pour aller se cacher dans les arbres. Le rouge-gorge jaillit de son nid quand je reviens à la cabane. Même en limitant mes déplacements, je dérange un animal chaque fois que je sors de la cabane.

Avant chaque visite matinale, je vérifie par les fenêtres que la voie est libre, que je peux me glisser dehors sans obliger une bête à se sauver. Ouvrant la porte sur les plus belles toilettes extérieures au monde, je prends un peu de lecture, ce que j'ai choisi pour remplacer le vieux numéro de *Western Horseman* datant de 1989: un recueil d'essais de Roger Angell sur le base-ball publié au milieu des années 1970. C'est vers cette époque-là que la fièvre du base-ball s'est emparée de moi, alors que je distribuais des journaux dans Milwaukee en feuilletant les pages sport pour voir si les Brewers avaient encore échoué, résultat d'autant plus déprimant qu'il était facile à prévoir. Je lis maintenant qu'à un moment, l'équipe des Brewers avait une moyenne à la batte de 0,185. Cent quatre-vingt-cinq. C'était vraiment lamentable.

Lors de ma deuxième année d'études, mon père, l'homme sans doute le moins frivole qu'on pût imaginer, me stupéfia en adressant une lettre au principal, sans que j'aie rien demandé,

pour expliquer que je ne pourrais assister au cours le jour du match d'ouverture de saison des Brewers. Il appelait ça un rite de passage, un sacre du printemps. Pas un rituel père-fils, apparemment, mais un rituel quand même. J'étais seul dans le bus allant au stade lorsque j'ai vraiment compris qu'il m'avait accordé cette liberté.

En plus de cette lettre incroyable, mon soudain enthousiasme incita mes parents à relater diverses anecdotes. Ils étaient allés au County Stadium seulement deux jours avant la naissance de ma sœur Terry. Avec deux semaines de retard sur son terme, ma mère se souvenait des températures étouffantes, qu'elle décrivit si en détail que, pendant des années, même quand je travaillais l'été comme sauveteur dans le désert du Nevada, cela resta mon image mentale de la chaleur. Mon père se rappelait que Warren Spahn avait marqué un coup sûr contre les Phillies.

J'avais ressenti les tourments de la jalousie, car j'aurais voulu que ma naissance à moi ait été différée pour un coup sûr de Spahn; peut-être pour me consoler, mon père me raconta que deux jours après notre naissance, à mon frère jumeau et à moi, il avait accepté ce cadeau exceptionnel, un billet pour le match d'ouverture de la World Series opposant les Braves aux Yankees. (Mon frère et moi pesions respectivement 3 kilos 600 et 3 kilos 800. Ma mère choisit de ne pas assister au match.) Spahn gagna de nouveau, et mon père décrivit avec des accents lyriques comment il avait lancé en première base, tout en avouant que Spahn était sans doute l'homme le plus moche de Milwaukee. De l'avis même de l'un de ses coéquipiers, si Spahn avait eu le nez plein de pièces jaunes, il eût été millionnaire.

Ce qui m'avait le plus ébahi dans tout ça, c'était cette révélation: mes parents avaient découvert le base-ball avant que je ne fusse en âge de les en instruire. Peut-être même avaient-ils eu une vie avant moi.

Je referme le livre d'Angell, je laisse derrière moi Milwaukee et le début de mon adolescence pour regagner Gates Park et ma quarantaine bien entamée. Cette journée, je finis par le remarquer, est encore couverte, le ciel d'un gris menaçant du côté de

Biggs. À la radio, le bulletin météo avait annoncé qu'il ferait le même temps qu'hier, mais le ciel n'est pas d'accord. Jean ou short? Vêtements de pluie fourrés dans mon sac à dos ou pas?

En fin de compte, j'enfile un jean, je prends ma veste de pluie, mais pas le pantalon. En fermant les volets de la cabane, je jette quelques coups d'œil en direction du ciel, et je décide de laisser la veste de pluie suspendue à un clou sous le porche. Je m'aperçois seulement plus tard que ce vêtement a dû rendre fou le rouge-gorge pendant toute la journée.

Lorsque je pénètre dans la forêt, j'ai dans la tête les premières mesures, ou la ligne de basse ou je ne sais quoi, de la chanson de Pearl Jam, *Who You Are*, je la fredonne, je la siffote, je bats le rythme contre ma poitrine, en guise d'avertissement anti-ours, tout en y insérant de temps à autre *L'Hymne à la joie* et *Carmina Burana* juste pour que les ours ne sachent pas sur quel pied danser.

Je regarde de l'autre côté de la rivière, où est mort le petit wapiti alors qu'il n'avait peut-être qu'un jour, et je crie en traversant la zone sombre – je n'arrête pas jusqu'à Spruce Creek – sans qu'aucun ours ne bondisse de derrière un arbre.

En route vers Biggs, j'avance instinctivement, un peu comme un cheval, quand une étincelle file devant moi, à trente centimètres de mon visage. Je recule et la regarde s'enfoncer dans le bosquet de trembles brûlés, disparaître parmi les hauts troncs argentés.

Je la suis dans l'espoir de trouver un nid, mais je me perds dans une forêt de jeunes arbres morts, de troncs hauts de trois ou quatre mètres, dont le diamètre est à peu près égal à celui du gros bout d'une batte de base-ball. Un taillis de cannes, me dis-je en attrapant l'une d'elles que j'arrache à ses racines en décomposition. J'ai lu quelque part que les trembles se propagent grâce à leurs stolons, qu'un bosquet entier pouvait être considéré comme un seul être vivant, l'un des plus vastes organismes de la planète. Je scie l'extrémité la plus mince, ce qui me laisse une canne d'un mètre soixante-cinq, striée là où se trouvaient les racines, mais lisse comme de la soie pour le reste,

marquée ici et là par de vieilles cicatrices, les bords polis par le bois neuf qui a poussé autour de blessures anciennes.

De retour sur la piste, je frappe ma canne contre la pierre, un bruit franc et massif, un avertissement pour les ours, un objet sur lequel je peux m'appuyer, très agréable au toucher. Je souris et frappe encore.

Je sors le carnet d'Aidan de la poche de ma chemise et je découvre son nom inscrit en haut des quatre premières pages, parfois en partie effacé, parfois rayé, mais l'écriture me semble parfaite à chaque fois. J'avance dans le carnet pour conserver ces pages-là, et je prends mes notes, les choses que je veux me rappeler de lui raconter, comme prévu.

Sur les plateaux, aucune trace des wapitis. Je m'arrête, examine le paysage dans toutes les directions, par-delà la descente vers le ruisseau, vers la pente des montagnes. Rien.

— Mais où sont-ils donc tous passés? demandé-je à voix haute.

Un blaireau surgit de la piste creusée par les chevaux, à trois mètres devant moi. Il fonce dans la colline et se jette dans un trou. Un beau plongeon la tête la première, rapide et précis.

Sans m'en rendre compte, je me suis accroupi, je brandis ma canne comme Petit Jean son gourdin dans *Robin des bois*, et je dois reprendre mon souffle avant de m'avancer pour inspecter le trou. Mais ce n'est qu'une gueule noire et vide, qui ne livre aucun secret.

Je chasse de la source aux œufs deux cerfs de Virginie : après un premier mouvement de stupeur, ils reviennent et me regardent travailler sur les seaux. Ouvrant le premier couvercle noir, je découvre des œufs dotés d'une queue *et d'une tête* ! Ils ont réussi à se débarrasser de leur enveloppe. Les petits poissons nagent à travers le grillage du panier d'observation, vers la sécurité obscure des bio-selles, dès que leur monde s'éclaire. Je jette un coup d'œil aux cerfs :

— Il faut que vous voyiez ça !

De retour au sommet, je m'arrête à mon arbre de lecture, j'avale une orange et une journée supplémentaire dans la vie

de Nick – et même plus qu’une journée, les gardes-chasse lui courent après, Nick et sa sœur en cavale.

Je fais le reste du trajet dans les temps, consultant ma montre alors que je franchis le petit pont. Dernier jour d’école pour les garçons. Ils sortent de bonne heure, 1 h 15 au lieu de 2 h 40. Quelques minutes avant qu’ils n’arrivent à la porte, je me dépêche, dans l’espoir de découvrir un bon trou où pêcher alors même que les garçons terminent leur dernier jour de classe. Pour fêter ça comme je peux.

Au-dessus des chutes, je tourne vers Gates Creek, huit cents mètres d’eau sinueuse sans une seule prise, je me traîne en amont, poussant à travers les saules, les chemins de lancer étroits et courts, contrarié de trébucher si souvent, par la pointe acérée de toutes les tiges cassées par des castors, leurs voies d’eau où l’on s’enfonce jusqu’à la taille, où l’on risque autant d’être écrasé par un élan que d’être broyé par un grizzly. Franchissant le ruisseau une fois de plus, jurant au lieu de chanter pour chasser les ours, je tombe au beau milieu de tout un banc de cutthroats qui se dispersent en amont, paniquées.

Je traverse l’eau, je glisse sur la berge et je retombe tout en bas. Je suis étendu de tout mon long, je souffle et je grogne, ma fête tourne au désastre. En roulant sur le dos, je vois néanmoins les truites se réunir à nouveau là où j’ai franchi le ruisseau. Je consulte ma montre, la cloche est en train de sonner à l’école élémentaire Roosevelt. Je décroche l’hameçon de la poignée en liège et, toujours couché, je lance ma ligne dans leur direction, à trois mètres de moi.

Je reste une demi-heure assis et j’attrape chacun des poissons au moins une fois. Mais ils ne renoncent pas à leur endroit, ils ne renoncent pas à gober la mouche. L’endroit parfait, le poisson parfait pour apprendre aux garçons à pêcher.

Pourtant, seul, c’est une fête bien triste, alors je remballer mes affaires et repars à pas raides sur le dernier tronçon qui me ramène à la cabane.

Je ne sais pas ce que le rouge-gorge en a pensé, mais j’ai bien fait de laisser ma veste de pluie. Le ciel s’est dégagé, il ne reste

que le soleil, et çà et là l'ombre des grosses boulettes inoffensives que forment les cumulus à la dérive. Un torride 22 °C au thermomètre du porche, à l'intérieur toutes les mouches sont réveillées et bourdonnent, on se croirait sur le pont d'un porte-avions en pleine guerre.

Je me retire dans mon hamac, mais quelques minutes plus tard, un des innocents cumulus se transforme en nuage d'orage et j'arrive à la cabane juste avant qu'une pluie violente ne se déchaîne, avec d'énormes gouttes d'eau qui s'écrasent au sol, tandis que la température perd huit degrés en une minute.

Comme disait Sage, quand un touriste se plaignait de la météo: "C'est le printemps dans les Rocheuses!" Un jour, nous étions tous les deux dans le poste des gardes forestiers lorsqu'un couple de joyeux quinquagénaires apparut à la porte, vêtu de cuissardes et de gilets arborant toutes les clochettes et les sifflets disponibles dans tous les catalogues.

— Où est-ce qu'ils attrapent tout le poisson? meugla l'un d'eux.

Sans se laisser démonter, Sage glissa un doigt dans sa bouche et de l'autre main, il tira sur sa joue.

— Ici!

Je me tiens sous le porche et je souris face au déluge. Les garçons se jetteraient sous la pluie et riraient en sautant dans les flaques.

Je finis de découper les mocassins de Nolan puis, de retour dans le hamac après l'orage, je couds les morceaux ensemble. Le soleil brille, l'herbe scintille, cinq wapitis sont couchés au milieu de la piste, ils gardent l'œil sur moi, mais ils ne sont pas assez inquiets pour se mettre debout.

Je me lève et m'étire, je rentre faire bouillir de l'eau pour me préparer des pâtes, et tandis que la casserole s'approche peu à peu des cent degrés, je fais un petit voyage aux toilettes et prends connaissance d'une autre saga du base-ball d'autrefois. Mais alors que je prends le livre d'Angell, mon attention est attirée par quelque chose, à l'autre bout de la piste d'atterrissage. Quelque chose de gros et noir, qui sort des arbres, s'avance

vers moi et s'attarde sur la piste. Gros et noir, sans tête ou cou visible. Compte tenu de la taille de la chose, ma première pensée est : qu'est-ce qu'un wapiti femelle peut bien faire ici à découvert ?

En réalité, je sais de quel animal il s'agit. Je remonte mon pantalon et je file vers la cabane et mes jumelles. J'arrive à examiner la bête pendant environ cinq secondes avant qu'elle ne retourne dans les bois. Un énorme grizzly, gros modèle, qui se balade tranquillement. Son arrière-train et ses épaules sont couleur chocolat, le milieu de son corps est plus clair, comme un gorille à dos argenté, la tête et le museau plus clairs encore, blonds.

Je cours jusqu'à la barre à chevaux, je scrute les arbres un long moment, mais sans jamais l'apercevoir à nouveau.

— Formidable. Maintenant, il faut que je prenne mon spray anti-ours pour aller aux toilettes. Que je chante *Take Me Out to the Ballgame* quand je suis sur le trône.

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de sourire, à l'idée de cet ours qui se déplace le plus naturellement du monde. Génial.

En même temps, je comprends que je n'éprouve plus aucun besoin d'aller aux toilettes, et je souris : d'habitude, la peur provoque plutôt en moi l'effet inverse.

À 7 heures, les wapitis ont regagné la piste, rejoints par quelques cerfs de Virginie. Quelques coyotes échangent des appels, mais dans l'ensemble, c'est une soirée silencieuse et calme. Un gros essaim d'insectes remplit l'air, étincelant, éclairé à contre-jour par le soleil couchant. Les hirondelles passent à travers, filant comme des avions de combat. De retour à la cabane, je commence à découper les lacets des mocassins de Nolan.

Puis un son surgit de nulle part. La radio du Forest Service crachouille :

— Gates Park, ici Choteau.

Je me pétrifie, le morceau de cuir posé contre la lame de couteau coincé dans un morceau de petit bois. Ma surprise n'aurait pas été plus grande si c'était le ciel qui avait parlé.

— Gates Park, ici Choteau.

Je manque de tomber de ma chaise. Je franchis d'un bond les deux pas qui me séparent du bureau, à la tête de mon lit, et je m'empare du micro.

— Ici Gates Park, dis-je, parlant enfin à quelqu'un d'autre que moi-même.

— Bonjour Gates, nous avons un message pour vous, de la part de Rose. Ce n'est pas une urgence, mais Aidan...

Il ne marque aucune pause entre Aidan et le mot suivant, pas même l'ombre d'un silence, mais dans cet espace entre deux mots, tout mon univers vacille. Que peut-il être arrivé qui ne soit pas une urgence, mais qui mérite le seul appel radio que j'aie reçu depuis que je suis ici ?

Il poursuit, sans interruption :

— ... mais Aidan vient d'apprendre que son coach de base-ball est mort et Rose pense que vous voudrez envoyer vos condoléances.

— OK, merci.

— C'est tout, répond-il. Désolé pour le coach.

— Moi aussi. Merci pour le message.

— Bonne nuit à vous. Chateau, terminé.

Je repose le micro sur son socle.

Le coach d'Aidan, Jack. Le grand-père qui m'avait lancé une balle papillon, qui aidait son petit-fils à s'échauffer, qui proposait timidement son aide chaque fois qu'on en avait besoin, c'est-à-dire à peu près tout le temps.

Une semaine avant mon arrivée à Gates, l'équipe d'Aidan avait battu son record en remportant chacune des deux premières manches, le coach Jack avait lancé pour eux, heureux comme un gamin. Il avait couru jusqu'à l'abri après la première manche et les avait harangués :

— Les garçons, ce que je vois commence à ressembler vraiment à du base-ball !

Après leur deuxième tour de batte, Jack était descendu du monticule, frappant son gant avec satisfaction, incapable de réduire le sourire qu'il avait jusqu'aux oreilles. En franchissant la ligne de la troisième base, il avait décrit un curieux mouvement



de spirale tombante et avait atterri sur le ventre. Très furtivement, on avait l'impression qu'un homme de 78 ans avait tenté d'imiter le fameux salto d'Ozzie Smith, et encore plus furtivement, je m'étais dit "Merde, Jack, tu essayes de te tuer?", mais j'avais déjà couru à son devant, mon esprit ayant fini par comprendre. Crise cardiaque.

Pas de pouls. Respiration agonique. Quelqu'un s'approcha de sa tête, alors que j'avais encore le doigt sur sa carotide.

— Rien! dis-je.

Le nouveau venu répondit :

— Je fais lui faire du bouche-à-bouche.

Je levai les yeux. C'était le fils de Jack, Ron, un pompier, qui n'était pas au match une minute auparavant. Le père d'un joueur, également pompier de l'équipe de Ron, vint et se mit à lui masser la poitrine. On commença la réa cardio-pulmonaire. Je lui maintenais la bouche ouverte pour Ron. Une mère de l'autre équipe, qui était infirmière, vint nous aider. Quelqu'un emmena les gamins plus loin. Une ambulance arriva. Ils ouvrirent la chemise et le coupe-vent de Jack et je vis les cicatrices d'anciennes opérations cardiaques balafrant sa poitrine encore vigoureuse. Ils se servirent à plusieurs reprises du défibrillateur, et son cœur se remit à battre de lui-même.

Ils l'emportèrent sur un brancard et son fils monta dans l'ambulance avec lui.

Un père de l'équipe vint demander :

— Qu'est-ce qui s'est passé?

Je haussai les épaules.

— La fin, probablement.

Rose et Nolan nous rejoignirent à peu près au même moment que l'ambulance. Elle récupéra Aidan, qui me questionna :

— Jack va mourir?

— Peut-être, dis-je en ramassant le matériel de base-ball. Son cœur est fatigué, il s'est arrêté de fonctionner.

Pendant quelques jours, le rétablissement de Jack fut remarquable. Je lui rendis visite à l'hôpital, il était tout sourire, montrant différentes façons de tenir la balle qu'il avait demandé

qu'on lui apporte. Peu de temps après, cependant, il fut victime d'une série de crises, qui rendaient la fin inévitable.

J'éteins la radio, je regarde l'intérieur tranquille de la cabane, je me demande comment Rose s'imaginait que j'allais envoyer mes condoléances. Par signaux de fumée? Mais je me rassieds, j'écarte les lanières de cuir et entreprends de rédiger quelques lignes pour la veuve de Jack. Qu'écrit-on dans ces cas-là? Je me rappelle son enthousiasme lors de ce dernier match, sa joie enfantine. *Ce que je vois commence à ressembler vraiment à du base-ball!* En vérité, ce n'était pas une mauvaise façon de s'en aller.

Quand il buvait à la santé de quelqu'un, Sage employait parfois cette formule: "Je trinque à la recherche de ton ancienne adresse!" Je n'avais jamais vraiment compris, mais j'aimais son ton pince-sans-rire. Je range les morceaux de cuir, et, en faisant ma dernière petite promenade dans la lumière déclinante, je m'écrie:

— Je trinque à la recherche de ton ancienne adresse, Jack.

Puis, calmement, alors que je m'apprête à rentrer, j'ajoute:

— Début du match!

Mais alors que j'essaye de fredonner pour lui *Take Me Out to the Ballgame*, c'est Billy Bragg qui occupe mon esprit. *Embrasse-moi pour me souhaiter bonne nuit et aide-moi à dire mes prières, Laisse la lumière allumée en haut de l'escalier, Dis-moi le nom des étoiles là-haut dans le ciel. Un arbre frappe à la vitre, Ce sentiment m'étouffe à nouveau. Papa, c'est vrai que nous devons tous mourir?*

Grand Teton National Park, Wyoming  
Automne 1987

APRÈS six saisons entières dans les Tetons, j'avais trente ans, et Sage, mon mentor, en avait soixante-cinq. Malgré la rivière, et même si j'adorais lancer un canot sur ces rivières, je m'agaçais de plus en plus contre les protocoles et la paperasserie du Park Service, contre l'idiotie de la bureaucratie, la masse de lois et de règlements, le carcan des névroses de mon chef. Et Sage, toujours sans âge, se demandait si c'était encore amusant, si ça valait la peine de quitter chaque printemps l'Arizona pour venir s'installer dans le Wyoming, avant de repartir à l'automne, une vraie migration d'oiseau des neiges.

À force d'envisager l'idée d'abandonner ce paradis, de dire en plaisantant que nous l'abandonnerions ensemble, nous conclûmes un accord : aucun des deux ne s'en irait tant que l'autre ne serait pas prêt à en faire autant. Un pacte du genre "Un, deux, trois, partez!". Comme des gosses. Complices dans le crime, ni l'un ni l'autre ne pouvait imaginer qu'il pourrait lâcher son acolyte.

Pourtant, Sage se mit à faire chaque jour en voiture le trajet de sa maison près de Pacific Creek jusqu'à ma vieille cabane de pionnier. En venant chercher les clefs de son véhicule officiel, il me trouvait assis seul à la table près de la fenêtre, en train de lire ou d'écrire. Parfois, en tendant le bras au-dessus de moi, il prenait la bouteille de whisky sur le rebord de la fenêtre, en dévissait le bouchon qu'il remplissait avec soin.

Après avoir avalé cette minuscule rasade, il faisait claquer ses lèvres, secouait la tête et disait : “Ah, un petit rince-bouche, tu sais bien.”.

Au fil des années, il avait constaté que je me penchais de plus en plus souvent sur un carnet plutôt que sur un roman, il savait que si je démarrais le travail à 6 heures du matin, je me levais deux heures plus tôt pour griffonner. Par respect pour ma vie privée, il s’abstenait toujours de demander à en voir un seul mot, mais il aimait parler de toute la mécanique créatrice, s’étonnant qu’on puisse concevoir d’autres lieux, faire vivre dans sa tête des individus réels. Dans la Navy, il avait servi sur un croiseur, le Brooklyn, avec un certain Lenny Bruce, qui ne s’était pas encore fait connaître comme comique, et après la guerre, il avait fréquenté les cafés avec lui, écoutant Henny Youngman, Cid Caesar et Bruce travailler ensemble leurs répliques. Il s’émerveillait tout autant du cerveau de Lenny, qui vagabondait dans des endroits où personne d’autre n’était jamais allé. “En plus, c’était juste un dingue”, ajoutait-il en racontant les permissions passées ensemble à New York.

Puis un jour, à l’automne de cette sixième année, après avoir promené son rince-bouche entre ses gencives, il fit claquer ses lèvres, secoua la tête et désigna mon carnet.

— Gamin, me dit-il, j’adorerais travailler ici avec toi jusqu’à mon dernier soupir, mais tu ne peux pas rester ici pour moi. Ni pour personne. Il faut que tu roules ta bosse. Que tu fasses ce que tu aimes faire.

Je répliquai que j’avais déjà l’impression de faire ce que j’aimais, mais il rit.

— Tu seras toujours en train de jouer. Personne au monde ne t’en empêchera. Mais franchement, cet endroit-ci, c’est pour les gens qui n’ont nulle part ailleurs où aller. Et toi (il désigna mon carnet.), eh bien, il faut juste que tu te donnes une chance.

*Toujours en train de jouer.* Je levai les yeux vers lui. Un jour, à un poste d’entrée dans le parc, il avait bloqué la circulation sur un kilomètre, penché à l’intérieur d’un break pour réciter une comptine à un bébé qui vagissait. *One Fish, Two Fish, Red Fish,*

*Blue Fish*... Merde, c'était lui qui m'avait appris à transformer mon bateau de patrouille en matelas, qui m'avait montré que les limites du parc étaient plus théoriques que réelles.

Chaque printemps, nous étions censés suivre une semaine de formation, une sorte de remise à niveau en tant que membres des forces de l'ordre, qui culminait par un test au stand de tir, une simple butée de terre au milieu de l'armoise. Il fallait tirer en plein jour, et à nouveau en pleine nuit, et comme Sage ne voyait pas bien la nuit, il commença par me demander de tirer quelques balles en plus dans sa cible, puis il finit par trouver la vraie solution, ayant remarqué que les stylos officiels que nous avions tous dans notre poche poitrine avaient à peu près le diamètre d'une balle de calibre 38. Tandis que notre chef comptait les scores, à l'autre bout du stand, Sage s'approchait de sa cible en forme de silhouette humaine et la criblait de trous avec son stylo, qu'il rangeait ensuite dans sa poche en attendant de connaître son résultat. Une fois seulement, il perfora la cible avec un peu trop d'enthousiasme; notre chef eut beau plisser les yeux, braquer sa lampe-torche plus soigneusement, recalculer, il arrivait toujours à un score supérieur au maximum possible.

— Fromm, me dit-il, il faut se calmer, tu ne tires même plus dans la bonne cible.

Je dus avouer avoir la main qui tremblait un peu.

Et le jour où je m'étais démis l'épaule, il m'avait révélé tout un univers rien qu'en m'en confiant le rôle de copilote lorsqu'il partait accomplir ses mystérieuses tournées au volant de son pick-up.

Il est vrai qu'il avait vécu soixante-cinq années, mais cela ne reflétait pas du tout son âge mental. Un jour où je roulais près de l'Oxbow Bend, en "patrouille", je reçus un appel radio concernant des nageurs nudistes près de Cattleman's Bridge. Un groupe de touristes de la Lodge Company avait porté plainte. Comme j'y étais presque, je signalai que j'allais m'en occuper.

Je m'engageai sur la route de terre, par une superbe journée d'août: nager tout nu me semblait absolument idéal, j'allais pourchasser des génies. Ma radio grésilla à nouveau.

— 465, ici 462.

Mon numéro d'appel, puis celui de Sage. Très protocolaire, je répondis par le mien.

— Ici 465.

— Je m'en occupe, Pete.

— J'y suis déjà, Sage. T'embête pas.

— Je suis moi-même à Cattleman, dit-il, comme à bout de souffle. Et les nageurs sont déjà partis, apparemment.

— Message reçu, répondis-je.

Je continuai à rouler, je n'étais plus qu'à huit cents mètres du bout de la route. Nous pourrions nous retrouver, peut-être déjeuner ensemble, pique-niquer dans ce petit coin du parc généralement dédaigné. Mais avant de voir le camion de Sage, je vis Sage, sortant des trembles au bord de la rivière, l'uniforme étonnamment mouillé; sous la poitrine, les bras, à l'intérieur des cuisses de son jean vert. Tel qu'il aurait été, par exemple, s'il avait enfilé tout ruisselant des vêtements secs. Derrière lui venaient deux serveuses du Signal Mountain Lodge, des filles d'une vingtaine d'années, le short et le débardeur à peu près dans le même état que l'uniforme de Sage.

Pendant une seconde, Sage tenta de garder son sérieux. Quand je m'arrêtai au centre de la route, sortis de mon véhicule et dis "Je regrette, mais je vais devoir tous vous emmener", ils ne purent se retenir plus longtemps.

— Je montrais simplement à ces charmantes visiteuses une zone du parc que la plupart des touristes négligent.

Les filles gloussèrent, et je les reconduisis sur cinq cents mètres jusqu'au pont écroulé, leur Volkswagen et le pick-up de Sage. Nous regardâmes les filles s'en aller, et Sage dit qu'il les avait juste rencontrées au pont, par hasard et qu'ils s'étaient mis à parler de baignade naturiste.

— Mais elles croyaient que ça n'était pas possible, dit-il, stupéfait. Alors je les ai emmenées en amont, jusqu'à ce petit endroit. Que tu connais.

Je le connaissais.

— Je leur ai dit qu'elles pouvaient faire tout ce qu'elles voulaient.

Je hochai la tête. Je connaissais aussi ce discours-là.

Tout ce temps que je passais à écrire avant le travail, quand Sage venait chercher son bouchon de rince-bouche pour m'annoncer qu'il était temps de retourner dans le monde réel, il me vit m'arracher avec de plus en plus de réticence à mon monde imaginaire. Il savait que j'avais commencé à envoyer des nouvelles à des magazines, à envisager plus sérieusement de prendre au sérieux le métier d'écrivain. Malgré tout, ç'aurait été quitter le paradis. Ç'aurait été quitter Sage.

Et puis, cet automne-là, alors que Pancoast et moi ravigions la population locale d'oies, nous décidâmes d'organiser un banquet pour Thanksgiving. Il neigeait copieusement et, après le travail, je m'échappai et partis avec mon petit pick-up jusqu'à Great Falls, avec les chaînes aux roues pour traverser tout le Gallatin Canyon, mes phares creusant à travers chacun des virages glacés un tunnel malmené par les rafales. Je passai la nuit à Great Falls et, à la première heure le lendemain matin, je revins avec Rose. Il fallut neuf heures pour un trajet qui d'habitude n'en prenait que six.

Le banquet eut lieu, la fête hivernale du pays des merveilles. Sage revêtit son collier de cérémonie, composé de crottes de wapiti, de vertèbres de poisson et des os de la patte d'un minuscule faon. Le poêle à bois plein à craquer, la table jonchée de carcasses d'oie, la nuit noire comme du charbon, le givre se gravant sur chaque fenêtre, nous multipliâmes les toasts. Rose devait être au travail lundi, mais c'était mon dernier jour – je devais rendre mon insigne et mon arme, signer quelques pape-rasses, et cette journée gâchée, on se débrouillait en général pour s'y soustraire, en confiant ce soin à quelqu'un qui était resté sur place. Pancoast allait me rendre ce service.

Hélas, le chef se pointa le samedi, alors que je remplissais mon pick-up, et me dit que je ne pouvais pas sauter une journée de travail et qu'il engagerait des poursuites si je partais plus tôt que prévu. Je ne me rappelle pas tout ce qu'il raconta, mais je sens encore la honte d'avoir cédé, d'avoir raccompagné Rose chez elle le samedi, d'avoir passé le dimanche sur le chemin du

retour. Quand le patron m'eut bien fait sentir toute l'étendue de son pouvoir, il me laissa signer les papiers, réceptionna lui-même mon insigne et mon arme; maintenant que nous étions bons copains, il m'annonça qu'il s'en occuperait, que je pouvais prendre le reste de ma journée et partir de bonne heure.

Sage, qui passait dire au revoir alors qu'il était en route pour l'Arizona, se contenta de m'adresser un regard bizarre en déclarant:

— Il faut que tu te tires d'ici.

Finalement, avec la bénédiction de Sage, et sur l'insistance de Sage, j'abandonnai les montagnes et les rivières, et je partis vivre ma vie d'écrivain.

Cependant, à peine quelques mois plus tard, dans le Montana, un ami, joueur de football professionnel, ayant eu vent de mes projets, demanda à l'entrepreneur censé rénover sa maison à Missoula de me téléphoner pour m'expliquer que Guy ne ferait affaire avec lui que s'il m'embauchait. Je répondis que je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, puisque je n'avais aucune expérience comme charpentier.

— Eh bien, vous apprendrez, mais moi je n'aurai pas le contrat si je ne vous prends pas.

J'en parlai à Guy qui répliqua:

— Je me suis dit que, si tu voulais gagner ta vie comme écrivain, ça pourrait être une bonne idée d'apprendre un vrai métier.

J'ai donc travaillé pendant deux ans, j'ai rempli mon tout premier bas de laine, puis j'ai à nouveau démissionné. J'avais sur mon compte en banque deux ans de revenus, deux ans de liberté pour commencer à vivre de ma plume.

Un livre parut. Puis un autre. Et encore un autre. Ayant décidé que nous étions prêts à avoir des enfants, nous nous mariâmes, Rose et moi, non sans réticence de sa part. Virée à Jackson, la pelouse du tribunal, Pancoast et sa femme comme témoins. J'imaginai que ce serait plus facile pour nos enfants, et c'était tout ce qui comptait, non?

Nolan vit le jour. Aidan. D'autres livres. L'école. Et pendant tout ce temps, à chaque nouvelle étape vers l'inconnu, à chaque défi impossible, la maxime de Sage: Gamin, tu peux tout faire.



Sur la cheminée de Sage, il y avait une photo de lui en uniforme complet de Classe A, serrant la main de Jimmy Carter à côté d'un hélicoptère, près de Jackson Lake. Il avait fait partie du cordon de sécurité protégeant le lieu d'atterrissage. Le service de protection présidentielle avait donné l'ordre aux gardes forestiers de tourner le dos à l'hélicoptère au moment des photos, pour éviter que quiconque s'approche du président. Au lieu de quoi, à l'instant où Carter mit pied à terre, Sage marcha droit vers lui, lui tendit la main et dit :

— Président Carter, je suis Sagebrush DeGroot, le meilleur putain de garde du National Park Service. J'aimerais vous accueillir au Grand Teton National Park, mon joyau personnel dans la couronne du Park Service.

Carter parut un peu interloqué. Les photographes mitraillèrent.

À soixante-cinq ans, il en paraissait encore quarante, il m'affrontait constamment à la lutte, donc des années après que nous avions tous quitté les Tetons, quand je le revis au parc avec un réservoir d'oxygène et un tuyau dans le nez, je fus extrêmement surpris. Fibrose pulmonaire. Idiopathique, m'expliqua-t-il, aucune cause connue, aucun remède connu. Il expliqua qu'il en était à 30 % d'oxygène. Après avoir été à 20.

— Quand j'en serai à cent, et qu'il m'en faudra plus... (Il pencha la tête sur le côté, haussa vaguement les épaules.) Eh bien, ce sera l'extinction des feux pour S.O.B.

S.O.B.? *Son of a Bitch*, fils de pute? Non, *Sweet Old Bob*, ce bon vieux Bob.

Douze ans après que Bob m'avait incité à quitter le parc et avait insisté pour que j'écrive, je travaillais à mon huitième livre, situé dans l'ouest du Texas. Sage s'était installé définitivement à Santa Fe, et quand je dus aller à Pecos pour mes recherches, je lui téléphonai, proposai de prendre un vol jusqu'à Albuquerque, puis une voiture pour aller d'abord lui rendre visite avant de filer vers Pecos. Il répondit que ce serait formidable, et j'achetai mon billet d'avion. Quelques jours plus tard, sa femme, Blackie, m'appela pour m'expliquer ce que Bob ne m'aurait jamais dit : il n'allait pas bien du tout. Elle voulait savoir dans combien de

temps je pourrais venir. J'avancai mon voyage, et la veille du départ, elle me rappela :

— Vous feriez mieux de venir tout de suite.

Il avait commencé à suffoquer la veille au soir, il lui fallait plus de 100 % et, malgré la peur de l'hospice, les ordonnances de non-réanimation, lui qui détenait un record mondial de natation avait paniqué, il avait eu l'impression de se noyer et avait demandé à Blackie d'appeler l'ambulance. Il était à présent à l'hôpital, branché à un respirateur. J'arrivai l'après-midi même. Il ne pouvait pas parler, mais il pouvait encore sourire, réflexe qu'il semblait incapable de perdre.

Je restai à côté de lui à lui raconter des anecdotes, puis je passai du temps avec sa famille pour discuter de la suite. Nous savions tous, néanmoins, ce qu'il fallait faire. Sagebrush, ici ? Ce bon vieux Bob ? C'était la dernière chose qu'il eut voulue. Il ne pouvait pas partir en se noyant. Je savais de quoi il s'agissait. Je l'avais vu quantité de fois. Je me l'étais imaginé à de nombreuses reprises.

L'été suivant, un office commémoratif fut célébré pour lui dans les Tetons. Je passai l'après-midi à pêcher dans certains des endroits que nous fréquentions jadis, puis je partis attendre qu'on vienne me chercher en voiture, devant notre terrain de base-ball (appelé Fromm Memorial Stadium, depuis que j'y avais disputé mon mémorable premier match). Le calme régnait, la mauvaise herbe s'introduisait dans les chemins menant aux différentes bases, l'armoise reconquerrait l'*outfield*. Apparemment, on n'y jouait plus guère.

Me dirigeant vers le centre par un chemin détourné, évitant les trous creusés par les gauphres, je marchai sur un gant de base-ball perdu, Eric Machinchose inscrit en travers du cuir, un nom effacé que je ne reconnus pas. On était en juin, le gant était manifestement là depuis quelques hivers. Je glissai mes doigts dans le cuir détrem pé, ouvris et fermai le gant. Un jour, Sage m'avait raconté une attaque aérienne allemande contre son croiseur, au large de l'Italie.

— J'étais là à regarder ces avions minuscules comme si c'était un genre de démonstration aérienne, quand un officier est arrivé

derrière moi, il m'a pris mon casque de sous mon bras et me l'a plaqué sur le crâne. Il a désigné les avions. "De Groot, qu'il m'a dit, tu vois ces appareils? Tout le monde ici, sans exception, tous ces fils de putes essayent de te tuer, *toi!* Compris?"

Quarante ans après, il était encore impressionné à l'idée que quelqu'un ait voulu le tuer.

Je me tournai vers le marbre, mis les mains sur les genoux, en position d'*outfielder*, et je m'imaginai Sage sur le monticule, prenant un élan théâtral qui allait déboucher en douceur sur un lancer à la cuillère. J'attendais la voiture qui devait m'emmener à la messe célébrée en sa mémoire, et les bécassines tournoyaient autour de moi.

Je murmurai: Rootie-toot-tootie, encore un joli coup pour DeGrootie, une de ses répliques favorites, qu'il employait pour exprimer son enthousiasme. Face à tout. Face à ce qu'il faisait toujours. Il n'avait jamais contracté la maladie des gens blasés. À soixante, soixante-dix ans, c'était encore un gamin.

Quand nous travaillions au parc, un vieux fermier, Stippy Wolff, y vivait encore, et Sage aimait lui rendre visite. De temps à autre, Stippy s'arrêtait, contemplant les montagnes, ces montagnes près desquelles il avait passé toute sa vie. Il perdait le fil de la conversation, du temps, puis il revenait lentement à la réalité, souriait et secouait la tête. "Elles sont pas belles, aujourd'hui, les montagnes?" disait-il, formule et attitude que Sage ne se lassait jamais d'admirer.

À la maison, le gant d'Eric Machinchose doit encore être à terre, à côté de la porte, prêt pour quelques passes avant le dîner. Une boîte contenant les cendres de Sage repose sur mon bureau au sous-sol, où j'écris tous les jours, comme il m'avait dit de le faire.



Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Juin 2004

LE bourdonnement d'un moustique me réveille, et je reste allongé dans le noir en attendant que s'interrompe ce grésillement, ce vol qui m'effleure comme une plume. Je me jette sur l'insecte, je l'écrase, et je lève les deux bras au ciel en signe de victoire. Victorieux, mais désespérément réveillé. Pas tout à fait 5 heures. Un brouillard épais plane sur Gates, des bancs de brume grise montent du petit étang au bout de la piste d'atterrissage et se glissent entre les arbres. Les wapitis que j'effraye y disparaissent comme des spectres.

L'appel d'hier soir m'a ravivé la mémoire, j'essaye d'entrer en contact avec Choteau, chose que j'ai systématiquement oublié de faire jusque-là, mais je ne parviens pas à obtenir de réponse. Je perce des trous dans les mocassins de Nolan, y introduis les lacets, je réessaye Choteau. Toujours rien. C'est seulement après avoir parcouru un kilomètre et demi que je comprends : on est samedi, personne n'est derrière la radio à Choteau.

Le temps chaud a fait monter de quinze centimètres le niveau de la rivière, l'eau est complètement opaque. Je franchis le pont à pas lourds, je fonce vers le sommet de la colline et je lance ma ligne dans la mare.

La journée est complètement différente de la veille, si pénible. Je me mets en route vêtu d'un short et du maillot de corps en laine que j'ai gagné en battant au billard un sympathique Maori,

en Nouvelle-Zélande, il y a près d'un quart de siècle, même si j'ai encore du mal à digérer l'idée qu'il ait pu m'arriver quoi que ce soit il y a un quart de siècle. Les kilomètres se succèdent sans effort, rien de tel pour vous revigorer qu'un grizzly monstrueux qui passe près de vos toilettes.

Atteignant l'extrémité nord de Biggs Flat, je trouve mes quatre-vingts wapitis dans les trembles brûlés, leur lieu de prédilection. Je m'assieds, comme l'autre jour, et j'attends qu'ils passent, mais cette fois, ils se réunissent et gravissent la montagne l'un derrière l'autre, le martèlement de leurs sabots résonne dans ma poitrine, ils s'éloignent plus résolument de moi que d'habitude. Craintifs.

Quelques minutes plus tard, plus haut dans la colline, à l'ombre de deux arbres épargnés par l'incendie, je repère une femelle isolée; elle a quelque chose de bizarre, sa posture ou je ne sais quoi, les pattes arrière arquées, la queue dressée. Elle ne broute pas, mais baisse la tête et se retourne parfois vers son arrière-train. Certain d'assister à une mise bas, je m'allonge sur le bord de la piste, j'appuie ma tête sur mes mains, mes coudes dans la terre, les jumelles bien stables, peut-être un peu trop près du terrier de blaireau que j'ai découvert l'autre jour. Je ne suis pas pressé de le voir traiter ma cheville comme le ferait un diable de Tasmanie tandis que je contemple la colline.

Une autre femelle s'avance, s'arrête sous les arbres, vient flairer le postérieur de celle qui va donner naissance. Elle poursuit son chemin tout en broutant. La future mère se retourne, lève une patte arrière et plonge la tête en dessous, pour lécher ou frotter le bas de son ventre. Elle semble se tendre et s'étirer. Quinze minutes s'écoulent, puis, n'ayant accompli aucun progrès, elle se remet lentement à marcher et suit l'autre, mais on voit bien qu'elle n'est pas du tout à son aise. Elles se perdent ensemble derrière la colline, et je ne les vois plus.

Au bord de la pente menant au ruisseau, juste au-delà de mon arbre de lecture, trente ou quarante autres wapitis sont couchés à l'orée du bois, préférant les arbres verts et vivants aux

zones plantées de bâtons calcinés. Du côté au vent, une quarantaine d'autres détalent bruyamment à travers le brûlis vers l'arbre aux oursons, un six pointes superbement bâti fermant la marche. Difficile de croire qu'il puisse être à ce point-là plus grand que les femelles. Ils marchent en file indienne, leur couleur fauve se détache contre le bois noirci et les courtes herbes vertes, puis ils s'arrêtent pour me dévisager. Le mâle cueille quelques bouchées tout en avançant, mais la femelle de tête est nerveuse, elle emmène la bande au sommet de la colline, là où je ne les verrai plus.

Arrivé aux seaux, la moitié des œufs du panier d'observation semblent éclos, ou en train d'éclore. En principe, avec un peu de chance, c'est aussi le cas des masses entassées sous les bio-selles. Je m'acquitte de mes devoirs, referme soigneusement les couvercles, et je remonte la colline jusqu'à mon arbre de lecture.

Les wapitis couchés dans les bois à l'est se sont rapprochés de l'arbre et nous nous retrouvons face à face. Ils s'éparpillent, effrayés, non sans protester. Les femelles mugissent et glapissent tout en s'en allant, un petit mâle y ajoute un meuglement timide. Le groupe du grand mâle auquel j'ai fait peur dans la colline s'est introduit dans le brûlis, et il meugle en réponse, et son grognement étrange et sifflant exprime, lui, une totale conviction.

Les deux troupeaux s'agitent, vont et viennent, remplissent l'air de leurs cris: ils grommellent et glapissent, meuglent et mugissent. Pris au milieu, je me crois au Jurassique, comme si des ptérodactyles allaient fondre sur moi d'une minute à l'autre. Il ne manque plus que le vol aberrant et préhistorique d'une grue du Canada.

Finalement, le vacarme s'apaise, ou presque. Un wapiti continue, émettant toutes les deux minutes un étrange aboiement essoufflé. Le cri semble toujours venir du même endroit, et je me demande si ce n'est pas une femelle, peut-être en train de vèler. L'inconvénient de faire tant de raffût quand on est dans cet état semble pourtant évident. J'ai beau chercher avec les jumelles, je n'arrive pas à localiser la source du bruit.

Je poursuis et me dirige vers Spruce Creek où, là encore, les œufs semblent bien éclore. Dans le calme et le silence relatifs qui dominent, l'affairement et le brouhaha du cours d'eau servant de bruit de fond, je lis "Les Tueurs" avant de remonter finalement à Gates.

Le ciel se couvre depuis que j'ai écouté les wapitis, des cumulus se glissent par-dessous, et maintenant un spectaculaire vent du sud vient fouetter le parc. La température baisse de huit degrés. De dix.

Un énorme nuage d'orage se dresse à l'ouest, large de plusieurs kilomètres, noir comme la nuit. J'apporte une chaise sous le porche, en présentant mes excuses au rouge-gorge, qui s'en va voltiger vers un pin en attendant que j'aie disparu.

Pourtant, alors qu'il grossit de plus en plus, le nuage passe tranquillement, et part terroriser les plaines. Il y en a néanmoins d'autres derrière lui, avec tonnerre et éclairs, dont les grommellements graves se font plus incisifs, ils claquent plus qu'ils ne grondent. Le vent soulève ma chemise, les jambes de mon pantalon, ébouriffe mes cheveux lourds et sales.

Je ne peux m'empêcher de sourire face à ce déchaînement extravagant, mais je me rappelle l'histoire racontée par Tom : un soir, ici, un type a été frappé par la foudre alors qu'il avait le bras sur le rebord métallique des lits superposés. "Ça l'a fait sauter en l'air. Il a eu des picotements dans le bras pendant trois jours entiers." Je lâche ma chaise sous le porche et m'éloigne des grandes caisses d'acier contenant les batteries solaires de la radio.

À 6 heures, je suis obligé d'allumer une lanterne pour pouvoir coudre des sacs pour les trésors que j'ai réunis pour les garçons. Outre les crottes d'ours, j'ai aussi des poils arrachés aux arbres, aux balustrades en bois sur le côté du pont, des éclats d'un arbre mâchouillé par un castor, quelques bâtons méticuleusement dépouillés de toute écorce, deux minuscules os canon appartenant à un petit wapiti abattu. Je pense que je décorerai les besaces avec des queues de gauphre qui pendront aux cordelières, avec des plumes, peut-être.



La température étant tombée à 10 °C, j'allume un feu pour cuisiner. À 6 heures et demie, la cabane se trouve dans une faille entre les bourrasques, le soleil se répand à travers la pluie, éclaire le prochain orage qui se prépare au-dessus des montagnes. Sachant exactement ce que les garçons feraient, je sors pour être inondé de pluie et de soleil à la fois. Un vrai temps à arc-en-ciel. Quand un nouvel orage s'avance, je rentre et je me tiens tout ruisselant près du poêle.

La pluie tambourine sur le toit et je la regarde tomber, assis à la table. Il n'est que 9 heures, j'éteins la lanterne, je me glisse sous le sac de couchage et, par un dernier coup d'œil vers la fenêtre, je vois une dizaine de wapitis mouillés qui paissent au bord du porche.

Le lendemain, dans le passage Hansel et Gretel, je marche sur le petit wapiti à moitié mangé, je rentre tremblant dans ma cabane, tout mon univers un peu décentré.



Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Juin 2004

LE lendemain, je laisse les œufs de Spruce Creek se débrouiller seuls, et le jour suivant, je suis réveillé par les vitres de la cabane qui tremblent dans leurs huisseries, secouées par un enchaînement de rafales. De temps à autre, le tonnerre grogne dans le ciel, mais dans l'ensemble, cela se limite à ces orages qui déferlent, à la pluie qui fouette et au vent qui fait rage. Je profite d'une accalmie pour marquer une pause, je m'arrête à l'autre bout du petit pont, me tourne vers Spruce Creek, je devine que le wapiti à moitié dévoré a depuis longtemps été mangé entièrement, mais je pars quand même vers Biggs: les ours auront encore quelques heures pour digérer, faire la sieste, se curer les dents, s'en aller, comme ils voudront.

Optimiste, j'enfile un short, pensant qu'il sera aussi chaud que mon pantalon humide et que mes jambes sécheront plus vite que dans un jean trempé. Pourtant, quand j'arrive à découvert dans le brûlis, le vent me fait hésiter. Mon père dirait que c'est une âpre journée. Mais en vérité, j'aime ce genre de temps. Mes ancêtres germaniques qui ressortent – très wagnérien, tout ça.

Gardant mon avance sur une bourrasque qui arrive par-derrière, je trotte sur huit cents mètres à travers les plateaux, puis je ralentis pour en laisser passer une autre devant moi. Je ne peux m'empêcher de sourire à l'idée de ce cache-cache avec les

orages. Je sors de mon sac une carotte, je la grignote en riant, je crie : “Quoi de neuf, docteur ?” au mur de pluie grise qui s’abat sur Biggs. J’avale de travers, et tout à coup je titube, je hoquette et crachouille en me demandant comment je pourrais bien procéder sur moi-même à la manœuvre de Heimlich au beau milieu de toute cette herbe. Repartir vers le brûlis ? Me jeter sur une souche ? Je n’y arriverai jamais. Je réussis quand même à déglutir, j’ahane bruyamment, les yeux baignés de larmes, de rire. Entouré d’ours, de loups, je mourrai sous les coups de la carotte assassine.

Dans cette lumière lugubre, les merlebleus des plateaux sont encore plus éclatants, presque lumineux lorsqu’ils volettent devant les nuages noirs. Le mot “céruleen” me vient à l’esprit, sans doute lu sur un tube de peinture à l’huile, en cours d’art plastique au lycée. Il paraît tout à fait approprié, même si, sans dictionnaire, je ne peux pas être catégorique (désigne-t-il vraiment un bleu ?). J’en suis juste à peu près sûr. Un de ces mots qu’on ne glisse pas normalement dans le cours d’une conversation dans le Montana. Le vocabulaire de mon père regorge de mots que l’on n’utilise pas en temps ordinaire. Récemment, il m’a dit qu’il trouvait bien dommage que le mot *scélérat* soit tombé en désuétude. “Avec le gouvernement actuel, c’est à coup sûr un mot que l’on devrait entendre plus souvent.”

Après l’arbre de lecture, sur la piste qui descend légèrement vers le grand fossé du ruisseau, je traverse un autre petit bouquet de trembles, pas entièrement brûlé, lui, et je me rends compte qu’il m’étonne tous les jours par sa merveilleuse odeur. Il est juste assez grand pour que j’en hume une ou deux bouffées, pas plus, mais je comprends que je souris presque tous les jours à cet endroit, comme aujourd’hui encore, ce parfum terreux d’automne étant accentué par la pluie et le vent.

Courant plus vite que les orages, j’arrive aux seaux en à peine plus d’une heure. À la façon dont le vent tourbillonne, j’ai l’impression de l’avoir toujours en pleine figure, mais grâce à mon petit jeu d’esquive, je suis épargné, comme si ma vie était protégée par un charme.

Je procède au nettoyage quasi quotidien des seaux envasés, bien que les œufs du panier d'observation continuent à éclore. D'un autre côté, il y a plusieurs blocs d'œufs morts, des amas gélatineux qui, même en l'absence de ce duvet qui trahit les champignons, semblent poisseux, emprisonnant certains œufs éclos qui gigotent en vain. Je fais ce que je peux pour libérer ces derniers en plantant une brindille dans la masse pour la diviser, faisant partir les morts par le tuyau d'évacuation. Certains alevins s'évadent, mais les autres semblent condamnés, impossible de les libérer sans les déchiqeter.

Je repars, je traverse le ruisseau en dansant sur le rondin et je me mets à compter. Voilà vingt jours que j'ai dit au revoir aux garçons. Une séparation trois fois plus longue que toutes les précédentes. Le temps a atténué la désolation des premières semaines, mais je suis aussi hanté par l'idée de tous ces jours qui ne reviendront jamais, le rythme frénétique auquel mes fils changent.

Je m'arrête avant le petit pont, mes pas résonnent sur le chemin qui me ramène chez moi, je prends une grande respiration puis je le franchis et je m'engage dans la colline, vers Spruce Creek. Je ralentis, j'examine le coteau du premier petit wapiti tué, je martèle le sol un peu plus fort avec ma canne, comme si je m'attendais à voir des grizzlys chaque fois que je passe.

Une autre bourrasque se rapproche quand j'arrive au couloir Hansel et Gretel, plus sinistre et plus effrayant que jamais, sous sa voûte de nuages noirs. Le vent est assourdissant, les arbres m'aveuglent. Je crie et frappe, je respire profondément, je chante du Billy Bragg à pleins poumons. Je n'ai pas sorti mon spray anti-ours, je n'ai pas la main sur mon revolver, mais les fermetures Éclair sont ouvertes des deux côtés de mon manteau de pluie, donc tout est accessible, et je m'avance entre les arbres, je scrute aussi loin que je peux les branches, les aiguilles, la piste. En prenant le virage, je hurle "Dégagez!", et à la place du wapiti mort il n'y a plus rien. Rien du tout. Je secoue la tête, bats des paupières. Je ne l'ai pas inventé, pas imaginé.

Je me penche plus bas, j'étudie et finis par découvrir un poil, puis un autre, les poils creux, blancs et frisés d'un wapiti. Je les suis sur peut-être dix mètres hors de la piste, entre les arbres denses. "Papa, c'est vrai que nous devons tous...?"

Et voilà ce qu'il en reste. Des poils. Rien d'autre. Pas un os, pas un sabot, pas même le tas habituel de paillis brun verdâtre auquel j'ai appris à m'attendre sur chaque lieu de tuerie – le contenu à moitié digéré d'un estomac, chose qui n'intéresse ni les prédateurs ni les charognards.

Je comprends que le wapiti n'avait encore jamais mangé d'herbe. S'il a vécu assez longtemps pour absorber quoi que ce soit, ce fut uniquement le lait maternel.

Dans les bois ruisselants, aussi sombres et oppressants qu'à l'ordinaire, je cogne contre un tronc d'arbre avec mon bâton, une averse tombe des aiguilles, et je crie :

— Je vérifie juste mes poissons!

Puis je repars en avant sur l'étroit sentier.

— Les gars, vous me connaissez, maintenant! Je ne fais que mon travail!

J'ai dans l'idée qu'ils me connaissent bel et bien, qu'ils ont passé ces dernières semaines à me regarder monter et redescendre cette piste. Ils se sont écartés le temps de me laisser passer, ils m'ont suivi quand ils le devaient, ont même abandonné leur proie sans un regard en arrière. Ils sont peut-être habitués à moi. Ils me tolèrent.

Ou bien je ne suis qu'un mets supplémentaire sur le plateau tournant du restaurant chinois. Les plats tournent, tournent, jusqu'au jour où un ours se décide: Bon, allez, je vais goûter celui-là.

Quoi qu'il en soit, je parviens de l'autre côté et je redescends la colline de Spruce Creek en m'agrippant à tout ce que je peux pour éviter la dégringolade.

Les ombres, que j'ai négligés pendant deux jours, semblent ne pas s'en porter plus mal. Quelques-uns surnagent près du sommet des selles, mais pour la plupart ils ont l'air de se contenter de rester dans l'abri qu'ils ont trouvé. En réalité, ils vivent

leur vie, et je me demande si mes vérifications quotidiennes ont fait une quelconque différence.

Ma chance avec les orages finit par s'épuiser quand je me recroqueville au-dessus des seaux de Spruce Creek. Le vent se déchaîne, 65 km/h, 80, flagellant les saules et les pins, les branches oscillent et s'agitent, la pluie tombe à l'horizontale. Un tronc calciné s'écrase en travers de la rivière avec un craquement sonore, puis un deuxième. Un autre encore. Je braille Arbre! Arbre! et la pluie se change en grêle, puis en neige. Je me blottis sous un trio de pins collés l'un contre l'autre. Par-dessus les rafales hurlantes, je ne m'entends même pas rire.

Et c'est fini, le soleil apparaît derrière l'averse. Tous les contours sont adoucis dans cette lumière scintillante. Je me lève, la mâchoire tombante, je contemple les bosses bleues des grêlons qui fondent déjà, les volutes de vapeur qui montent au soleil. Lentement je retourne à mes seaux, je découvre qu'environ deux tiers des œufs ont éclos, et qu'à peu près la moitié de ceux des paniers d'observation sont partis par le tuyau d'évacuation, ou, plus vraisemblablement, ont rejoint leurs frères sous les bio-selles.

Je m'attarde auprès des œufs davantage que cela n'a de sens, dans l'espoir que le soleil s'épanouira assez longtemps pour rendre le corridor sombre un peu moins menaçant.

Mais comme je ne peux pas entrer dans le seau et refermer le couvercle sur moi, je finis par me lever. Je rebouche les seaux et je me hisse de nouveau sur la colline, je reprends la piste principale et j'affronte le chemin de Hansel et Gretel.

Je ne m'arrête qu'un instant avant de foncer entre ces arbres, tout en criant *Embrasse-moi pour la nuit et aide-moi à dire mes prières, laisse la lumière allumée en haut de l'escalier*, tandis que les pins me frôlent.

— J'ai réussi! m'écrié-je de l'autre côté.

Je ris, je cours, je regagne la cabane en tâchant de devancer une autre bourrasque que je bats de quelques secondes. Je ferme les volets alors que frappent les premières grosses gouttes, le vent plaquant ma veste contre moi. 6 °C selon le thermomètre du porche.

Je prépare le feu. Je m'assieds et respire. Je souris.

Jusqu'à la fin de l'après-midi, les bêtes brillent par leur absence inhabituelle, ni cerfs ni wapitis sur la piste d'atterrissage, aucun animal qui broute parmi les saules à côté du ruisseau. Peut-être, plus malins que moi, s'abritent-ils dans les bois. Ou bien mon grizzly – farceur, va! – rôde, prêt à renverser la baraque dès que je serai entré dans les toilettes.

Pourtant, dans la soirée, le vent se réduit à rien, le parc est inondé d'un soleil qui fait reluire chaque brin d'herbe mouillé, chaque aiguille de pin. Je vais à l'autre bout de la grange et je découpe un peu de bois avec une vieille scie à archet gigantesque que j'ai découverte parmi le matériel anti-incendies. Je trouve un rythme, je me balance d'avant en arrière, et les bûchettes de la taille du poêle s'entassent sous la barre d'attache pour chevaux. Je les pousse à coups de pied jusqu'au billot et je les fends en quartiers, puis en huitième pour allumer mes feux. Je commence ainsi à remplacer le bois dont j'ai garni le poêle.

Accaparé d'abord par le raclement de la scie qui va et vient, par les copeaux frais qui m'arrosent en une arche constante, par la hache qui s'élève et retombe, par les craquements du bois qui éclate, je ne remarque pas le prochain orage qui se forme. Mais le vent le trahit, et quand je me retourne, je vois un mur noir s'étendant du nord au sud, d'un horizon à l'autre.

Je range ma scie, et je rassemble encore une brassée de bois. Le vent gémit à travers les barrières, l'échafaudage métallique de la vieille station météo. Il ne manquerait plus qu'une chorale de loups pour que je me croie transporté en Transylvanie.

Quand je reviens chercher un second chargement, les gouttes frappent comme des plombs de chasse. Je ramasse le bois fendu et j'abandonne les bûches à la pluie. Surchargé, je laisse tomber quelques bûchettes derrière moi, je me jette dans la cabane et je dois m'adosser à la porte pour la fermer contre les rafales.

Je lance mon fardeau dans la caisse à bois, enlève les échardes de ma chemise, tandis que la grêle martèle le toit comme le



marteau d'un charpentier. Je sors sous le porche pour regarder les balles de glace percuter le sol et rebondir trente centimètres plus loin. Pour la première fois, le rouge-gorge campe sur ses positions, tout agité, lorgnant sur moi du haut de son perchoir. Le thermomètre indique 2 °C. Puis 1 °C. 0.

Je garnis le poêle et me plante devant, tout fumant.



Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Juin 2004

DANS la pénombre de la cabane, je prends la première gorgée brûlante d'un café encore en train de passer et, dans mon journal de bord, je vais jusqu'à la date. *6 juin*. Je pose ma tasse. Le D-Day. Il y a aujourd'hui soixante ans. Le père de Rose avait été parachuté en Normandie le troisième jour du Débarquement. À la fin, cloué au lit, rongé par le cancer, il y retourna en pensée pour la première fois, me raconta des histoires que personne d'autre n'avait entendues concernant sa formation en Irlande: il avait fait l'andouille, "emprunté" une locomotive pour s'amuser, puis c'était devenu sérieux, ils avaient été débordés dans les Ardennes alors qu'il venait d'obtenir sa première permission après cinq mois de combat. Ça les avait rendus furieux d'entendre grommeler les tanks avant le lever de jour. Ils ne se doutaient pas du tout qu'il ne s'agissait pas des leurs, et quand ils avaient compris, ils s'étaient enfuis, paniqués, esquivant l'avancée allemande pendant plusieurs jours. À un moment, ils avaient trouvé la voie barrée par une rivière, avec des blocs de glace encombrant l'eau noire. Leur lieutenant, homme qu'il qualifia simplement de "connard", ne savait pas nager. "On l'a juste planté là. Plus jamais entendu parler de lui." Quarante ans après, cloué au lit, sa propre fin en vue, il secoua la tête. "On devrait avoir le droit d'être un connard sans devoir en mourir."

Il n'a jamais dit comment ni où il avait remporté la Bronze Star, jamais mentionné son existence. Voilà seize ans qu'il est mort. Sa médaille est posée sur mon bureau, à côté des cendres de Sage.

En comparaison, avoir failli rencontrer un ours invisible semble bien dérisoire.

Seul dans cette cabane au milieu des montagnes, je me demande ce qui, parvenu au terme de ma vie, me paraîtra aussi important que ça. Je n'ai aucun événement spécifique en tête. Il n'y aura que les garçons, j'espère. Comme il sera paisible de quitter ce monde en visionnant dans ma tête leur vie au lieu de m'inquiéter pour quelqu'un que j'avais vu pour la dernière fois un demi-siècle auparavant, à côté d'une rivière gelée en Belgique.

Le tonnerre grogne depuis les montagnes, encore de la pluie, et je me lève pour aller récupérer mon bol à porridge quand la radio couine, me faisant sursauter, mais c'est Tom qui appelle pour savoir où en sont les poissons. Je lui dis qu'ils sont éclos, que je prévois de retirer les couvercles des seaux aujourd'hui. Dave est avec lui, quelque part au poste des gardiens, à Choteau, endroit où je ne suis jamais allé et que je suis incapable de me représenter. Ils me disent qu'ils ont décidé d'aller dimanche à Cabin Creek, d'y passer la nuit, puis de me rejoindre à Biggs Creek lundi entre midi et une heure. On démontera les couveuses, puis on ira démanteler le site de Spruce Creek, on passera ensuite la nuit à Gates, et le mardi sera consacré à la route du retour.

Je suis penché au-dessus du bureau, l'émetteur radio à la main. Retour mardi. Je vérifie le calendrier: nous sommes un mardi. Plus qu'une semaine. Ils ont raccourci mon séjour de deux jours.

Je mets le micro en marche.

— Je ne sais pas si les poissons auront quitté les seaux d'ici là. À ma connaissance, aucun n'en est encore sorti.

Lee a laissé des instructions très explicites: maintenir les couveuses en marche jusqu'à ce que tous les poissons soient partis de leur propre chef.

Dave suppose que dans six jours, une fois tous les seaux ouverts, ils seront partis depuis longtemps.

— Très bien.

Et la conversation se termine. Je replace le micro sur son socle. Deux jours de moins. Plus qu'une semaine.

Tout à coup, une semaine me paraît courte. Même avec les garçons qui m'attendent à l'autre bout. Enfin, le temps est tellement mauvais que je serai peut-être prêt. Pourtant, bizarrement, j'en doute.

Partant pour Biggs en tenue de pluie intégrale, le thermomètre du porche bloqué à 2 °C, je me répète que je vais retrouver les garçons et Rose. Je secoue ma capuche pour en faire tomber les gouttes. Je me sens quand même floué de deux jours. À Great Falls, je ne découvrirai pas de bêtes tuées par un grizzly. Pas d'appels de loups, pas de hardes de wapitis, d'oies pourchassant les balbuzards. Les fleurs sauvages seront remplacées par les jonquilles, les tulipes. Les merlebleus par les moineaux.

La pluie éclabousse le sol, une série de crachins, ma tenue de pluie me protège davantage du vent et de la température. Au-dessus de la cabane, les cerfs de Virginie font leur numéro, ils se promènent en levant haut les pattes, avant de s'enfuir à grands bonds nerveux, avec parfois d'immenses sauts hasardeux par-dessus rien du tout, comme s'ils avaient été surpris par des trampolines cachés. Puis, comme un héron qui vole toujours vers l'aval d'une rivière, ils s'arrêtent et attendent que je m'approche pour répéter le spectacle.

Une fois en aval du petit pont, une fois passés les brûlis, une fois sur les plateaux herbeux, je longe autant que je peux l'entaille boueuse de l'allée cavalière en tâchant vainement de ne pas marcher sur les fleurs omniprésentes. Le lupin était en pleine forme la semaine dernière, mais c'est maintenant le camassia qui prend le dessus. Entre les deux, la gyroselle de Virginie dresse ses tiges délicates, et les pissenlits comblent les écarts. Il y en a quantité d'autres que je ne connais pas, dont un genre d'herbe d'ours miniature qui commence à peine à pointer la tête au-dessus du pâturage.

À Biggs, je soulève hors des seaux les paniers d'observation vides, et je déclare officiellement les œufs éclos. La pluie dégouline de ma capuche, tombe à la surface de l'eau et m'empêche d'y voir clair, mais les poissons que je repère nagent frénétiquement vers le bas, à la recherche de cachettes, aucun n'étant prêt à s'échapper vers le vaste monde. Ils devront prendre leur décision. Ils ont jusqu'à lundi midi. Une semaine.

Après avoir éliminé certains blocs d'œufs collés, sinistre présage, j'entasse les couvercles des seaux parmi les arbres en les lestant avec des pierres. Je rassemble des morceaux de vieux bois pourri, que j'empile en équilibre au-dessus des seaux pour fournir un peu d'ombre au cas où le soleil réapparaîtrait un jour.

Puis, dans l'hypothèse où certains décideraient de partir de bonne heure, je nettoie le ruisseau de tous les incubateurs jusqu'à Biggs Creek, y consacrant bien plus de temps que nécessaire, pour créer un canal que des ombres adultes pourraient emprunter pour leur migration. Des saumons. Des bélugas. C'est un travail sur mesure pour les garçons : patauger dans la bouillasse, casser des branches, dégager des cailloux, de la terre par poignées. Pas très différent de ce qu'ils font à la maison quand ils jouent dans les caniveaux, ou quand Nolan déblaie un chemin à travers la glace pour que l'eau de fonte atteigne l'égout au coin de la rue – tâche à laquelle il se dédie malgré ses chaussures trempées, ses mains gelées et les appels à table. J'en faisais autant quand j'étais enfant, et même beaucoup plus grand. Dans les Tetons, Pancoast et moi avions reçu l'ordre de tester une pompe à incendie portative. Après avoir introduit le tuyau d'alimentation dans la Snake et constaté que la pompe fonctionnait bien (elle projetait une quantité d'eau impressionnante avec une force impressionnante), le reste de la journée, nous avons tué le temps en mettant au point des techniques hydrauliques d'extraction minière – deux gardes forestiers perpétrant un désastre écologique.

En tant que saisonniers, tout en bas dans la hiérarchie, et gardes des rivières, qui plus est, un genre d'emploi sans ancrage, nous étions corvéables à merci pour à peu près toutes les tâches

dont les permanents ne voulaient pas. Comme le balisage des limites du parc. Ou bien, une année en décembre, comme nous étions les deux seuls saisonniers restés au parc, on nous envoya en haut de Signal Mountain à la recherche d'un petit avion disparu des radars peu après avoir décollé de l'aéroport de Jackson Hole. Raquettes aux pieds, nous nous débattîmes pendant des heures dans la poudreuse qui nous arrivait aux cuisses, à parcourir le flanc de la montagne où se trouvait l'aéroport en quête d'un avion blanc enfoui dans la neige blanche, tandis que les permanents jacassaient à la radio : eux, ils cherchaient au volant de leurs voitures et de leurs camions, le chauffage à fond. Agrippés à la paroi d'une falaise, tirant sur toutes les brindilles qui surgissaient de la neige, nous écoutions crépiter sur les ondes radio leurs procédures aussi complexes qu'inutiles, et Pancoast arracha tout à coup sa radio de sa ceinture, la porta à sa bouche et haleta nos codes d'appels :

— 700, ici 465.

Sa voix hors d'haleine suffit à attirer toutes oreilles.

— 700, répondit calmement la fille du standard.

Pancoast cria et haleta dans sa radio :

— L'avion, son numéro d'empennage, c'est N72 41 39 ?

Tout émue, 700 dit qu'elle devait vérifier. Il y eut un silence complet pendant la minute où elle s'absenta, tout le parc aux aguets. Puis elle revint.

— 465, ici 700. Négatif.

Incarnation du calme professionnel, Pancoast répondit :

— Bien reçu. On oublie.

Nous nous laissâmes tomber dans la neige en hurlant, dans l'expectative, mais personne n'eut le courage de poser la moindre question.

Je suis au milieu des plateaux que j'en glousse encore.

J'ôte les couvercles des seaux de Spruce Creek, mais ils se trouvent à plusieurs mètres de la rivière proprement dite, il n'y a pas d'évacuations à nettoyer. Rien d'autre à faire que de regarder les quelques nageurs, leur souhaiter bonne chance et rentrer à la maison.

Mais la route est dure, mes pieds imbibés d'eau sont endoloris, et je suis content de revoir la cabane. Je m'effondre dans le fauteuil, je regarde le poêle à bois et je sais que je vais devoir allumer un nouveau feu.

Je finis par me pencher en avant, je défais mes lacets, m'agenouille devant le poêle, j'entasse le petit bois, je gratte une allumette. Je termine les costumes des garçons, troués et sauvages, les extrémités tout effilochées. Ils seront transportés par l'idée de ce vêtement, même si je suis moins sûr qu'ils le porteront beaucoup. Un maillot de corps en cuir, modèle barbare, n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus pratique à porter. Peut-être pour faire du camping. Comme déguisement pour Halloween.

Je les roule, les range avec leurs T-shirts.

Après le dîner, la pluie renonce à tomber et j'en profite pour jouer avec les cutthroats, je remonte le ruisseau jusqu'à l'énorme barrage de castors, mais je m'y arrête et me retourne vers la cabane, gardant l'amont Dieu sait pourquoi.

Fatigué, encerclé par la pluie, je règle le poêle pour la nuit. Être là pour peu de temps n'arrange rien. Je me demande s'il n'aurait pas mieux valu simplement en finir, jeter les seaux et m'enfuir, filer avant que ne commence la saison du tourisme d'été; je ne supporterai pas la présence d'autres gens ici. Mais je ne veux pas m'en aller. Je veux rester. Et je ne veux avoir personne d'autre ici avec moi. Sauf les garçons.

Pourtant, les longues marches. Les ours.

Peu importe. Comme d'habitude, je veux tout.



Big Bend National Park, Texas  
1985

UN automne, dans les Tetons, un appel arriva du Big Bend National Park, au Texas : ils se demandaient si nous avions un ranger qui aurait envie de travailler un hiver sur le Rio Grande. Nous en avons un, et en janvier, je fis le trajet en voiture du Montana jusqu'au Wisconsin pour aller voir ma famille. Je longeai ensuite le Mississippi jusqu'à La Nouvelle-Orléans, puis je traversai la Côte du Golfe jusqu'à Baytown, au Texas, pour rendre visite à ma sœur. De là, je me lançai dans l'inconnu de Big Bend, un des rares parcs nationaux qui se trouvent réellement sur la route de nulle part, à cent cinquante kilomètres au nord d'une épicerie, à deux cents kilomètres d'une Interstate, la I-10 est-ouest à Fort Stockton.

De retour dans le vrai désert pour la première fois depuis Lake Mead, je trouvai les sauvetages encore moins durs que dans les Tetons. Il n'y en avait aucun. Durant ces trois mois passés à descendre la rivière dans les canyons, je croisai seulement trois bateaux, tous le même jour, pendant les vacances de printemps. Le reste du temps, je flottais en solitaire ; des voyages de deux ou trois jours à travers des canyons splendides, des parois de roche ocre s'élevant à trois cents mètres à la verticale de la surface de l'eau. Ou bien, mon préféré, le trajet de sept jours pour la descente panoramique et sauvage à travers le parc proprement dit.

Le silence était immense dans les canyons, le moindre craquement d'une dame de nage était amplifié et répercuté. Les

campements, le ciel brûlé d'étoiles, la lumière du feu poussant contre les ténèbres absolues, tout cela donnait l'impression de s'ouvrir sur le reste du monde.

Mais si curieux que cela puisse paraître, c'est sur l'eau que j'appris à apprécier de nouveau le désert. Sur de longues portions, la rivière bougeait à peine, des étendues planes comme des borbiers sans la moindre pente, entourées de roseaux ou de cailloux, les collines couvertes de mesquite et de créosote. Puis les parois du canyon se resserraient, la rivière se contractait, prenait de la vitesse, revenait à la vie. À l'intérieur du canyon, les rochers arrachés aux à-pics n'avaient nulle part où aller sinon dans la gorge, et la rivière n'avait d'autre choix que de couler par-dessus ou autour de ces rochers. Des rapides rugissaient contre les parois, s'annonçant bien à l'avance par un vacarme qui vous tordait les boyaux.

La solitude était presque surnaturelle. Aucun contact radio dans les canyons ni pendant toute la descente panoramique. Quand le soleil du désert devenait trop cuisant, les rebords du canot trop brûlants au toucher, je les aspergeais d'eau. Dans les passages calmes, je me trempais moi-même, dérivant à côté du canot, et je pensais aux histoires où Mark Twain raconte la découverte du Mississippi depuis la cabine de pilotage d'un bateau à vapeur. Cette phrase toute simple de Huckleberry Finn, "C'est chouette de vivre sur un rafiot".

Même s'ils n'avaient pas eux-mêmes grandi ainsi, mes parents nous avaient emmenés camper; en voiture, dans les parcs nationaux surtout, avec une tente, une table de pique-nique, le barbecue, les voisins, le jerrycan de vingt litres qu'il fallait rapporter de la pompe, tellement lourd qu'il nous faisait pencher quand nous le déplaçons. Et même s'il n'avait jamais été adepte de la pêche, mon père nous avait fourni des cannes, des lignes emmêlées, des coffres à pêche chaotiques. De nous six, je fus le seul mordu. Quand nous fûmes plus grands, il fit des recherches, apprit que Old Town était une marque de canots respectée et il nous trouva un mastodonte en fibre de verre. Une recherche complémentaire nous fit franchir la

frontière de l'État pour aller dans la Sylvania Recreation Area, dans la péninsule supérieure du Michigan, où nous nous mîmes à un genre de camping plus basique : nous n'emportions que ce qui tenait dans le canot, ce que nous pouvions trimballer lors des portages. Je n'avais jamais rien fait d'aussi fou et sauvage et j'avais hâte que ça recommence chaque été : rester assis sous la pluie, servir de festin aux moustiques, me réveiller avant tout le monde pour aller pagayer seul dans les brumes de l'aube, tenter de découvrir ce qui vivait caché sous toute cette d'eau. À mon approche, les castors faisaient claquer leur queue, les plongeurs huards émettaient à travers la rivière leur appel lugubre.

Tous les deux ou trois ans, ces petits voyages étaient remplacés par un grand. Outre le séjour dans les Tetons, un été mes parents nous entraînaient dans le Colorado, au Rocky Mountain National Park. Il y eut les pannes de voiture, les nausées, la chaleur étouffante en plaine, mais quand les montagnes se dressèrent après Denver, j'eus bien du mal, pendant le reste du trajet, à contenir mon impatience d'y être. Nous fîmes une excursion encadrée par un ranger jusqu'au sommet de Long's Peak ; notre guide était Ferrel Atkins, version locale (j'imagine) de Sage. Il y avait quelque chose de fascinant dans sa manière de discourir et de nous escorter, mais le groupe que nous formions m'énervait, ce troupeau de moutons s'efforçant d'atteindre les hauteurs.

Je me comportais sans nul doute comme un citoyen modèle, toujours plus morose à l'idée d'être membre d'une société, d'une famille, et c'est peut-être là que mon père m'a couru après autour du hamac, mourant d'envie de m'inculquer un peu d'éthique de groupe. Malgré tout, à un moment du voyage, ils exaucèrent mon vœu, avec plaisir, j'en suis sûr, et me laissèrent seul avec ma canne à pêche à côté d'un petit ruisseau, partant pour une autre excursion guidée, avec la promesse de passer me reprendre en fin d'après-midi. Seul, enfin, je me glissai à travers les hautes herbes jusqu'à la berge d'un cours d'eau qui serpentait, pur comme au premier jour, entouré de montagnes, une eau claire qui nous émerveillait tous après la rouille du tanin

et la couleur café au lait des eaux du Wisconsin. En lançant le leurre Rapala grâce auquel je faisais des ravages dans ma région natale, je finis par attraper une petite truite. Mais c'était bien une truite. Le légendaire poisson. Ma toute première. J'aurais voulu ne jamais voir revenir le break dans lequel se trouvaient mes parents, mes frères et sœurs.

Avant ça, quand la sœur de ma mère, revenue de plusieurs années comme missionnaire au Pérou, s'était retrouvée dans un couvent à Miami, ma mère nous avait tous fait prendre l'avion pour la Floride, à Noël, voyage dont je ne me rappelle qu'une maison louée dans les Keys, un bateau de pêche en mer que mon père loua, pour moi, j'en suis sûr, même s'il me semble que mes frères se joignirent à moi. Mais là encore, toutes ces visites, les excursions guidées, m'inspiraient une terrible envie de solitude, et soit mes parents ne tinrent pas compte du risque encouru, soit ils s'en réjouirent. S'en allant avec le reste de la famille, ils me laissèrent patauger, faire des cabrioles et plonger sur une île pendant tout un après-midi, inspecter la mangrove de près, succomber à une obsession qu'ils ne pouvaient comprendre, qui aurait pu les mener droit aux services de protection de l'enfance.

Voilà des années et des années, des décennies que je n'ai plus repensé à un seul de ces voyages, que ce désir d'être loin, d'être seul en pleine nature ne m'a plus traversé l'esprit. Peut-être, le jour où je leur ai téléphoné pour leur dire que je partais pour Indian Creek, n'ont-ils pas été aussi surpris que je le croyais. Mais à présent, alors que je suis éveillé et que je regarde par la fenêtre le noir absolu d'une nuit pluvieuse dans le désert, tout me revient et je me rends compte que ce n'est pas seulement une chose ou deux, pas simplement une fusée atterrie ou un job de surveillant d'œufs de saumon, c'est une vie entière qui m'a conduit jusqu'ici. Mes parents ont ouvert les portes, ils ont autorisé un membre de la portée à devenir sauvage. Mon job de livreur de journaux s'inscrit peut-être même dans cette trajectoire, plus d'un millier d'heures, au fil des années, à transporter du poids sur un parcours en boucle, la tête libre de vagabonder, de rêver toutes sortes d'aventures fantastiques.

Un jour, à Sylvania, alors que je devais avoir une quinzaine d'années, mon jumeau, Paul, passa presque toute une nuit assis, torturé par des maux d'estomac, mes parents veillant avec lui. Quelques années auparavant, sa luge avait percuté un arbre, il avait perdu un rein, sa rate, et depuis, il avait déjà dû retourner une fois à l'hôpital, la formation de tissu cicatriciel devenant un problème, car elle lui bloquait et lui tordait les intestins. Mes parents connaissaient les symptômes, et ils savaient aussi que des kilomètres et des kilomètres de lacs et de portages les séparaient de leur voiture.

Avant l'aube, sans prendre la peine de lever le camp, de faire quoi que ce soit qui prendrait du temps, nous mîmes doucement les canots dans l'eau noire, nous déposâmes Paul au fond de l'un d'eux, et nous commençâmes à pagayer. Je ne me rappelle pas comment nous fîmes pour les portages, seulement qu'on l'installa dans la voiture, que mon père conduisit jusqu'à un minuscule hôpital rural, et qu'après Paul et ma mère s'envolèrent à bord d'un monomoteur, nouvelle intervention chirurgicale, nouvelle longue convalescence. Mais j'ignorais tout cela. Tout ce que je savais, c'était que mon incontrôlable sœur Terry et moi avions été désignés pour rester là-bas, pour regagner le camp à la pagaie, tout remballer, repartir seuls et rejoindre mon père à un moment dans un avenir imprécis.

J'ai oublié les détails; comment nous avons retrouvé mon père, combien de temps passa, je ne me rappelle que le moment où j'ai fait demi-tour, où j'ai de nouveau pointé l'avant du canot vers les espaces sauvages.



Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Juin 2004

RENONÇANT aux bouts de bois comme source d'ombre – cette initiative relevait de l'optimisme le plus absurde –, je les rejette vers la forêt ruisselante. Je recule, regarde la pluie piquer l'eau noire de chaque seau, ce qui leur donne l'air curieusement vulnérable, exposés aux éléments. Je cherche dans les selles et je vois quelques petits poissons nageant au-dessus du gravier, j'imagine que les autres sont déjà dans les cailloux. Ou bien ils s'évadent depuis le début sans que je l'aie remarqué. Pas moyen de savoir.

Jour après jour, je passe devant l'arbre de lecture, sous une pluie drue, inclinée à 45° par le vent. Les beaux jours de l'arbre de lecture et du hamac où je me balançais semblent terriblement loin, ils remontent à une ère qui ne peut avoir duré plus de quarante-huit heures. En revenant sur mes pas, je tente de me la rappeler précisément. Il a dû y avoir près d'une semaine de temps ensoleillé, mais je n'arrive pas vraiment à le croire.

Pour cette ultime semaine, une routine se crée: debout à l'aube, je glisse la tête à la porte, 4 °C, vent à 25 km/h, pluie, le café qui percole sur le poêle à bois, l'espoir d'une accalmie pour ma tournée des ombres. Un matin, je déniche une préparation pour scones, une des pâtisseries préférées de Nolan. Je saupoudre de farine la planche à découper, je pétris la pâte, soulève de petits nuages blancs dans l'air. Des scones cranberry-orange.

Les trappeurs d'autrefois doivent se retourner dans leur tombe, ou carrément faire la roue.

J'ouvre même la mini-bouteille de Bailey's offerte par Rose, glissée dans mon paquetage avec le pop-corn instantané, et j'en verse un peu dans mon café. Histoire de reclouer le cercueil des trappeurs d'antan.

La radio n'annonce que pluie, orages, vents allant jusqu'à 60 km/h. Je regarde par la fenêtre, mon café dans une main, un scone tout chaud dans l'autre, et je sirote une gorgée, je jette une autre bûche dans le poêle.

À 9 heures, rester au sec et au chaud me paraît un manque d'ambition. Bourré de scones, je me glisse dans mes habits de la veille, incrustés de boue, et je sors. La première chose que je rencontre sur la colline juste au-dessus de la cabane, ce sont des empreintes d'ours qui entrent dans le parc. Ils suivent la piste tout le long du chemin, depuis les cascades, larges d'une quinzaine de centimètres au niveau des orteils, la trace des griffes longue de trois centimètres à l'avant, le coussinet antérieur à bord droit. Un grizzly. Je me demande à combien d'heures elles remontent. Au moins, elles ne vont pas dans la même direction que moi. Aujourd'hui, en tout cas.

À Spruce Creek, je fais la découverte étonnante de trois poissons qui nagent près de la surface du seau, luttant contre l'attraction du tuyau d'évacuation chaque fois qu'ils passent devant.

— Lewis! Clark! Sacagawea\*! m'écriai-je.

Mes explorateurs téméraires.

Je pars vers Biggs, armé de ce nouvel espoir. La pente qui monte après le petit pont est si boueuse qu'on y voit même des empreintes d'écureuils terrestres, dans le moindre détail de chaque coussinet, de chaque griffe. Avant d'atteindre le sommet de la colline, pourtant, je vois une nouvelle trace, la première, mais il n'y a pas à s'y tromper. Un loup. Large de neuf centimètres, longue de dix, les griffes devant. Contrairement à

---

\* De 1804 à 1806, l'expédition Lewis et Clark fut la première à traverser les États-Unis jusqu'à la côte du Pacifique. Sacagawea est l'Indienne Shoshone qui leur servit d'interprète.



celles de l'ours, ces empreintes-là descendent en aval, comme moi, et je les suis, le sourire de plus en plus large, marchant avec précaution pour ne pas les effacer.

Les traces restent sur la piste, elles longent l'étang à ricochets. Je m'y arrête et machinalement, je lance une fois de plus un caillou dans l'eau. Manqué. Les empreintes de loup me conduisent jusqu'en bas de la Colline de la Mort, où même l'animal a glissé, dérapé.

Je franchis le ruisseau à mi-chemin, tout en suivant les traces. Puis je remonte la dernière colline jusqu'à Biggs Flat.

Solitaire, le loup garde un rythme régulier, sans dévier une seule fois de la piste. Je le suis à travers les plateaux, dans la pente qui mène au ruisseau. Je ne m'écarte que pour marcher sur mon arbre, et j'y reviens dès mon retour sur la piste. Il continue, toujours vers le sud.

— Eh bien, bonne chance. Où que tu ailles.

Des dizaines de poissons nagent à la surface de chaque seau. Je leur souris, il se passe des choses.

Une fois revenu sur les plateaux, je fais un détour vers l'est, suivant le bord de Biggs Creek. Un énorme complexe pour castors domine l'eau, un barrage à deux niveaux occupe toute la vallée, haut de près de deux mètres, long d'au moins cent, et déborde en aval.

Je traverse un brûlis plus récent que la plupart, le sol encore noir par endroits, et je finis par déboucher sur le point le plus élevé des plateaux. Seul dans l'herbe, un tremble massif à peu près vivant, encadré par le squelette de deux autres renversés au sol, l'un qui essaye encore d'envoyer des tiges à la verticale, l'autre mort depuis longtemps, calciné. Alors que je m'étonne de leur taille, le vent reprend et apporte la première vraie pluie de ma promenade. Les feuilles du tremble bruissent, l'un des meilleurs sons au monde, meilleur encore ici à découvert qu'assourdi par les épais bosquets de troncs blancs et de feuilles vert argenté.

La pluie se déchaîne et je m'en vais, restant un moment en hauteur avant de capituler, de redescendre vers la piste, que je reprends juste avant le ruisseau à mi-chemin.

Traversant le pont, la Sun River claire malgré toute la pluie – apparemment, la chaleur et la fonte des neiges l'alimentent davantage que la pluie –, je suis la piste des ours jusqu'à Gates et je m'époumone à chanter. Pourtant, plus aucun signe de mon faiseur d'empreintes.

Alors que le ciel est encore lourd et hostile, soufflant et crachant pluie et grésil, j'ouvre la cabane, content de me mettre à l'abri un moment. Jusqu'au début de soirée, je fabrique des couteaux en bois pour les garçons, des étuis en cuir, je m'efforce de briser les dents d'un crâne de wapiti que je souhaite ajouter à leur sacoche. À la fin de l'opération, je suis armé de scies, de pointes et de marteaux. Je casse une dent, je me coupe méchamment. "Il faisait trop humide pour sortir, et trop froid pour jouer au ballon. Alors on est restés à la maison. On n'a rien fait du tout."

En fin de soirée, le vent tombe, et bien que les nuages restent spectaculaires à l'ouest, ils se sont un peu dissipés, et j'aperçois un coin de ciel franchement bleu. Grand comme une pièce de dix *cents*, mais quand même. Les nuages se referment par-dessus, mais il y en a bientôt un nouveau. Et peut-être un autre.

À la tombée de la nuit, je repère quelques étoiles, vraiment très peu, et très espacées, mais ce sont de vraies étoiles. Elles sont encore là-haut, finalement.

Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Juin 2004

UNE douzaine de wapitis se dispersent devant la grange quand j'ouvre la porte de la cabane. Même après avoir vu à peu près la même chose presque tous les jours, je me pétrifie : toute cette agitation, la charge vers la piste d'atterrissage, puis le ralenti pour passer au trot, ils se retournent et s'arrêtent, me jaugent, moi, la menace. Puis, au bout d'une minute ou deux, soit une tête reprend la direction initiale, une femelle entraîne le groupe dans la forêt, ou bien ils se baissent et se remettent à paître.

Tandis que la cabane se réchauffe, je mâche quelques scones rassis et, ayant utilisé en tout et pour tout un seul des œufs que j'ai apportés, je fais un petit voyage jusqu'au garde-manger, j'effraye de nouveau les wapitis et je me prépare une omelette. Même après le petit déjeuner, il ne fait encore que 3 °C, ciel de plomb, vent léger, la pluie se retient à peine. La radio affirme qu'il fera beau d'ici mercredi. Je pars mardi.

Je graisse mes bottes pour le trajet du jour, je remplis mon sac, j'ajoute mon matériel de pêche. Ma seule vraie tâche est de jeter un coup d'œil dans les seaux pour voir si quelque chose y nage. Mais, je dois l'avouer, c'est à peu près tout ce que j'ai à faire depuis le début.

À l'étang à ricochets, je remarque une grosse masse brune et sans cou qui fouaille dans le brûlis, et mon cœur se met à palpiter. Je murmure : Allez, lève la tête, lève la tête, prouve-moi

que tu n'es pas un ours. Ce truc ne m'inspire pas, et je scrute la forêt de troncs brûlés et nus, en quête d'un endroit où grimper. Puis la masse brune de poils lissés par la pluie lève non pas une tête, mais deux, ce sont deux wapitis, dans un trou, les pattes cachées. Dix autres dressent bientôt la tête et se lèvent lentement de leur lit.

Cinq cents mètres plus haut, j'ai trouvé une bonne pierre à lancer. Je la soupèse, je l'entoure avec mon pouce, mon index et mon majeur, je la manipule comme une balle de base-ball, quatre coutures, deux coutures, courbe. J'ai fait de mon mieux pour ne déranger ni les wapitis sur la piste, ni les cerfs de Virginie autour de la cabane, ni le rouge-gorge dans son nid. Les wapitis regardent. Je trouve mon endroit, je porte les mains à la hauteur de la poitrine, je lève une jambe. Les wapitis s'interrompent, je baisse lentement la jambe, je laisse tomber mon caillou. Ce sera pour un autre jour. Je descends la Colline de la Mort, la boue a durci autour des empreintes de loup sur lesquelles j'avais pris soin de ne pas marcher pour les protéger elles aussi.

Après avoir traversé l'arbre qui me sert de pont, je distingue sur la piste une empreinte de coyote toute fraîche, presque ridiculement petite comparée à celle du loup. Quelques pas plus loin, des traces d'ours fraîches. Plus de douze centimètres de large pour le coussinet arrondi, et quand les griffes sont visibles, elles mesurent à peine plus d'un centimètre après les orteils. Un ours noir de bonne taille. Je hausse la voix, je m'attends à en voir un au milieu du ruisseau, s'empiffrant de mon menu fretin.

Mais la seule chose que je trouve dans les incubateurs, ce sont quelques nouveaux nageurs tournoyant près de la surface. Et quelques blocs blancs de fiente d'oiseau, sur les selles. Un cincle aurait vite fait de réduire la population des seaux, mais jamais je n'abattrais un cincle. Mes poissons ne sont déjà plus que des proies.

De retour au sommet, même si ce n'est pas vraiment une journée faite pour ça, je m'arrête à l'arbre de lecture, et je sors Nick et une pomme. Le temps que me dure ma pomme, je lis

“La grande rivière au cœur double”, une de mes nouvelles préférées, mais le vent arrive du nord et je dois finalement admettre que je frissonne, que le livre tremble dans ma main. Je remonte jusqu’au menton la fermeture Éclair de mon imperméable, fourre les mains dans mes poches et marche d’un bon pas pour retrouver la chaleur perdue.

À Spruce Creek, où les poils marquent encore la place du petit wapiti dans le passage Hansel et Gretel, il n’y a pas de nageurs au-dessus des selles dans les premiers seaux, mais le dernier en grouille. Tandis que je regarde, plusieurs sont aspirés par le tuyau d’évacuation et partent pour leur grande aventure, la vie. Je murmure en français, “Bon voyage”, mais malgré tout, ce n’est pas vraiment un exode en masse. La suppression totale des couvercles étant prévue deux jours plus tard, je suggère aux poissons qu’ils feraient bien de s’y mettre.

Dans le journal, je note que le seau contenant les plus actifs contient moins de bio-selles que les autres, et je me demande s’il y a un lien. Dans celui-là, la promiscuité est peut-être trop grande, les poissons s’en lassent plus vite, la concurrence pour l’espace est plus rude. Je propose qu’on installe un grillage sur les seaux, une fois les couvercles enlevés, pour empêcher les cindes de s’y introduire. Des idées sur lesquelles Lee et Dave pourront méditer cet hiver.

Après avoir porté toute la journée ma canne à pêche, je finis par jeter ma ligne dans la Sun River, huit cents mètres au-dessus du petit pont. J’opte vite pour la pêche en nymphe, et j’attrape une des fameuses *cutbows* de la Sun, le croisement de *cutthroat* et de truite arc-en-ciel (*rainbow*) qui condamne à l’extinction les truites indigènes.

En remontant la piste vers le parc et en chantant une fois de plus *Take Me Out to the Ballgame*, je rencontre de nouvelles empreintes de loup à cinq cents mètres de la cabane. Ils sont deux, moins grands que celui qui allait à Biggs, et l’un plus petit que l’autre. Une louve et un louveteau ?

À la cabane, en prévision du trajet à cheval, je rassemble toutes mes affaires et je ferme définitivement un sac étanche.

J'organise un peu mieux le reste de mes affaires, qui remplissent pratiquement le deuxième sac ; je garde quelques habits, mon sac à dos et ma tenue de pluie, mon spray anti-ours et mon revolver. Ensuite, je me fais beau puisque je vais voir du monde, je vais rentrer à la maison. Je prends une douche, surtout parce que ça me paraît nécessaire, plus que par un réel désir d'affronter de nouveau le vent, nu et humide.

Tout en me peignant avec les doigts, j'allume la radio et accomplis un dernier effort. Je leur demande de transmettre ce message : les poissons ne sont pas prêts. Ils me mettent en attente, puis me reprennent pour m'annoncer que Tom et Dave arriveront lundi comme prévu. J'accuse réception et je laisse retomber le micro sur le bureau. Je balaye du regard la cabane, ma maison.

Je picore mon dîner jusqu'au moment où je remarque des ombres sur la table. Je marque un temps d'arrêt avant de sortir pour aller regarder, j'ai du mal à me rappeler à quand remonte la dernière apparition du soleil. Je rentre, juste le temps d'attraper ma canne à pêche et je m'élançe vers les bosquets de saules de Gates, en direction de l'étang aux castors, pour la dernière fois.

En remontant la rivière, je pêche des cutthroats, de race pure presque partout où je lance ma ligne. Toutes me paraissent plus grosses qu'avant, le soleil fait des miracles. Je me fraye un chemin jusqu'à la base du barrage et reste encore planté là un moment. Mais cette fois, j'avance en posant les pieds avec soin par-dessus la dentelle de bâtons, puis enfin, je grimpe au sommet, l'eau ruisselle par-dessus mes chaussures et de tous les côtés du barrage. Une immense mare s'étend immobile devant moi, la bosse d'un terrier de castor se dresse vers le milieu, l'eau est moins profonde, plus encombrée de roseaux entre le terrier et la limite gauche de l'étang. C'est exactement comme je l'avais imaginé et, après avoir attendu encore un moment, je lance très loin, je laisse filer toute ma soie. Ma mouche se pose à la surface de l'eau et reste tranquille tandis que les ondes concentriques diminuent autour d'elle. Rien. Du tout. Je me sens un peu bête, je l'observe, elle ne bouge pas le moins du monde, sans le

courant d'un ruisseau pour l'animer. Je commence à préparer une nouvelle tentative, et vlan. Une cutthroat de vingt centimètres, un vrai monstre. Comme les crapets arlequin, comme les perches, les truites se succèdent pour capturer la mouche qui se promène sur l'eau.

Un castor émerge, il me repère et s'approche pour m'examiner. À dix mètres de moi, il s'arrête, se laisse flotter et observe, les yeux incroyablement noirs, la fourrure mouillée, plaquée, la tête basse, le corps par-derrière comme un morceau de bois flotté. Il nage peu à peu vers moi jusqu'au moment où je fais passer mon poids d'une jambe sur l'autre. C'en est trop, il plonge avec un claquement de la queue semblable au tir d'avertissement d'une carabine, un de mes bruits préférés depuis l'enfance, au même titre que les appels des plongeurs huards s'ébattant sur l'eau lisse des lacs du Wisconsin. Debout sur le barrage, je souris.

Je regagne la berge et l'étang, trouve une nouvelle zone où tenter ma chance, à la pointe du plan d'eau, la surface agitée par les truites. En amont, cinq wapitis traversent la partie la plus étroite de l'étang, dans l'eau jusqu'au ventre, puis ils remontent la berge herbeuse, les flancs ruisselants. Je me tiens à l'ombre d'un pin isolé, ils ne me remarquent pas, ils se contentent de baisser les yeux vers moi un moment, d'approcher, le nez à l'affût, humant l'air, avant de renoncer et de se remettre à paître.

Trois castors surgissent, décrivant un large V dans l'eau. Je n'ose pas lancer ma ligne. Comme je ne bouge pas, ils nagent à un ou deux mètres de moi, ils m'épient de leurs yeux de marbre noir, remuant leur truffe caoutchouteuse. L'un d'eux plonge, refait surface une seconde plus tard, un peu plus près de moi. Il s'ébroue, mais l'eau lui laisse une crête de punk. Pas de claquement de queue, cette fois, ils repartent ensemble vers le barrage. Le ciel se remplit du tournoiement des bécassines, qui plongent en fusée, affirmant leurs droits sur ce territoire.

C'est le soir qui aurait compensé tous les problèmes rencontrés avec les garçons. Non, ils n'auraient pas pu faire jour après jour le trajet jusqu'à Biggs. Certains jours, j'avais l'impression que même moi je n'y arriverais pas. Et je n'aurais pas pu les

serrer assez contre moi dans le couloir de Hansel et Gretel. Je n'aurais pas pu non plus les laisser seuls à la cabane pendant des heures. Un ours sur la piste m'aurait fait maudire le jour où j'avais été assez bête pour leur faire courir un pareil risque, m'aurait donné des sueurs froides terribles, m'aurait retourné l'estomac, m'aurait glacé en me faisant comprendre que j'avais fait une ânerie avec les deux personnes pour qui je dois toujours être malin. Mais la lumière dorée de cette soirée, la neige fraîche sur le mont Beartop qui descend en dessous de la limite des arbres, les castors si proches, venus inspecter cet objet inconnu, tout comme l'auraient fait les garçons, les bécassines emplissant l'air, voilà peut-être ce qu'ils auraient retenu de ce séjour. Le reste, les heures difficiles, la pluie, les ours, tout cela aurait peut-être fait d'eux des citadins à vie, même si, d'après mon expérience, les heures difficiles deviennent vos meilleurs souvenirs, ce à quoi l'on repense avec la certitude d'avoir accompli quelque chose. Peut-être cette soirée même aurait-elle fini par ne leur offrir qu'une anecdote amusante pour les cocktails qu'ils donneraient dans leur appartement. "Ah, mon fou de père nous a un jour traînés en pleine nature pendant un mois. On n'était à peine plus que des bébés. Il nous a usé les jambes à force de nous faire marcher tous les jours sous la pluie, en évitant les grizzlys, pour aller regarder des seaux noirs pleins d'œufs de poissons. Après, comme récompense, il nous traînait jusqu'à une mare qui puait la merde de castor, il nous obligeait à lever la tête vers le ciel et il disait : 'Écoutez les bécassines!'"

Quelqu'un répliquerait : "Les bécassines, ça n'existe pas vraiment, si ? C'est juste une blague, la chasse aux bécassines?"

Et peut-être qu'ils riraient de toute cette histoire, en répondant : "Je n'en sais strictement rien."

Mais peut-être cette expédition leur aurait-elle donné une fusée à suivre, leur Indian Creek, leur Sylvania ou leur mangrove, leur vallée abrupte du Colorado. À présent, ils ne sauraient jamais, je ne saurais jamais, et c'est là la faute impardonnable du garde forestier du district. Bien sûr, il se trouve



qu'il avait raison, mais maintenant, nous ne le saurons jamais. Et le jeu n'en vaut-il pas la chandelle, s'il leur donne l'occasion de se découvrir ?

Ces occasions qui s'offrent. Tout a été le fruit du hasard, tout ce qui m'a mené jusqu'ici. Mon père qui m'a incité à avancer dans une mare. Rader près d'un tonneau, amouraché d'une fille qu'il ne reverrait pratiquement jamais. Un noyé de trop repêché dans un lac que je n'aurais jamais cru voir. Une fille s'approchant de mon fauteuil de maître nageur pour me parler d'un emploi consistant à être le baby-sitter de saumons. Un supérieur qui croyait tout ce que j'écrivais sur mon formulaire de candidature. La chance extraordinaire d'une épaule cassée qui m'avait placé sous la férule de Sage. Mais honnêtement, n'est-ce pas toujours comme ça ? Juste un truc qui conduit au suivant, et ainsi de suite ? Sérieusement, y a-t-il des gens qui prévoient ce qui va leur arriver ?

Et puis, bon sang, si c'était le cas, qui aurait bien pu imaginer une telle enfilade de pures coïncidences ? Qui aurait pu espérer une chose pareille ?

Je lance à nouveau ma ligne, attrape encore une cutthroat, et le soleil sombre derrière les montagnes, dans mon dos, l'air se refroidit. Je démonte ma canne et je marche péniblement jusqu'au terrain au-dessus, je traverse la rangée d'arbres pour regagner la cabane.

L'heure des garçons viendra. Ils ont été privés d'une occasion, mais leur heure viendra, et leurs occasions aussi.



Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Juin 2004

MON dernier jour seul. Pendant la nuit, il se remet à pleuvoir, le thermomètre descend à près de 0 °C. À mesure que la lumière du jour apparaît, je vois que les nuages sont moins bas, cependant. Malgré la bruine, le ciel ne donne pas cette impression d'humidité totale qu'on ressent à Seattle, et cela dissipe ma crainte de commencer à ressembler à un poisson cavernicole.

Je gravis la colline sous le crachin, mais quand j'arrive au pont, j'enlève ma veste de pluie. Je la noue autour de ma taille au lieu de la fourrer dans mon sac à dos, j'aurai moins de mal à la remettre, et je ne suis obligé de l'enfiler que deux fois avant d'atteindre Biggs.

Aux seaux, je découvre quelques dizaines de nageurs au-dessus des selles, qui se tiennent fermement à l'écart de l'évacuation. Personne n'est pressé de partir.

— C'est votre dernière chance, les gars. Demain, l'hameçon.

Même si la pluie s'atténue, le vent se déchaîne sur les plateaux. Pour le déjeuner, je reste à l'abri du ruisseau, je lis encore un peu de Hemingway, je me repose avant de braver le vent, le retour à la maison. Mon dernier, je suppose. Demain, Tom m'obligera probablement à monter à cheval.

Je poursuis vaillamment mon chemin, j'essaie de tout voir une dernière fois, de me rappeler quel était le trou creusé par

le blaireau, de trouver les meilleures empreintes de loup encore visibles. Ma dernière traversée du couloir Hansel et Gretel, sans regret, et rien n'a changé dans les incubateurs de Spruce Creek. En m'agrippant, je remonte une ultime fois la pente, les mains et les mollets noircis par la réserve de suie, apparemment inépuisable.

C'est seulement quand je suis de retour à Gates que le soleil perce pour de bon. Alors que le hamac est enfoui au fond du sac Duluth, tout au fond de mon sac étanche définitivement fermé, je vide tout pour le récupérer et l'installer à son ancien emplacement, au bord de la piste d'atterrissage. J'entre même par la demi-porte du garde-manger pour libérer l'unique bière laissée il y a un mois par Tom et Dave. Me balançant dans le hamac, je bois à la santé du parc. Si agréable que soit cette soirée, les marges en sont teintées du regret de partir et du plaisir de revoir les garçons et Rose.

Ce hamac, où dormait mon père quand il était dans la Navy. La bombe atomique fut lâchée sur Hiroshima et Nagasaki alors qu'il était à l'école de formation technique de la marine, à Chicago. Il m'a raconté qu'à l'époque, il avait été déçu de manquer toute cette opération, de devoir attendre novembre avant d'embarquer pour les Philippines et de toucher terre à bord d'une péniche de débarquement. C'est seulement alors qu'il avait compris qu'il avait peut-être eu de la chance, en imaginant les balles de mitrailleuse percutant la porte d'acier qui allait s'ouvrir. Sans cette année supplémentaire pendant laquelle il avait appris à utiliser un radar, il aurait été à Okinawa, sous une nuée de kamikazes. Pressé de revenir au pays, il déclina la proposition de la Navy – rester pour observer les essais nucléaires à Kwajalein – alors que cela l'intéressait. Et c'est probablement grâce à ça que je pus éviter de naître avec deux têtes.

De justesse, à chaque fois. Le père de Rose qui avait couru dans des fossés d'irrigation remplis de glace, se cachant des chars allemands. Mon père, ce veinard, né six mois trop tard pour être enrôlé. Trois mois avant la naissance de Nolan, alors que la tournée de promotion d'un livre m'avait ramené à Milwaukee, je

me promenais avec mes parents dans la campagne du Wisconsin et nous étions allés au marais de Horicon, endroit très apprécié des amateurs d'oiseaux où on m'avait emmené plusieurs fois quand j'étais petit. Dans les chemins, au milieu des sumacs, quenouilles et laiterons, évoquant cette nouveauté à l'horizon, avoir des enfants, mon père avait déclaré incidemment que c'était la plus belle chose qui lui fût arrivée dans sa vie.

Assis dans son hamac, je me rappelle avoir été alors abasourdi par cette révélation. Auparavant, il m'avait raconté que son unique ambition, lorsqu'il était enfant, était de devenir pilote dans la Navy. Mais le rhume des foies l'en avait empêché, et après la guerre, le G.I. Bill\* lui avait permis de passer un diplôme d'ingénieur, puis il s'était marié et était devenu père. Il n'avait jamais été passionné par l'ingénierie, mais c'était un bon moyen de nourrir sa famille. Quand j'étais jeune, je ne pouvais croire qu'on fasse un métier qu'on n'aimait pas. Uniquement dans l'intérêt de sa famille. Et pendant tout le long trajet de retour dans le Montana, je m'étais demandé ce qui m'avait poussé à partir si loin de mes parents; quand ils ne seraient plus de ce monde, toutes ces années séparé d'eux me sembleraient-elles justifiées, parviendrais-je même à me rappeler pourquoi ce départ m'avait paru si nécessaire? Je m'étais répété mentalement cette phrase, mon père disant que nous étions ce qui lui était arrivé de mieux. Un homme imposant, qui faisait un peu peur à mes amis d'enfance, toujours assez réservé, qui n'affirmait pas ce genre de choses à tout-va. Quand nous étions petits, nous adorions jouer au jeu du Méchant, qu'il avait inventé. Notre mère et nos sœurs enfermées dans leurs chambres, nous éteignions toutes les lampes de la maison, et mettions des serviettes sous leurs portes pour bloquer la lumière. Puis mes frères et moi nous nous glissions dans la pénombre, pour attaquer mon père à coups d'oreiller, il nous prenait au piège dans ses bras, nous chatouillait tout en nous serrant de plus en plus, jusqu'au

---

\* Loi américaine adoptée en 1944 visant notamment à financer les études des soldats démobilisés de la Seconde Guerre mondiale.

moment où nous ne pouvions plus respirer, plus émettre le moindre son, et après un long moment encore, il lâchait l'un de nous pour saisir une nouvelle victime. Voilà le genre de jeu qu'inventait Big Dan. Mes garçons adoraient ça autant que nous jadis.

Je m'étends dans le hamac, les wapitis sortent du bois, incapables de m'associer à un animal connu. Les moustiques commencent à gémir, les nuages à s'accumuler. À soixante-dix-huit ans, alors qu'il a déjà subi un quadruple pontage, mon père risque fort de ne pas s'éterniser, et je me demande ce que, d'ici cinquante ans, quand ils se balanceront dans le hamac de leur grand-père mort depuis longtemps et quasiment oublié, mes enfants penseront de ma vie. Seront-ils seulement étonnés le jour où je leur ferai part de ce qui est une évidence pour moi : ils sont la meilleure chose qui me soit jamais arrivée.

Je bascule hors du hamac, je redeviens un bipède, le plus dangereux de la planète, et les wapitis se retirent à l'autre bout de la piste d'atterrissage. Je détache le hamac, le replie, en ôtant toutes les aiguilles de pin.

Après le dîner, j'ouvre un des sachets de pop-corn d'Aidan, je lis les instructions sans y prêter trop attention, je remue soigneusement la barquette en aluminium au-dessus du poêle à bois. Le bulbe d'aluminium enfle, le pop-corn crépite à l'intérieur et le tend en centaines de petites pointes. Quand la cuisson paraît terminée, je m'attable, je crève l'aluminium avec la pointe de mon couteau à viande. J'engloutis quelques boulettes fumantes. S'il n'y avait pas Rose et les garçons, je trouverais un moyen de passer l'été ici. Je me porterais volontaire pour l'entretien des pistes. Pour n'importe quoi. Au début, je pensais qu'il serait formidable d'aller explorer un nouveau coin de temps en temps, mais, condamné à faire le même chemin à pied jour après jour, j'ai fini par ne voir et ne connaître qu'une petite partie de cet univers. Seule ma mission auprès des œufs pouvait m'imposer un programme aussi répétitif – du temps où je marchais sac au dos, j'aurais pris des mesures drastiques pour être sûr de ne pas

devoir prendre au retour le même chemin qu'à l'aller – mais j'ai découvert où vivent les wapitis, comment ils réagissent à ma présence, j'ai vu que ce n'était pas un pur hasard, qu'ils avaient leurs lieux de prédilection, même dans un espace aussi réduit. Loin de me rendre aveugle à tout le reste, la répétition m'a ouvert les yeux sur bien des choses qu'autrement je n'aurais pas connues.

Pourtant, dans une semaine ou deux, ce paysage grouillera d'équipes d'entretien des pistes, de gardes forestiers, de guides, de marcheurs, de cavaliers, de pompiers. Au printemps, à Indian Creek, je m'étais donné beaucoup de mal pour éviter les premiers visiteurs venus voir la rivière, et je me demande combien de soirs comme celui-ci je goûterais à la cabane. Je m'imagine toutes ces soirées tapi près du ruisseau, caché dans les saules, à souhaiter en vain qu'ils s'en aillent tous.

Non, j'ai eu la chance d'être seul ici, et j'ai aussi la chance d'en partir au bon moment, si pénible que soit ce départ.

Je m'apprête à aller voir une dernière fois l'étang aux castors, mais tandis que je méditais, les orages se sont entassés pour de bon au-dessus des montagnes et la nuit semble prête à tomber très tôt. Je tends la main pour attraper ma veste de pluie, et je m'avance dans les premières volutes de vent. Avec de la chance, un tout petit peu de chance, l'orage s'en ira vers le nord.

Agité par le vent, mais sans vaguelettes, l'étang aux castors est l'un des endroits les plus parfaits que je connaisse. Je monte sur le barrage, l'eau se déverse sur mes orteils, et j'observe le trio de castors qui vient à nouveau m'examiner et qui repart avec un unique claquement de queue.

Il y a beaucoup de poissons, et je pêche le champion du jour, de tout mon séjour, un bon spécimen de vingt-cinq centimètres, ses branchies comme autant de plaques rouillées, sa gorge comme une fente écarlate. Tandis que la cutthroat s'éloigne, je laisse tomber la mouche devant elle, elle se retourne un instant, le temps d'y réfléchir, avant de poursuivre sa route vers les profondeurs noires.

Deux castors réapparaissent, nageant l'un vers l'autre jusqu'au moment où ils s'arrêtent nez à nez. Ils se tournent

autour dans cette posture, leurs nez se touchant, formant un yin yang qui agite la mare. Une première rafale de gouttes de pluie crible l'eau, puis toute la surface est brouillée par les anneaux qui se chevauchent. Sautant de touffe d'herbe en touffe d'herbe, évitant les canaux des castors, car je sais de longue date combien ils peuvent être profonds (et froids), je cours droit dans trois tiges géantes de pédiculaire du Groenland.

Je m'arrête net, la pluie martelant ma capuche. Je n'ai peut-être encore jamais souri aussi largement. Je me rappelle si clairement en avoir vu pour la première fois dans les Tétons, alors que j'explorais un nouveau bras de rivière, la Half Moon; tandis que je halais mon canot pour franchir un passage étroit, je découvris ces fleurs qu'on appelle couramment "tête d'éléphant" en anglais, de hautes tiges couvertes de reproductions parfaites de têtes de pachyderme roses, avec les grandes oreilles flasques, le large front et la longue trompe retroussée. Je descendis à toute vitesse le reste du canal, le reste du trajet, j'arrachai Rose à son job de débitrice de laitue à Colter Bay, l'emmenai ce soir-là sur la rivière, repris le même bras de rivière, presque une impasse, pour lui révéler ce trésor parfait. Elles étaient si précisément formées, si parfaitement nommées, si parfaitement à nous, que je fus déçu de les voir dans un guide de la flore sauvage, et je refusai presque de croire qu'elles étaient déjà découvertes, nommées, connues d'autrui.

Pendant que je me remémore tout cela, la pluie s'abat selon des angles improbables. Je joue à saute-mouton à travers l'armoise pour regagner la cabane, mais avant que j'aie refermé la porte derrière moi, le soleil se montre, la pluie encore fumante. Je me détourne de la cabane, me tiens sous la pluie battante, dans la lumière dorée, dans cet air qui semble lui-même vivant. L'orage s'avance vers le mont Beartop, laissant dans son sillage un double arc-en-ciel, faisant scintiller chaque brin d'herbe, aiguille ou brindille.

Quand la lumière décline, je rentre, je prends une poignée de pop-corn déjà rassis et ne peux m'empêcher de sourire.



Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Juin 2004

APRÈS le spectacle de la soirée, je ne trouve, en me réveillant le lendemain matin, qu'un ciel plombé, -1 °C, les nuages filant vers l'est, les wapitis dans les corrals, les cerfs juste devant la fenêtre. J'allume le feu, le café. Dans la pénombre, je termine mes bagages, je veux que tout soit prêt pour Tom. Je ne garde que mes habits pour la journée, mon sac de couchage et ma brosse à dents. Sur le banc, sous les patères où depuis un mois je suspends mon paquetage et ma veste, je dispose mes vêtements de pluie et mon appareil photo, mes jumelles et ma gourde pour les fontes des chevaux. Tout en haut du sac étanche bleu, je dispose en couches la tenue de sauvage des garçons, leur sacoche de chaman, leurs couteaux et leurs mocassins, prêts à être récupérés dès mon arrivée.

Une fois toutes les sangles serrées, je vais chercher le peson dans la grange et l'accroche à un clou sur l'une des poutres de la cabane. Chaque sac pèse trente kilos. À 10 heures, après avoir regarni la caisse à bois et le seau de petit bois, après avoir balayé et passé la serpillière, j'emporte mon fourre-tout pour la journée et mon spray anti-ours, laissant mon revolver emballé, et je pars pour ma dernière excursion à Biggs. Je serai en avance pour notre rendez-vous de midi, mais j'imagine que Tom et Dave le seront aussi, car je ne vois pas trop ce qui pourrait les retenir à Cabin Creek jusqu'à midi.

Comme en guise de cadeau d'adieu, je découvre une nouvelle série d'empreintes d'ours en haut de la colline qui surplombe la cabane. Elles se dirigent vers le pont, exactement comme moi. Elles sont grandes, mais avec des coussinets incurvés et sans marques de griffes très visibles. Un ours noir. Je suis les traces, content d'être parti relativement tard : l'ours sera déjà bien avancé sur le chemin qu'il aura pris ce jour-là. Je chante quand même à tue-tête, tirant *Goober Peas* de la naphthaline, et me rappelant enfin la mélodie de *L'Hymne à la joie*, qui m'échappe depuis quelques jours.

Tout en beuglant cet air, je quitte le bois sombre de l'allée des ours, et une brise vigoureuse accompagne mon entrée dans un brûlis désert, à découvert, puis dans la pente menant à la rivière. Les nuages, que d'étroites fentes commencent à diviser ici et là, font la course, et ce spectacle vaut à lui seul le coup d'œil. Au dernier virage serré, baissant les yeux vers la piste pour éviter de me casser le cou, je tombe, glissant dans le gravier et la terre, et je me retrouve face au postérieur de l'ours qui laisse les empreintes que je suis en train de suivre.

À moins de dix mètres devant moi, l'ours prend conscience de ma présence au même instant. Au lieu de filer, de foncer sur le pont, il pivote pour me faire face. Il reste planté là un moment, nous nous dévisageons, ses yeux sont petits dans sa grosse tête noire et luisante.

Après cet instant d'hésitation, l'ours pivote de nouveau, retombe sur ses pattes avant, ses pattes arrière démarrent, s'élançant d'un bond hors de la piste pour suivre le petit sentier qui descend en aval, celui-là même que j'ai utilisé pour atteindre mon lieu de pêche au coude de la rivière, sous le pont.

Entre le vent et le tumulte de la rivière, nous n'avions pas pu nous entendre l'un l'autre, alors que je chantais bien fort. Je me souviens que je dois respirer.

L'ours ne suit la piste que pendant quelques secondes, sur trente mètres peut-être, avant de bifurquer vers la rivière, de s'enfoncer dans les broussailles, plongeant dans l'eau tête la première. Je finis par obliger mes jambes à se mettre en marche, à

dégringoler en bas de la colline, puis à traverser le pont à toute allure.

L'ours se heurte à la pleine force du courant, qui l'entraîne encore trente mètres plus loin, avant que l'animal se remette debout et plante ses griffes dans les étroits hauts-fonds de l'autre rive pour escalader la paroi incroyablement abrupte de la colline, vers la piste qui remonte depuis le fond de la rivière en direction de Biggs.

Un peu plus qu'à mi-chemin, l'ours s'arrête, se retourne pour me regarder, comme si c'était moi qui le pourchassais, lui. Il s'ébroue de la tête à la queue, et son pelage de jais projette un halo d'eau. Puis il expulse une crotte de taille prodigieuse, et en me souvenant comment nous nous sommes dévisagés quelques minutes plus tôt, et que j'ai consacré l'unique seconde que j'avais avant qu'il charge non à baisser la main vers mon répulsif ou à chercher un arbre, mais simplement à rester bouche bée, je ne peux m'empêcher de murmurer : "Je sais ce que tu ressens."

L'ours accomplit péniblement les derniers mètres sur la piste, puis il la quitte pour partir vers le sud, dans la direction que je dois également prendre. "Non, pas par-là !" m'écrié-je. Curieusement, il s'arrête, me regarde par-dessus son épaule. Je pointe le doigt vers l'est et il s'en va lourdement dans cette direction. Il gravit le reste de la colline, disparaît dans la zone hérissée de lances noires, ébranchées, qui étaient autrefois des pins. Je reste quelques minutes sur le pont, à réfléchir. L'homme parle à l'ours et l'ours écoute, me dis-je. J'ai encore peine à croire que je me suis pétrifié de la sorte. Après des semaines à imaginer une pareille rencontre, je n'ai même pas pensé au spray anti-ours.

Toutes mes réflexions de l'autre soir, à la mare aux castors – les risques auraient été compensés par ce que les garçons auraient retiré de ce séjour –, s'évanouissent face à l'ours. À quel point Aidan, sans doute en tête, courant comme à son habitude, aurait-il pu sembler dissuasif ? L'ours se serait-il détourné pour prendre la fuite, ou bien aurait-il vu un casse-croûte se jeter sur lui ? J'aurais accouru, mais avec quel effet ? Et Nolan,

ensuite ? Qu'est-ce qui compense un tel risque ? Qu'avaient donc pensé mes parents lorsqu'ils avaient reçu cet appel : Je serai injoignable pendant les sept prochains mois, que je passerai sous une tente en pleine nature sauvage ? Mais cela, je ne l'avais infligé qu'à moi. Et j'avais vingt ans. J'étais immortel. Amener ici les garçons aurait été mon choix, pas le leur. Ils avaient voulu venir, ils m'avaient supplié, mais j'étais le seul à savoir où je les aurais conduits.

Je finis de traverser le pont et entreprends l'ascension de la colline. Quand je trouve les empreintes encore humides sur la piste, je m'interromps, je scrute les arbres noircis pour y débusquer l'ours ; après l'avoir vu décamper, je ne m'attends pas à le trouver, mais je n'ai pas envie de me cogner à nouveau à lui après lui avoir démontré à quel point ma rapidité d'esprit me rend dangereux.

Je franchis le minuscule ruisseau, puis la montée et la descente jusqu'à l'étang. Le vent gémit à travers les arbres morts, un étrange sifflement lugubre, lorsque je trouve la pierre que j'ai laissée tomber hier. Je me lâche complètement et je la lance de toutes mes forces.

Je m'arrête à l'arbre de lecture, je m'attarde un moment sous ses branches, à contempler mon royaume, la longue étendue d'herbe et de fleurs sauvages jusqu'au brûlis, la rivière cachée, mais révélée par les hauteurs verdoyantes des montagnes.

Parvenu à la pente de Biggs, je distingue des chevaux là où je déjeunais, au même endroit où nous avions attaché nos montures, Tom et moi, quand nous avons rencontré Lee le premier jour. Je descends la colline en regrettant de ne pouvoir accomplir moi-même une dernière tournée de visite aux œufs.

Tom m'aperçoit quand j'arrive au ruisseau, il me fait signe lorsque je suis au rondin servant de pont. Je le franchis, je remonte la piste jusque dans les arbres, je traverse le bras mort sur un autre rondin, je revois les empreintes d'ours d'hier, et j'arrive à découvert, là où se trouvent les chevaux et Tom. Nous nous serrons la main, sourire aux lèvres, et je me demande s'il

a le moindre souvenir de moi, après ce coup de pied qu'il avait reçu à la tête.

Dave est dans le ruisseau, les incubateurs les plus bas sont déjà vidés et démontés, réduits à un tas de tuyau et de raccords en PVC, il y a quelques seaux de graviers et le lit du cours d'eau est plein de boue soulevée. Il lève les yeux vers moi, hilare.

— C'est plein de poissons, par ici, dit-il.

Même s'il paraît content, je réplique :

— Ouais, je crois qu'ils n'ont pas vraiment commencé à s'en aller par eux-mêmes.

Il hoche la tête, désigne les grands groupes de fretin occupant tous les endroits tranquilles dans le faible courant du ruisseau printanier.

— Ça paraît super. Il n'y a pratiquement pas un seul œuf mort, dans aucun des seaux.

Il s'arrache à la boue aspirante, monte la berge et me serre la main. Pendant que nous remontons le ruisseau, je lui raconte ma dernière histoire d'ours, qui s'est produite une heure auparavant à peine.

Tom blêmit, m'interrompt, me demande de répéter, veut savoir où cela s'est produit.

— On aurait dû te laisser un téléphone satellite. Emmerdant à transporter, mais...

— Mais quoi? Plus facile à digérer pour un ours?

Il secoue la tête.

— C'est pas un endroit où rester tout seul.

Et il nous guide vers les seaux placés en amont.

Dave plonge la main, tire de l'eau à 8 °C, poignée après poignée, les bio-selles qu'il entasse dans un vieux sac de fourrage. Je commence à en faire autant dans l'autre seau, et je propose à Dave un de mes gants en néoprène. Il décline ma proposition. Il doit avoir autant d'arthrite qu'on peut humainement en avoir. J'enfile le mien, car je suppose que l'arthrite peut toujours s'aggraver, et je m'y suis exposé de toutes mes forces.

Sous les selles, le gravier grouille de petits poissons. J'interroge Dave quant aux instructions de Lee: il a bien dit qu'il était

important de laisser fonctionner les incubateurs jusqu'à ce que tous les poissons soient partis spontanément. Dave hausse les épaules.

— Dans le meilleur des cas, ça leur permet de grossir encore un peu. C'est le seul avantage. Je ne me fais aucun souci pour eux.

Tandis que nous travaillons – nous soulevons le panier de gravier, laissons la plupart des poissons s'échapper, puis basculons les seaux pour obliger les plus réticents à partir dans la nature –, Tom voit quelque chose filer dans le bassin en contre-bas. Il s'avance à travers l'épicéa mort qui gît au milieu de la mare, dont les branches les plus longues traînent dans l'eau.

— Des cutthroats, déclare-t-il comme une condamnation à mort.

Dave sursaute.

— Saloperies de carnivores !

Une demi-douzaine de petites truites, facilement repérables grâce au liseré blanc de leurs nageoires, se fauflent à travers le flux de fretin sans défense que nous venons de créer.

Pendant tout le temps où j'ai barboté dans ce canal, je n'ai jamais vu un seul poisson. Les truites ont dû suivre à la trace jusqu'ici les premiers à être partis. Nous entrons dans l'eau avec l'espoir de les déloger, mais chacun de nos pas remue des nuages de vase, qui nous rendent le massacre invisible.

Abandonnant les ombres au hasard et aux truites, nous repartons vers les chevaux en suivant l'eau. Nous voyons notre fretin tout le long du trajet, même dans le grand bras mort que traverse la piste. Dave parle de planter des panneaux pour signaler aux cavaliers qu'il s'agit d'un lieu de passage pour les ombres.

Nous avons consacré deux bonnes heures à démonter les incubateurs, à nous battre contre les truites, et tout en chargeant les longs bouts de tuyau sur Molly, Tom harcèle Dave au sujet du temps qui file.

— On n'est qu'à mi-parcours. Je ne savais pas que tu voulais dire au revoir personnellement à chaque poisson.

Dave ne répond pas, trop occupé à chercher une souche ou un rocher qu'il pourrait employer pour sauter sur son cheval, Tucker.

— Ils auraient mieux fait de l'appeler Tocard, grommelle-t-il.

Je lui demande pourquoi lui, qui est loin d'être le plus grand type au monde, s'est retrouvé avec le plus grand cheval que j'aie jamais vu.

— Deux mètres vingt-cinq de haut, s'émerveille-t-il avant de hausser les épaules. C'est un cheval du Forest Service.

Tom se met en selle. Je me présente à nouveau à Gus. Dave trouve une bûche et se hisse dessus comme s'il grimpeait sur un rempart.

Nous partons. Finies les randonnées pour moi.

La rapide chevauchée jusqu'à Spruce Creek est néanmoins un vrai bonheur. Comme je n'ai pas à regarder mes pieds, je peux admirer le paysage à loisir, désigner différentes choses que j'ai vues en leur absence.

Je leur montre les empreintes de loup qui descendent la Colline de la Mort, même si je ne leur dévoile pas ce surnom. Nous passons devant l'étang à ricochets, alors que le pont est presque visible. Tom, en tête, se range avec ses mulets, nous laisse passer, Dave et moi.

— Ça va être compliqué de les retenir ici pendant que Dave serre la main à six mille alevins. Partez devant, tous les deux, moi j'emmènerai les mulets à Gates, je les mettrai dans leur corral, et puis je reviendrai avec Molly chercher les couveuses.

Nous n'avons pas le temps de discuter, et nous partons devant comme il nous l'ordonne, moi en premier, assis beaucoup plus droit sur Gus, attendant qu'il se rebelle quand nous contournerons le pont. Je me dis que je vais rester sur le bord de la piste qui est côté colline et non côté descente.

Gus ne m'écoute qu'après quelques gentils coups de talons, après que j'ai tiré sur les rênes, et nous continuons sans franchir le pont. Gus chemine lentement à travers Headquarters Creek, à pas précautionneux, mais derrière moi j'entends du bruit,

quelques coups de sabot rapides, puis Dave qui crie ces vers à pleins poumons :

— Tucker, espèce de tocard !

Le temps que je me retourne, Dave est sur ses pieds et non plus sur son cheval. Vu la hauteur de Tucker, c'est comme s'il était tombé d'un toit.

— Non, il ne m'a pas jeté à terre. Il a commencé à s'exciter, à sautiller, alors j'ai décidé de descendre.

— Du moment que c'est ton choix.

— Exactement.

Nous chevauchons à travers les zones sombres, un peu plus en sécurité sur les hauteurs, et nous attachons nos montures au-dessus de Spruce Creek, bien serré, avec à peine quinze centimètres entre le nez du cheval et l'arbre. Ils reniflent et hennissent, Tucker se cabre, tire contre l'arbre, mais Dave ne le lâche pas, et il termine son nœud entre les ruades de Tucker qui rythment toute l'opération.

Nous éloignant d'eux, nous traversons la piste pour descendre vers Spruce.

Les petits poissons sont à peu près pareils qu'à Biggs, longs d'un bon centimètre, grouillant sous les bio-selles, au-dessus du gravier, pas pressés de partir. Nous les libérons tous dans le vaste monde et, remarquant le faible degré de sédimentation, Dave se demande s'il ne faudrait pas trouver un autre site que Biggs.

Il ne serre pas la nageoire de chaque poisson, et nous avons bientôt remonté jusqu'à Tucker et Gus tous les tuyaux, seaux et selles. Nous nous asseyons pour attendre Tom, le soleil apparaît, et nous nous retrouvons bientôt allongés, appuyés sur les coudes, pour regarder les rayons caresser la rivière.

Peut-être une heure plus tard, Tom arrive, guidant Molly, et nous nous redressons avec force grognements en lui reprochant son retard. Il fait semblant de ne pas entendre, attache son cheval, puis fouille dans le panier de Molly pour m'envoyer des bottes en caoutchouc.

— Tiens, tu vas en avoir besoin.



Il me tend le sac d'aliments pour bétail dans lequel nous avons entassé les bio-selles.

— Ça, on pourrait en effet s'en servir, dis-je.

— Sans doute, répond-il.

À l'intérieur, au lieu de bio-selles, il y a un pack de six bières, dont une canette manquante.

Nous nous installons donc tous sur l'herbe verte, tandis que le soleil décline. Avant que nous ayons fini le pack, nous sommes dérangés par une soudaine agitation dans les broussailles. À peine avons-nous le temps de nous redresser que le mulet de Tom, le tristement célèbre Pete, déboule parmi nous.

Tom éclate de rire.

— Ce connard de mulet. Il ne supporte pas d'être loin de Molly. Il a dû sauter par-dessus la barrière du corral.

Dave observe le mulet ruisselant.

— On dirait bien qu'il a traversé la rivière à la nage.

Tom hoche la tête.

— Les ponts, c'est pas son truc.

Nous terminons nos bières et nous chargeons Molly. Après avoir attaché à Pete la longe de tête, nous partons pour le dernier tronçon, descendant la rivière jusqu'à Gates, sous le soleil couchant.

Tom propose de s'occuper des chevaux si nous préparons le dîner, mais il commence par inspecter le corral, trouve une barrière cassée et une touffe de poils noirs qui trahit Pete.

— Ce foutu mulet a des pattes d'élan.

Dave tire le grill de la grange et il s'ensuit une nouvelle débauche de victuailles : huit steaks, trois côtelettes de porc, salade, pommes de terre.

— Les côtelettes, c'est un reste d'hier soir, explique Dave.

Dîner à 9 heures, la soirée est courte ; quelques histoires, Tom me questionne sur mes études, me demande qui j'ai connu à l'époque, ce qui révèle bien qu'il ne se rappelle rien du trajet aller. Il dit qu'il a dormi treize heures d'affilée lorsqu'il est rentré de ce voyage, et qu'il se sentait beaucoup mieux au réveil. Dave s'étire et déclare qu'il va aller ronfler dans la grange. Nous

PETE FROMM

nous installons, Tom et moi, la lanterne faiblit peu à peu, les poutres blanchies à la chaux luisent encore une seconde après son extinction. Pas de lune, il fait aussi noir dehors que dedans.

Les garçons. Demain.

Gates Park  
Bob Marshall Wilderness, Montana  
Juin 2004

EN silence, nous allumons la lanterne, Tom et moi, préparons le café. Suivant ses habitudes, il se propose pour aligner les chevaux dehors pendant que je m'occupe du petit déjeuner. Nous sortons sous une bruine obstinée. Même dans l'obscurité d'avant l'aube, on distingue de la neige fraîchement tombée sur le parc.

Il remonte son col, s'arrête à la grange juste assez longtemps pour en tirer Dave, puis disparaît dans les ténèbres et la pluie.

Je me retourne vers la lumière sifflante de la lanterne et je garnis le feu, je prépare de la pâte à crêpe, j'ajoute la boîte de myrtilles que Tom a sortie, verse de l'eau bouillante dans les boîtes de galettes de pommes de terre déshydratées, dépose la plus grande poêle en fonte sur le poêle et la remplis de saucisses. Tom a une douzaine d'œufs frais, enveloppés dans du papier journal, comme j'ai appris qu'on les emballait quand des chevaux les transportaient.

Dave entre en titubant. Tout sourire, il observe la cuisine.

— Je prends les saucisses, dit-il. Jamais été très doué pour les crêpes.

Après avoir cassé tous les œufs dans une autre poêle, je sors et, derrière la grange, je trouve Tom qui selle les chevaux. Je lui annonce que c'est prêt.

— J'arrive tout de suite, répond-il.

Je repars, la lumière des fenêtres de la cabane se répandant dans l'aube, la fumée monte de la cheminée, rabattue par la

pluie, avec à l'arrière-plan les montagnes fraîchement saupoudrées de blanc.

Je pose la tasse de Tom devant sa place, et dès qu'il est entré, nous tirons les bancs et commençons à nous empiffrer comme si c'était un travail.

Après une petite pause d'une minute pour reprendre notre souffle, je confie mes sacs à Tom pour qu'il les enveloppe. Pendant qu'ils attachent les bâts, je passe un dernier coup de serpillière dans la cabane, je range tout une dernière fois. Aujourd'hui, il faut fixer les volets, j'insère les boulons de vingt-cinq centimètres dans leurs trous, puis je rentre dans la cabane devenue sombre et lugubre, encore humide de mon nettoyage. Je dois utiliser une lampe de poche si je veux y voir assez clair pour bien serrer les écrous.

Ensuite, m'étant acquitté de toutes les tâches auxquelles je peux penser, je ressors vers la barre où sont attachés les chevaux. Je propose mon aide, mais je regarde surtout tandis que Tom hisse les bâts sur les mulets, joue au magicien avec ses nœuds et règle tous les détails.

Quand la voie est libre, je demande :

— C'est bon, je peux tout fermer ?

Ils approuvent, et je regagne la cabane. Au lieu d'y entrer avec mes bottes boueuses, je me contente de glisser une tête par la porte pour vérifier le poêle, la table, mon lit, m'assurer que j'ai bien refermé la fenêtre. Un dernier regard dans la pièce. Je verrouille la porte principale et je fais le tour du porche, chassant une dernière fois le rouge-gorge de son nid, et je verrouille l'autre porte. Je tire sur les deux serrures, je donne un coup de pied dans un peu de terre tombée sur le plancher du porche, et je me dirige vers les chevaux.

Dave et Tom sont déjà en selle, Tom tient la longe de tête des mulets.

— Pete t'a bien traité, cette fois ? demandé-je.

Il sourit et hoche la tête.

— Donc, pour ce trajet-ci, je ne vais pas entendre aussi souvent ta réplique préférée, "Pete, fils de pute" ?

— Ça ne dépend que de toi.

Je monte sur Gus.

— Partez en avant, tous les deux, nous dit Tom.

Nous échangeons un regard, Dave et moi, et je me demande si Tom a simplement envie de regarder le spectacle ou s'il est plus facile pour lui de chevaucher seul, à l'arrière, pour ramasser les survivants.

J'incite Gus à avancer et je parviens à le faire monter lentement la pente de boue épaisse. Comme presque tous les matins, les cerfs de Virginie s'en vont en sautillant, s'élançant vers le ciel par leurs étranges bonds dénués de sens. Juste avant d'entrer dans la forêt, je me retourne pour regarder le parc obscur et lourd de verdure ; il n'y a pas encore de wapitis sur la piste d'atterrissage, mais je crois les deviner parmi les arbres, satisfaits de pouvoir reconquérir l'endroit. Le grizzly aussi, peut-être.

J'observe tout ce devant quoi je suis passé, chaque jour, mes coins de pêche, les empreintes d'ours. Je ne suis pas obligé de chanter dans l'allée des ours, et cela me manque, alors je fredonne *Take Me Out to the Ballgame* tout bas, pour que Dave ne m'entende pas.

Au pont, Tom fait avancer son cheval jusqu'à nous.

— Vous deux, je ne sais pas, mais moi j'aimerais bien être chez moi ce soir.

Il sourit, et tout en regardant les mulets traverser le pont, je demande à Dave s'il sait comment faire accélérer les chevaux.

Il hausse simplement un sourcil.

— Eux, ils savent, répond-il.

Et nous suivons les mulets, puis nous prenons du retard, Gus recommence ses tours, il trotte ou il somnole.

Une fois à Biggs, le soleil s'est un peu ouvert, et quand nous franchissons le ruisseau, j'ai baissé la fermeture de ma veste de pluie. Nous attachons nos chevaux à l'endroit habituel, et tandis que Tom rééquilibre les chargements, Dave et moi cherchons dans l'eau nos petits poissons, que nous découvrons dans le bassin d'eau stagnante proche de la piste. Les cutthroats sont encore en amont, près de l'épicéa mort, et l'eau est claire

à présent. Les ombres devront se débrouiller de leur mieux. Des années de ce jeu-là les attendent. La survie du plus apte. Beaucoup d'entre eux, la plupart, ne sont que des proies.

Nous remontons et Tom dit :

— Ne laissez pas vos chevaux traîner. Ils savent ce qu'ils sont censés faire.

Le trajet du retour ressemble énormément à l'aller, mais en plus long et teinté d'une attente tout à fait différente : nous nous dirigeons vers le connu et non plus vers l'inconnu, vers le foyer et l'amour et non plus dans la nature sauvage.

Nous chevauchons pendant des heures, et encore pendant des heures. Ma selle est tout aussi inconfortable, plus même, mais je me penche en avant, j'incite Gus à garder le rythme, ma vie m'attend au bout de la piste.

Nous gravissons la falaise du Lake Trail, faisons une pause devant l'endroit où le cheval a nagé, mais nous poursuivons, chacun de nous a envie d'en finir. Je sais qu'il ne faut pas regarder en arrière.

Gibson Reservoir  
Limites de la Bob Marshall Wilderness  
Juin 2004

IL est tard, près de 5 heures, je ne supporte pratiquement plus la selle, quand Tom m'informe enfin que nous y sommes presque. Je vois le petit embarcadère, le parking au-dessus, et au lieu de chercher des yeux les wapitis, les ours, je ne cherche que les garçons, sachant qu'ils pourront attendre bien plus d'une heure s'il y a des pierres à lancer dans l'eau. Mais nous sommes encore trop loin pour voir les éclaboussures, les bâtons flottants qu'ils ont jetés en guise de cibles.

La piste s'écarte du lac, monte à travers l'herbe, les trembles et les pins, passe devant un panneau indiquant le point de départ du sentier.

Nous sortons des arbres et débouchons sur une route. Une route goudronnée. La civilisation. Les chevaux cliquètent sur l'asphalte et Tom me dit de le rejoindre, de nous guider vers les parkings. Il veut que Rose me voie en premier. Je refuse, je n'ai pas envie d'une comédie aussi artificielle, moi conduisant un groupe de chevaux au sortir d'une falaise, mais Tom insiste. Gus, sachant exactement quelle distance il lui reste, n'hésite plus du tout.

Tom m'indique le chemin à prendre, et j'entraîne la troupe vers le parking du haut au lieu de celui du bas. Il y a aussi peu de camions dans l'un que dans l'autre, quelques-uns ici et là, et je vise les 4x4 du Fish and Game, le van. Sur le parking du bas, il y a un véhicule du Forest Service, un van vert pâle et, derrière,

j'aperçois notre pick-up, et Rose assise sur le hayon. Je ne vois pas les garçons.

Quand nous arrivons avec un cliquetis de sabots, Rose lève les yeux. Je ne peux pas ne pas sourire, mais je m'efforce de ne pas avoir l'air simplement confus. Je lève la main, lui fais signe, elle répond par le même geste, sans se donner le mal de se mettre debout. Puis j'aperçois Nolan, qui se cache dans les toilettes. En ramenant les yeux sur Rose, je remarque qu'elle regarde en direction des arbres, où elle cherche sans doute à repérer Aidan, grand maître ès disparition.

Je trouve qu'elle prend très sereinement ces retrouvailles, mais je guide Gus jusqu'au véhicule désigné par Tom.

— Attache-le juste sur le côté du van.

Je m'exécute, désormais beaucoup moins fatigué et endolori. Une petite frange d'arbres et de rochers dissimule le parking du bas ; je fais le tour du camion, je passe entre les arbres et je vois Rose toujours assise sur le hayon.

Je lui fais signe à nouveau, en criant son nom. Elle se lève, surprise, et appelle Aidan. Elle me tourne le dos, mais je l'entends dire :

— Aidan, Papa est là. Aidan !

Un instant après, Aidan surgit des arbres et Rose lui montre où je suis. Il traverse le parking du bas en courant et se précipite dans les arbres, pour ressortir juste devant moi. Il lève les yeux, puis hésite, examinant mon visage.

Ma barbe. Je souris et pose un genou à terre.

— C'est moi.

Je lui tends les bras et il s'y jette, enfouissant son visage dans mon cou pendant une seconde à peine, puis il se recule pour me regarder à nouveau.

— Tu as l'air bizarre, dit-il.

— Toi aussi. Tu as toujours l'air bizarre.

Je le serre contre moi et j'entends Nolan foncer à travers les arbres, en hurlant "Papa !"

J'encaisse sa charge, à lui aussi. Son étreinte m'étrangle presque. Puis c'est le tour de Rose.



— Tu étais trop loin, dit-elle. Je ne t'ai même pas reconnu. Je pensais que c'était les gars des chevaux. Pourquoi tu n'es pas descendu ici ?

— Je vais où les chevaux me disent d'aller. Tu aurais dû voir la tête d'Aidan.

Tom et Dave détachent déjà le chargement des bêtes et nous interrompons notre tête-à-tête pour faire les présentations. Rose leur serre la main à tous.

— Vous voulez boire quelque chose de bien frais ?

Elle se met au volant et rapproche notre véhicule de ceux du Fish and Game. Elle a deux glacières, l'une pleine de bières et de sodas, de thé glacé, de limonade, d'eau, l'autre contenant d'énormes sandwiches baguette, de quoi satisfaire tous les goûts. Elle a apporté des brownies faits maison. Des cookies. Des chips. De la sauce salsa. Des bretzels. Tom et Dave, qui ne l'ont jamais vue en action, n'en croient pas leurs yeux.

En tant que conducteur, Tom ne peut accepter la bière, mais Rose lui trouve autre chose. Dave emmène les garçons faire le tour du parking sur le dos de Gus. Tom et moi, nous faisons le tri des sacs entassés dans le pick-up, nous retirons mes dernières affaires des paniers et des sacoches. Je porte mes sacs étanches jusqu'à notre véhicule.

Nous racontons des anecdotes, prenons un cocktail, le hors-d'œuvre, le dîner et le dessert, le tout en une demi-heure environ. Les garçons dansent autour de moi et des chevaux. Ils refont un tour sur Gus. Aidan veut rencontrer tous les chevaux, et quand nous approchons de la jument de Tom, Lena, attachée au pare-chocs avant de son camion, je lui dis comment annoncer qu'il s'avance vers elle, mais elle s'énerve quand même, ne sachant peut-être trop quoi penser de ce cavalier miniature. Elle rue et renifle, ses sabots frappent le sol. Tom sursaute, mais j'ai déjà Aidan dans les bras et je m'éloigne. La jument se calme et je murmure :

— Ils sont grands, ils sont cons et...

— Quoi ? demande Aidan.

Je secoue la tête.

— Peu importe.

Nous regardons Tom et Dave faire monter les chevaux dans le van, Tucker fait son numéro, Tom doit lui frapper la croupe avec un bout de corde pour l'obliger à entrer.

— C'est pas gentil, chuchote Aidan.

Il est tard et ils doivent encore aller à Choteau. Rose propose encore à boire et à manger, nouvelle série de poignées de main. Ils me remercient d'avoir si bien veillé sur leurs poissons, et nous les regardons partir.

Il n'y a plus que Rose, Nolan, Aidan et moi. Les garçons me montrent les bâtons formidables qu'ils ont trouvés. Je ne peux pas m'empêcher de les toucher, de leur caresser la tête, de leur serrer les épaules.

— J'ai deux ou trois trucs pour vous.

Je détache les sangles du sac étanche bleu, j'en tire les habits de sauvage, leurs sacs de chaman.

Impossible d'attendre. Je leur mets les mocassins aux pieds, et je pousse un soupir de soulagement en constatant qu'ils leur vont à la perfection. J'enveloppe leurs jambes dans les guêtres, je noue les lacets autour de leurs mollets, bien serré. Ils enfilent leurs tenues, glissent les couteaux et les sacs à leur ceinture. Enfin devenus de vrais sauvages, ils gambadent dans la forêt. À travers la mince couche de cuir qui recouvre leurs pieds nus, ils sentent les bâtons et les aiguilles de pin, la terre et l'humus, tout ce qui tombe des arbres depuis des années.

Je suis sûr que Nolan imagine chaque seconde de ces semaines dans les espaces sauvages auxquelles il n'a pas eu droit. Aidan sautille à travers les places fortes des Elfes à Fondcombe, abattant les Orcs comme du petit bois. Je reste à côté de Rose, souriant alors que nous les regardons tous les deux, notre grand bonheur.

À la poursuite de ses propres fusées, savourant la légèreté aérienne de ses pas, la sensation de vitesse, l'impression de voler, Nolan bondit par-dessus un rondin, brandit son plus beau bâton et pousse des cris. Aidan court derrière lui, caquetant de rire, le meilleur bruit qui soit au monde. Meilleur que le son de

clairon des wapitis, que le déplacement d'air causé par la queue d'une bécassine, que le hurlement lugubre des loups. Autant de sons qu'ils finiront par avoir l'occasion de découvrir.

Le rire s'éloigne avec eux dans les arbres.

— Bon sang, ça m'a manqué de les entendre.

Rose hoche la tête.

— Ça nous manquera toujours, acquiesce-t-elle.

Je me retrouve au milieu de ma vie, déjà si pleine, où les regrets sont rares, comme de petits tourbillons au sein du courant principal, aucun qui me hante, et pas un, pas un seul qui concerne les jours passés en pleine nature sauvage.

Je m'apprête à rappeler les garçons, à annoncer qu'il est temps que nous rentrions à la maison tous les quatre, mais après m'être rempli les poumons pour parler, je reste muet. Oui, c'est vrai, nous devons tous mourir, mais pas vous deux, jamais vous deux, pas sous ma responsabilité.

Je vide mes poumons de leur air et je reste là un moment de plus, à les regarder se déchaîner parmi les arbres.

Voilà. Voilà qui je suis.



## Épilogue

Seaside, Oregon, et retour  
Janvier 2009

QUATRE ans après avoir veillé sur les ombres de la North Fork, j'enseigne à la Pacific University, sur la côte ouest de l'Oregon, dans le cadre du programme du Master of Fine Arts, un formidable séjour de deux semaines en hiver, au bord de l'océan fouetté par les tempêtes. J'ai pris mes petites habitudes, je traverse la ville déserte avant le lever du jour – la pluie embrume les rues, les vagues s'écrasent, froides – pour me rendre à la piscine municipale, où je nage quelques kilomètres, avant de décrire une longue boucle au nord de la ville afin de marcher le long de la plage déserte quand le jour s'éclaircit. Inexplicablement, un matin, le dernier kilomètre de cette promenade s'étire, aussi long et aussi accablant que la pire de mes excursions vers les œufs de la Sun. Trempé de sueur, épuisé, je gravis péniblement les cinq volées de marches jusqu'à ma chambre de motel, j'enlève ma veste de pluie et je m'extirpe de ma chemise, aussi collante et mouillée que si je l'avais portée dans la piscine.

Quelques minutes plus tard, je reprends conscience à terre en me demandant comment je suis arrivé là, pourquoi j'ai perdu connaissance. Mon propre lancer à la Ozzie Smith. Je me traîne jusqu'à mon lit, jusqu'au téléphone, j'appelle un ami que j'ai persuadé d'enseigner pendant ce seul semestre, et je lui demande de venir, quelque chose ne va pas. Je dois me lever, traverser la pièce pour aller déverrouiller la porte, et je regagne mon lit,

trajet deux fois plus pénible que l'ascension de la Colline de la Mort.

Quand Mark arrive, il ne découvre aucun grizzly, aucun petit wapiti éventré. Il ne trouve que moi, assis sur mon lit, torse nu, qui lui déclare qu'il se passe quelque chose. Il me tâte le poignet, puis le cou, mais ne sent pas mon pouls.

— Autant que je puisse en juger, tu es mort, dit-il.

Nous passons en revue les symptômes : ni douleur, ni picotements dans les bras, rien que cette suée, épuisé comme une horloge qu'il serait temps de remonter. Il va sûrement falloir appeler une ambulance. Quand elle arrive, les infirmiers trouvent mon pouls, non sans peine, et il se traîne à vingt-deux pulsations par minute. Je suis inconscient lorsque j'atteins l'hôpital, et pendant tout le trajet à travers les montagnes jusqu'à Portland, jusqu'aux urgences, on m'a glissé une endoprothèse.

Mon père ne m'a pas seulement accordé la liberté de me jeter dans un étang, il m'a aussi légué le cœur de ses ancêtres. Une déchirure dans la paroi artérielle, une coagulation un peu trop zélée, un blocage complet. Une crise cardiaque. Une vraie. Moi. Dans un motel Best Western au bord du Pacifique. Personne ne pourrait être plus étonné.

Quand je me réveille, Rose est dans ma chambre d'hôpital, elle attend. Je ne comprends pas comment elle a pu venir aussi vite. Tandis qu'elle reconstitue la chronologie des événements, pour moi qui suis resté inconscient quatorze heures et non deux, je lui demande d'abord d'appeler les garçons.

— Ils ont dû avoir si peur, dis-je.

*Papa, c'est vrai que nous devons tous mourir ? Et le couplet suivant : J'ai fermé les yeux et quand je les ai rouverts, ton nom figurait dans le livre du souvenir, et qu'étaient devenus tous nos projets ?*

Mais Rose me dit que je leur avais déjà téléphoné, dès que j'avais repris connaissance la première fois, et que même si mes propos étaient incohérents, j'avais insisté. Je n'ai aucun souvenir d'avoir repris connaissance une première fois.

Quand le médecin qui a placé l'endoprothèse dans mon cœur passe me voir le lendemain, je lui avoue que je suis un

peu contrarié: trente ans de natation, de crapahutage dans les montagnes n'ont rien fait pour moi.

— Pas du tout, répondit-il avec un accent britannique. Vos artères sont souples, votre cœur est solide. Sans vos montagnes, vous seriez mort à l'heure qu'il est.

Je suis parfaitement de son avis.

*Dis-moi, qu'aurais-je dû faire d'autre ?  
Tout ne finit-il pas par mourir, et trop tôt ?  
Dis-moi, que prévois-tu de faire  
De ta vie sauvage et précieuse ?*

MARY OLIVER





## Remerciements

Un grand merci à Oliver Gallmeister, qui, autour de bien des feux de camp et sur bien des rivières, m'a aidé à façonner cette histoire et m'a obligé à en choisir le véritable sujet. Je remercie également Peter Wolverton, qui m'a encore plus poussé dans cette voie.

Merci aussi à Sage, Pancoast, Rader et à tous les personnages, nommés ou non dans cette histoire, que j'ai rencontrés en chemin et qui ont chacun à leur manière joué un rôle important dans ma vie.

Et bien sûr, je tiens à remercier mes familles. La première – mes parents et frères et sœurs – et la seconde – Rose, Nolan et Aidan, qui chaque fois me donnent une raison de laisser derrière moi les espaces sauvages et de rentrer.



TABLE

1. North Fork, Sun River, Bob Marshall Wilderness, Montana. Mai 2004 .....	11
2. Great Falls, Montana. Avril 2004 .....	17
3. Bob Marshall Wilderness, Montana. Mai 2004 .....	21
4. Great Falls, Montana. Avril 2004 .....	25
5. Missoula, Montana. 1978 .....	37
6. Great Falls, Montana. Mai 2004 .....	43
7. Gibson Reservoir, Montana. Mai 2004 .....	49
8. Lake Mead, Nevada. Juin 1978.....	55
9. North Fork, Sun River, Bob Marshall Wilderness, Montana. Mai 2004 .....	61
10. Lake Mead, Nevada. 1980 .....	71
11. North Fork, Sun River, Bob Marshall Wilderness, Montana. Mai 2004 .....	79
12. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Mai 2004...	89
13. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Mai 2004...	95
14. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Mai 2004...	101
15. Missoula, Montana. Avril 1978 .....	115
16. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Mai 2004...	125
17. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Mai 2004...	133
18. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	145
19. Grand Teton National Park, Wyoming. Années 1980.....	153
20. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	159
21. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	179
22. Grand Teton National Park, Wyoming. Automne 1987.....	189
23. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	199
24. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	205
25. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	213
26. Big Bend National Park, Texas. 1985.....	219
27. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	225

PETE FROMM

28. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	229
29. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	237
30. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	243
31. Gates Park, Bob Marshall Wilderness, Montana. Juin 2004...	253
32. Gibson Reservoir, Limites de la Bob Marshall Wilderness. Juin 2004 .....	257
Épilogue. Seaside, Oregon, et retour. Janvier 2009 .....	263

## DERNIÈRES PARUTIONS

Craig Johnson, *À vol d'oiseau*  
Pete Fromm, *Le Nom des étoiles*  
James Crumley, *Fausse piste*  
Ellen Urbani, *Landfall*  
Ned Crabb, *Meurtres à Willow Pond*  
Ron Carlson, *Retour à Oakpine*  
Pete Fromm, *Indian Creek*  
John Haine, *Vingt-cinq ans de solitude*  
Bob Shacochis, *La femme qui avait perdu son âme*  
Craig Johnson, *Steamboat*  
John Gierach, *Danse avec les truites*  
Larry McMurtry, *Le Saloon des derniers mots doux*  
Aaron Gwyn, *La Quête de Wynne*  
James McBride, *L'Oiseau du Bon Dieu*  
Edward Abbey, *Le Feu sur la montagne*  
Edward Abbey, *Seuls sont les indomptés*  
Wallace Stegner, *Lettres pour le monde sauvage*  
Pete Fromm, *Lucy in the Sky*  
Craig Johnson, *Tous les démons sont ici*  
Phil Klay, *Fin de mission*  
Kim Zupan, *Les Arpenteurs*  
John Gierach, *Sexe, mort et pêche à la mouche*  
Melinda Moustakis, *Alaska*  
David Vann, *Goat Mountain*  
Tom Robbins, *Jambes fluettes, etc.*  
Glendon Swarthout, *Homesman*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur  
[www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR ATLANT'COMMUNICATION